

# Sociograph n°39

Sociological research studies

## Expériences de vieillissements en collectif agricole autogéré

Enjeux individuels et collectifs

Elena Rocco





**EXPÉRIENCES DE  
VIEILLISSEMENTS EN  
COLLECTIF AGRICOLE AUTOGÉRÉ  
ENJEUX INDIVIDUELS  
ET COLLECTIFS**

**Elena Rocco**

Sociograph n°39

Meilleur mémoire de la Maîtrise universitaire en sociologie 2017

Citation conseillée: Rocco, Elena (2018). *Expériences de vieillissements en collectif agricole auto-géré. Enjeux individuels et collectifs*. Genève: Université de Genève (Sociograph - Sociological Research Studies, 39)

ISBN: 978-2-940386-48-2

Publication sur Internet: [www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph](http://www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph)

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	7
INTRODUCTION	9
EXPLORATIONS THÉORIQUES	13
LA VIEILLESSE COMME CONSTRUCTION SOCIALE DU PARCOURS DE VIE	13
LA VIEILLESSE COMME RAPPORT À SOI ET AU RÉEL : LE CONCEPT DE GÉNÉRATIONS	20
LE VIEILLISSEMENT COMME PROCESSUS ET COMME EXPÉRIENCES	29
EXPLORATIONS EMPIRIQUES	39
PRÉSENTATION DU COLLECTIF LOU CAMIN	39
MÉTHODES	43
RÉSULTATS	46
Habiter l'espace	46
Cohabiter et interagir au quotidien	56
Identités individuelles et collectives	64
SYNTHÈSE ET DISCUSSIONS	83
« VIEILLESSE » IMPENSÉE	83
« INTERGÉNÉRATIONNALITÉ » : PROBLÈME OU SOLUTION ?	86
LE VIEILLISSEMENT : ÉPREUVES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES	91
CONCLUSION	103
ANNEXES	109
1.    PLAN DU VERSANT HABITÉ DE LA COLLINE	109
2.    PHOTOS DE DIVERS TYPES D'HABITATIONS	110
BIBLIOGRAPHIE	113



« La connaissance progresse en intégrant en elle l'incertitude,  
non en l'exorcisant. »

Edgar Morin, *La méthode*





## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma directrice de mémoire, Madame Cornelia Hummel pour sa confiance et son soutien sans faille. Nos échanges, tant académiques que plus globalement humains, ont été d'une aide immense à la réalisation de ce travail.

Je remercie les habitantes et les habitants de Lou Camin<sup>1</sup> de m'avoir accueillie au sein de leur collectivité et d'avoir accepté de partager un peu de leur vie avec moi. Cette rencontre, au-delà de son intérêt sociologique, constitue une grande richesse d'un point de vue personnel.

Merci à mes proches, famille et ami·e·s qui m'ont soutenu tout au long de ce long processus. Merci à Eliana, Nadine et William pour leur relecture et leurs conseils.



<sup>1</sup> Afin de garantir l'anonymat du collectif, son nom a été modifié.



## INTRODUCTION

Comme le titre le suggère de manière explicite, il s'agit dans ce travail de présenter la démarche et les résultats d'une étude exploratoire sur « la vieillesse » et les expériences individuelles de vieillissement, au sein d'un collectif agricole autogéré, qui constitue par ailleurs aussi, une communauté où l'ensemble de la vie quotidienne est partagé.

C'est au début du XXe siècle, sous l'impulsion de la démographie, que « la vieillesse » devient un sujet de recherche suscitant un certain intérêt. À partir de ce qui relevait d'un simple constat démographique - le « vieillissement de la population » (Sauvy, 1928, cité par Hummel, Mallon et al., 2014, p. 13) – « la vieillesse » s'impose progressivement comme un nouveau « problème social ». Ainsi, il est évident que ce changement démographique, par les « défis tant collectifs qu'individuels qu'il pose a fortement déterminé les attentes posées à l'égard des recherches sur le vieillissement » (Hummel, Mallon et al, 2014, p. 13). Comme l'énoncent Hummel, Mallon et Caradec (2014) dans l'introduction du manuel *Vieillesse et vieillissements. Regards sociologiques* qu'elles et ils ont co-dirigé, il est indispensable, à cet égard, de spécifier la distinction entre un « problème social » et une « problématique sociologique » (Lenoir, 1999). C'est parce que les chercheurs sont aussi membres d'une société, que leurs intérêts scientifiques sont motivés, *au départ*, par ce qui se présente comme « un problème social ». À mon sens, ceci ne constitue pas un problème en soi. Cependant, il est indispensable que leurs démarches scientifiques soient ensuite accomplies avec un sens critique vis-à-vis de ce qui se présente comme des évidences. Cela requiert, par ailleurs, un effort autoréflexif conséquent et continu. Or, nous le verrons à travers la première partie

de ce travail, les sciences ont aussi (et surtout) très largement participé à la construction d'un discours sur « la vieillesse » comme constituant « un problème » pour l'ensemble de la société (p.14).

D'un point de vue de la sociologie, il est possible de distinguer trois objets d'étude des vieillesse et des vieillissements (Caradec, 2012). Tout d'abord, les sociologues peuvent se pencher sur la manière dont est construit socialement cette strate d'âge de la vie, ainsi que sur les représentations communes qui en découlent. Deuxièmement, ils et elles peuvent s'attacher à observer et à décrire « les personnes âgées ». Les chercheur·e·s en viennent alors à questionner les spécificités et les caractéristiques propres à cette strate d'âge. Enfin, l'étude du vieillissement individuel, consiste en une microsociologie qui questionne la manière dont évolue, avec l'avancée en âge, le rapport à soi et à son environnement (p. 7). Mon travail, à l'échelle du collectif Lou Camin<sup>2</sup>, interroge tout à la fois - bien que dans différentes mesures - ces trois objets ; il sera question de dégager la construction sociale (ici « collective ») de la vieillesse et du vieillissement propre au collectif étudié, les besoins et difficultés spécifiques rencontrés par les plus âgé·e·s, ainsi que la manière dont est vécue, du point de vue de l'individu, l'expérience du vieillissement dans ce contexte particulier. Quelle place occupe « la vieillesse » au sein du collectif en question ? Comment est appréhendée et structurée l'avancée en âge d'une part importante de ses membres ? Quels sont les enjeux liés à l'organisation de la vie quotidienne, aux rapports intergénérationnels, à la cohésion sociale, à l'identité collective ? Ces questions sont autant de questions amenées à l'égard du collectif en tant que structure sociale. Du point de vue de l'individu, les questions suivantes peuvent être posées ; comment chacun·e des membres du collectif appréhende son propre vieillissement ? Comment évolue, avec l'avancée en âge, le rapport entretenu avec ce cadre particulier de vie ? Quels enjeux et difficultés spécifiques en découlent ?



<sup>2</sup> Afin de garantir l'anonymat du collectif, son nom a été remplacé par un nom fictif

La recherche empirique que je présente ici, est une étude que l'on peut qualifier d'exploratoire, notamment dans la mesure où elle décrit un cadre spécifique de vieillissement qui n'a jamais été décrit auparavant. En effet, Lou Camin est un collectif autogéré dont l'histoire est longue – 43 ans – et dont la création n'a pas été motivée par le « vieillir ensemble ». À l'instar du fameux projet des « babayagas »<sup>3</sup> en région parisienne, une série d'associations, de coopératives de logement et d'entre-aide entre personnes âgées, ont vu le jour ces dernières années dans toute l'Europe. Ces initiatives ont rencontré un relatif succès médiatique par leur caractère nouveau ; la revendication d'un désir d'autonomie, exprimé à travers ces projets conçus « par les personnes âgées et pour les personnes âgées ». Lou Camin ne fait pas partie de ce genre d'initiative. La coopérative a été fondée au début des années 1970 par un groupe de jeunes à la recherche de plus d'autonomie vis-à-vis du système politique et économique qu'ils et elles contestaient. Lou Camin offre donc la particularité de pouvoir étudier à la fois les évolutions structurelles du collectif face au vieillissement démographique de ses membres, ainsi que la manière dont est appréhendée l'avancée en âge à l'échelle de l'individu (Hummel et Rocco, à paraître).

L'exposé s'organise en trois parties principales, elles-mêmes subdivisées en sous-chapitres. Dans un premier temps, il sera question d'aborder, de manière non-exhaustive, différentes approches sociologiques des vieillesse et des vieillissements ainsi que leurs résultats. Nous retrouverons l'utilisation de certaines de ces approches ou notions dans l'analyse de mes propres données, tandis que d'autres, toujours à l'aune de mes résultats, seront amenées à être discutées. La deuxième partie présente l'étude exploratoire ; le terrain, les méthodes de récoltes des données, ainsi

●  
<sup>3</sup> Voir pour exemple, l'article du Monde, « Maison neuve, centre Montreuil, accueillerait féministes sexagénaires », [en ligne], [http://www.le-monde.fr/vous/article/2012/03/26/maison-neuve-centre-montreuil-ac-cueillerait-feministes-sexagenaires\\_1675759\\_3238.html#Rk55vbTWV3bxySwB.99](http://www.le-monde.fr/vous/article/2012/03/26/maison-neuve-centre-montreuil-ac-cueillerait-feministes-sexagenaires_1675759_3238.html#Rk55vbTWV3bxySwB.99) (consulté le 17.05.17)

qu'une partie des résultats de mon analyse. Cette première série d'analyse sera présentée à travers une approche se voulant principalement descriptive. Enfin, dans un troisième temps, je tenterais de prendre un peu de recul vis-à-vis des données empiriques afin de livrer une seconde analyse, cette fois plus globale, du contexte de vieillissement étudié. Cette dernière partie constituera alors une synthèse de l'ensemble de ce qui aura été dit jusqu'alors. Il sera notamment question de discuter de différents points énoncés par la revue de la littérature et de dégager, en conclusion, quelques pistes nouvelles de recherche.

## EXPLORATIONS THÉORIQUES

Dans cette première partie consacrée à la revue de la littérature, il est question d'aborder différentes approches sociologiques de « la vieillesse » et des vieillissements. Dans un premier temps, nous aborderons « la vieillesse » en ce qu'elle constitue une *construction sociale*. Puis j'introduirai la notion de *génération*, concept important dans l'étude « des âges de la vie » en général. Cette notion intervient principalement lorsqu'il s'agit d'étudier l'évolution, avec l'avancée en âge, du rapport à soi et aux autres. Enfin, c'est sur *le vieillissement comme processus*, et non plus comme « état », que nous nous pencherons.

### LA VIEILLESSE COMME CONSTRUCTION SOCIALE DU PARCOURS DE VIE

La première partie de ce chapitre correspond à l'une des approches sociologiques possibles des vieillesse et des vieillissements. Elle se concentre sur la construction sociale de « la vieillesse » en tant que période spécifique et institutionnalisée du parcours de vie, tel qu'elle émerge en particulier des politiques publiques (Hummel, Mallon et Caradec 2014, p. 17).

La « vieillesse » a toujours été incarnée dans l'univers symbolique par une frange variable de la population. Or, ce n'est qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'elle devient une nouvelle catégorie sociale à proprement parler (Hummel, 2002, p. 68). Il s'agit donc ici de retracer brièvement l'avènement ainsi que l'évolution de « la vieillesse » comme étape institutionnalisée et symbolique du parcours de vie, puis de nous intéresser plus en détail sur sa déclinaison contemporaine. Pour ce faire, il est utile de se pencher sur

L'évolution du champ lexical de « la vieillesse » afin de procéder à une déconstruction de ses diverses définitions, qu'elles soient politiques, médicales, ou symboliques.

C'est au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, à travers le développement des études démographiques que l'on peut situer la naissance de « la vieillesse » comme catégorie sociale. C'est lorsque l'on commence à utiliser l'âge comme nouvelle variable pour définir une population donnée et que l'on qualifie de « vieillards » les plus de 60 ans, que l'entrée dans la vieillesse est pour la première fois statistiquement fixée (Hummel, 2002, p. 68).

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'effet de la baisse de la mortalité, de la baisse de natalité et de l'allongement de l'espérance de vie, la population âgée augmente progressivement. C'est la révolution démographique. Si l'on se réjouit de la baisse de la mortalité, le vieillissement progressif de la population pose « la question du devenir d'une frange croissante de la population démunie de toute ressource et ayant perdu l'aptitude au travail » (Hummel, 2002, p. 68). En pleine révolution industrielle, c'est « la vieillesse » des nouvelles classes laborieuses et urbaines dont il est principalement question. Le ou la « vieillard·e » est celui ou celle qui, dans l'incapacité physique de travailler, se voit sombrer un peu plus dans la précarité. Est véhiculé à travers ce terme un nouveau « problème social », une image sombre de la vieillesse, assimilée à la maladie, l'invalidité et la grande précarité. « Au tournant du siècle, la question de la place des vieillards dans la société et celle des moyens à mettre en œuvre pour soulager, voire prévenir la précarisation d'une partie devenue non négligeable de la population est au centre des débats politiques » (p.68).

C'est à partir de ces interrogations et de ces débats que naissent, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, les premiers systèmes de retraites généralistes. Dès lors qu'un système de retraite est mis en place, l'entrée à la vieillesse se définit par l'âge où l'on accède à ces pensions. À la catégorie statistique fixée à 60 ans, se substitue (ou vient s'ajouter) une nouvelle catégorie politique et institutionnelle, dans la-



quelle on entre aux alentours de 65 ans, en fonction de la législation instaurée par chaque pays (Hummel, 2002, p. 68). « L'espérance de vie augmentant toujours, le nombre d'individus accédant à la retraite – tout en étant encore en relativement bonne santé et pouvant espérer vivre encore une bonne dizaine d'années – croît régulièrement » (Hummel, 2002, p.68). Puisqu'au moment de l'instauration de la retraite, on a fixé l'âge du droit aux pensions en fonction de l'espérance de vie du moment, on prend conscience au cours des années soixante et septante, que le temps de la retraite désigne une réalité bien différente que celle qu'elle représentait à la genèse de cette institution (p.68) :

« De 1960 à 1980, sous l'effet conjugué d'une longévité croissante et de l'avènement de la société d'abondance, l'âge de la retraite et l'âge de la sénescence cessent d'être confondus, le premier intervenant toujours plus tôt, le second étant de plus en plus repoussé. Ainsi, s'installe une nouvelle période de la vie, véritable utopie devenue réalité, dans laquelle l'être humain, riche d'années certes mais sans encore être plié sous le poids de l'âge, n'est plus contraint de travailler pour vivre et dispose d'une latitude sur son temps qu'il n'a jamais connue auparavant. (...) la retraite devient alors l'âge du temps libre » (Fuchs, Lalive d'Epinay et al., 1997, p. 3).

À sa sortie du système de production, l'individu entre dans une première étape à durée variable ; celle qu'on appelle « le troisième âge », « la retraite active », « l'âge des loisirs » ou plus alléchant encore la « deuxième jeunesse » (Hummel, 2002, p. 70). Face aux nouveaux et nouvelles « jeunes-vieux » et « jeunes-vieilles », les discours et les pratiques institutionnels se modifient. Petit à petit les politiques d'assistance se voient remplacées par des politiques visant l'intégration et la participation de ces personnes exclues du système de production mais pourtant encore « capables » d'activités (p. 69).

Ces nouvelles politiques, basées sur une conception active de la vieillesse, sont encouragées par la gérontologie et sa nouvelle grande théorie en vogue ; la théorie de l'activité :

« Selon cette théorie, l'individu qui vieillit bien est celui qui maintient les activités de sa vie sociale antérieure le plus longtemps possible et trouve ensuite des substituts s'il est obligé d'en abandonner quelques-unes : substitut au travail après la retraite, substituts relationnels pour les amis et les membres de la famille qu'il a perdus (éloignement géographique ou décès). Le postulat sur lequel s'appuie la théorie est le suivant : les besoins psychologiques et sociaux sont identiques à l'âge moyen (middle age) et à l'âge mûr » (Hummel, 2002, p. 70)

La voix des politiques publiques et des chercheur·e·s provenant de disciplines diverses qui les accompagnent se trouve ainsi doté d'une forte expression normative de la vieillesse ; on distingue l'« art du bien vieillir », des personnes incapables de se débrouiller seules ; « les personnes âgées dépendantes ». Petit à petit, ce lexique se répand dans l'imaginaire collectif pour désigner une seconde vieillesse, ou plutôt, « la vraie vieillesse » (Hummel, 2002, p. 70). En effet, le ou la « jeune » retraité·e est symboliquement de moins en moins considéré·e comme... « vieux » ou « vieille ». Autant du point de vue des institutions médico-sociales que des représentations sociales, le parcours de vie tend alors à s'organiser en quatre étapes plutôt qu'en trois (jeunesse, âge adulte, vieillesse) ; (...) « entre l'âge adulte et la vieillesse, est apparu un nouvel âge de la vie, qui constitue un temps de maturité et de réalisation de soi (...) » (Caradec, 2012, p. 21). « La vieillesse » contemporaine est synonyme de dépendance.

Afin de déployer une série de mesures pour « les personnes âgées dépendantes », les politiques publiques se sont dotées d'un outil permettant de mesurer cette dépendance. Dès les années 1980, le champ de la gériatrie s'applique alors à créer une série de grilles d'évaluations et à en débattre (Ennuyer, 2004, p. 111-119). En 1997, avec la mise en place de la PSD (Prestation Spécifique Dépendance), c'est la grille AGGIR (Autonomie Gérontologie. Groupe Iso-Ressources) qui s'impose en France (p. 125).

La grille AGGIR « évalue » - le terme n'est pas anodin - le « degré de dépendance » du demandeur ou de la demandeuse de

l'allocation à partir d'une série de questions qui se déclinent selon 17 items. Ces différents items sont catégorisés soit comme activités corporelles et mentales dites « discriminantes » soit comme activités domestiques et sociales dites « illustratives ». Seuls les items correspondants aux activités « discriminantes » sont utilisés pour évaluer le « groupe GIR » de la personne concernée. Donc, si l'environnement domestique et social est mesuré, seules les capacités corporelles et mentales de la personne sont retenues pour évaluer son « degré de dépendance ». Parmi ces activités « discriminantes », on trouve à la fois « s'habiller, se déshabiller », « se repérer dans l'espace et le temps » ou encore « agir et se comporter de façon logique et sensée par rapport aux normes admises par la société ». La grille une fois complétée, les réponses sont informatisées et un logiciel calcule le groupe « GIR » correspondant. Il existe ainsi 6 groupes GIR allant de 1 : « personne confinée au lit ou au fauteuil, dont les fonctions mentales sont gravement altérées et qui nécessite une présence indispensable et continue d'intervenants ou personne en fin de vie » à 6 : « personne encore autonome pour les actes essentiels de la vie courante ».

D'un point de vue des représentations sociales, la construction médico-sociale de « la dépendance des personnes âgées », dont la grille AGGIR représente l'aboutissement, participe à la mise en place d'une certaine vision de « la vieillesse » et des personnes âgées. À ce propos, trois remarques principales peuvent ici être énoncées.

La première concerne la vision principalement négative de « la vieillesse » véhiculée par la gériatrie à travers le concept de dépendance. « Fortement influencées par le regard biomédical, les sociétés occidentales conçoivent principalement le vieillissement sur le mode du déclin, comme un processus de "sénescence" marqué par le ralentissement et l'affaiblissement des fonctions vitales et conduisant à la dépendance » (Caradec, 2012, p. 30). Or, comme l'explique Caradec (2012) dans son ouvrage *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, cette vision n'est pas universelle. « Les Meru du Kenya, par exemple, ne partagent pas notre vision de l'existence

(...) ils considèrent la vie comme un mûrissement continu, un accomplissement progressif de toutes les potentialités de l'être humain, celles-ci ne pouvant être pleinement atteintes que dans la vieillesse » (p. 30).

La deuxième remarque concerne l'utilisation des concepts de « dépendance » et d'« autonomie » comme antonymes et ce, sans trop de précisions sur leur définition respective. Sans entrer ici trop en détail sur les débats, notamment philosophiques que suscitent ces termes, il est possible de relever quelques points centraux quant à leur utilisation hasardeuse. Tout d'abord, l'utilisation d'un tel vocable mène à une confusion entre autonomie fonctionnelle et autonomie décisionnelle (Ennuyer, 2013). D'ailleurs, ces deux types d'autonomies se retrouvent au sein de la même catégorie « activités corporelles et mentales » de l'évaluation AGGIR. La psychologie, par exemple, décline quant à elle le concept d'autonomie individuelle en trois grands types. L'autonomie de jugement « implique la capacité de recourir à l'information disponible et de l'évaluer en utilisant ses propres critères et d'émettre des jugements de manière indépendante ». L'autonomie de décision ; « la liberté de pouvoir choisir sans contrainte entre les alternatives qui se présentent à un moment donné ». Et enfin, l'autonomie d'action, qui « requiert, quant à elle, compétence et liberté de mouvement ainsi qu'une capacité d'agir suivant des décisions prises de façon auto-gérée » (Fuchs, Lalive d'Épinay et al, 1997, pp. 4-5). Il est donc certain qu'il existe plusieurs modalités à « l'autonomie ». Or, cette hétérogénéité de sens est complètement masquée par la manière dont les gériatres ainsi que les pouvoirs publics définissent (ou ne définissent pas) les concepts qu'ils/elles mobilisent. Ennuyer (2013) pose alors la question de savoir si cette confusion pourrait signifier « que les personnes n'ont plus le droit de décider de leur façon de vivre si elles ont besoin d'être aidées dans les actes essentiels de leur vie quotidienne ? ». À travers cette interrogation quelque peu provocatrice, il tente de mettre en avant les abus qui peuvent alors émerger – et qui émergent effectivement - de ce contexte sémantique peu clair (p.30).

Enfin en mesurant ainsi « le degré de dépendance », la grille AGGIR apparaît comme une évaluation de l'individu qui ne tient pas suffisamment en considération l'environnement social de ce dernier (Ennuyer, 2004, p. 127). Il s'agit ici de la troisième et dernière remarque concernant la construction médicosociale de la vieillesse contemporaine. À travers une certaine conceptualisation de « la dépendance », la grille AGGIR représente en réalité non pas une évaluation de la dépendance mais une évaluation du niveau d'incapacités de la personne. « L'évaluation est ainsi limitée [au] sujet alors que toute dépendance est aussi fonction de la qualité des réponses apportées à ces attentes (éventuellement par un dispositif médicalisé) » (Bret, 2007, p. 50). Ainsi conceptualisée, « la vieillesse dépendante » représente une vision individualiste ou plutôt individualisante puisqu'elle en fait une notion centrée sur les (in)capacités individuelles d'une personne à gérer seule sa vie quotidienne. Cela participe selon Ennuyer (2013, p. 29), à une déresponsabilisation du monde politique vis-à-vis des problèmes rencontrés par les personnes âgées. Puis, il conclut son article en citant les définitions du concept de dépendance, données par trois illustres sociologues.

« (...) il nous faut reconnaître la dépendance, nécessaire relation à l'autre, comme fondement de notre existence individuelle et collective (Elias, 1991). En ce sens notre capacité de choix de nos modes de vie, notre fameuse « autonomie », dépend largement de ceux qui nous entourent et des indispensables soutiens que sont les innombrables structures collectives de la société (Castel, 2011), ce que d'aucuns ont conceptualisé comme autonomie relationnelle (Rigaux, 2012) et que nous aimons aussi nommer autonomie solidaire » (Ennuyer, 2013, p. 34)

L'une des démarches principales de la sociologie vis-à-vis de la vieillesse s'attache donc à déconstruire les représentations communes de cette dernière (Hummel, Mallon et Caradec, 2014, p. 384). L'une des méthodes employées pour ce faire – méthode classique de la sociologie en générale – met en avant comment, différentes institutions sociales, dans des contextes donnés, construisent des représentations particulières de ce qu'est « être ou devenir

vieux/vieille ». Une diversité des représentations sociales de « la vieillesse » émerge, dans un premier temps à travers les sociétés et l'histoire. De plus, elles sont aujourd'hui de plus en plus multiples au sein de notre société occidentale. Organisées autour de deux pôles opposés (vieillesse active/vieillesse dépendante, 3e/4e âge, etc.) les représentations sociales contemporaines de la vieillesse, ne donnent cependant qu'une image partielle et donc tronquée de la réalité (Caradec, 2012, p. 29). Enfin, malgré cette multiplicité relative, différents auteurs mettent en avant l'influence toujours dominante de la gériatrie et des institutions sanitaires dans ces définitions. Les vieilleses ainsi que les mesures de politiques publiques qui leur sont destinées, restent alors cantonnées au sein de perspectives principalement biomédicales et donc, individualisantes, au détriment de considérations plus relationnelles et sociales.

## **LA VIEILLESSE COMME RAPPORT À SOI ET AU RÉEL : LE CONCEPT DE GÉNÉRATIONS**

Dans cette seconde partie de la revue de la littérature, nous allons nous pencher sur une construction sociologique des âges et du temps, puisqu'il s'agit ici d'introduire le concept de génération. Les questions entourant le terme de génération se sont fortement multipliées ces vingt dernières années du fait, entre autres, de changements démographiques importants. L'avancée en âge des baby-boomers soulève en effet des questions d'ordres sociales et économiques importants (Attias-Donfut et Loriaux 2013). De ce fait, une revue de la littérature relativement importante a fleuri sur la question des solidarités intergénérationnelles à l'échelle d'un État (système de retraite, marché du travail, etc.). Il s'agit alors dans cette perspective, de considérer les générations telles qu'elles sont institutionnalisées dans nos sociétés contemporaines (pour une introduction à ces problématiques, cf. Caradec, 2012, chap. I.4). Étant donnée la nature de ma recherche empirique, je n'aborderai pas ici plus en détail ces questions. Cependant, le concept de génération reste fécond dans l'étude du vieillissement à l'échelle

meso et microsociologique parce qu'il permet d'interroger les relations sociales et symboliques entretenues avec d'autres cohortes d'âge mais aussi d'aborder le rapport entretenu par un individu avec son propre vieillissement.

Le concept de génération possède de nombreuses définitions. En démographie, il est synonyme de « cohorte de naissances » et désigne ainsi l'ensemble des personnes nées la même année ou au sein de la même tranche d'années. Lorsque l'on fait référence à des relations de filiation, c'est la définition généalogique que l'on mobilise. Enfin, en histoire, une génération correspond généralement à une période de « renouvellement des hommes dans la vie publique » (Attias-Donfut, Daveau et al., 2004, p.101). Le point de vue de la sociologie est celui qui se rapproche le plus de celui que lui donne le sens commun, mais il est aussi le plus abstrait. « La notion de génération n'est ni quantifiable, ni codifiable, elle exprime dans ses usages dominants une communauté que l'on pourrait qualifier de "spirituelle" : le partage en commun d'expériences, d'idées, de mentalités, de certaines visions du monde et de la société » (Attias-Donfut, 1988, p. 144). La sociologie hérite de l'usage de ce concept de Karl Mannheim (1990, 1<sup>re</sup> édition 1928). Nous allons donc dans un premier temps en aborder sa définition sociologique originelle, puis c'est à partir des écrits d'Attias-Donfut, spécialiste reconnu en la question, que nous élargirons le propos.

Mannheim décline le concept de génération en quatre sous-concepts ou « paliers successifs » que l'on peut appréhender comme allant du plus macrosociologique à un niveau meso voir microsociologique (Attias-Donfut, 1988, p. 58). Tout d'abord, il est possible de relever une certaine « situation de génération » relative à une cohorte d'âge donnée. Par analogie à la situation de classe, la situation de génération constitue un paysage social mouvant que l'on traverse tout au long de notre vie : « La *situation de classe* et la *situation de génération* (appartenance à des classes d'âge voisines) ont en commun de circonscrire, du fait de leur situation spécifique dans l'espace socio-historique, les individus dans un champ des possibles déterminé (...) » (Mannheim, 1990, p. 45, en

italique dans le texte). Lorsque nos parents avaient dix ans, la situation socio-historique n'était pas la même que lorsque nous avons nous-mêmes le même âge ; ces deux situations représentent donc deux situations générationnelles différentes. La situation de génération est donc fondée sur le rythme biologique de la vie, de l'appartenance à une même classe d'âge mais elle se constitue de différentes caractéristiques historiques, sociales et économiques.

Le deuxième concept décrit par Mannheim (1990) est celui d'« ensemble générationnel ». Si la situation générationnelle décrit un contexte socio-historique déterminé, l'ensemble générationnel est le groupe, la classe d'âge qui est marqué par ce contexte ; « l'ensemble générationnel est plus que la simple présence décrite dans une unité historico-sociale déterminée. Il faut encore faire intervenir un lien concret quelconque pour pouvoir parler d'ensemble générationnel » (p. 58). Ainsi, lorsque l'on parle des baby-boomer, on distingue une situation générationnelle correspondant à un certain contexte socio-économique ; celui d'après-guerre - des personnes ; l'ensemble générationnel, né entre 1946 et 1964 et qui ont vécu leur « jeunesse » dans ce qu'on appelle aussi communément « les trente glorieuses ». Lorsque l'on s'apprête à décrire un ensemble générationnel donné, on s'attache donc à mettre en avant des liens entre les individus d'une certaine « cohorte de naissances » et le contexte socio-économique dans lequel ils s'inscrivent.

Le troisième palier énoncé par Mannheim (1990) est celui d'« unité de génération ». L'unité de génération représente un sous-groupe de l'ensemble générationnel qui va s'approprier de la même manière les situations auxquelles ils et elles sont confrontés :

*« La même jeunesse orientée par rapport à la même problématique historique actuelle, vie dans un même "ensemble générationnel" ; les groupes, qui, à l'intérieur d'un ensemble générationnel s'approprient différemment ces expériences, constituent différentes "unités de génération" dans le cadre du même ensemble générationnel »* (Mannheim, 1990, en italique dans le texte, p. 60).



Ainsi, lorsque l'on parle communément des « 68-ard·e·s », c'est à une certaine unité de génération au sein des « baby-boomers » (ensemble générationnel) à laquelle on fait référence, et non pas à l'ensemble des baby-boomers qui n'ont certainement pas appréhendé de la même manière « les événements de mai 68 ». Une « génération », ne constitue donc pas un groupe homogène mais se divise en diverses « unités de génération » qui elles, sont définies comme des sous-ensembles d'orientation politico-idéologique différente (Attias-Donfut, Daveau et al., 2004, p. 102).

Enfin, c'est à l'intérieur d'une même unité de génération, que l'on peut délimiter des « groupes concrets », unis par des relations réciproques, des associations ou autres groupes d'action. (Attias-Donfut, 1988, p. 58).

Au-delà de ces définitions, l'intérêt de l'œuvre de Mannheim résulte dans le fait qu'il soit le premier à théoriser un lien entre « générations » et changement social. Selon Mannheim (1990), le mécanisme dont résulte le changement social provient de la succession continue de nouvelles classes d'âge et donc de nouvelles générations. À travers leurs regards nouveaux sur la société dont elles héritent, les jeunes générations sont amenées à adopter des idées, des valeurs et des comportements différents de leurs ainé·e·s (Attias-Donfut, 1988, p. 60). Si ici l'on insiste particulièrement sur l'action des nouvelles générations sur le processus de changement social, il n'en demeure pas moins que ces transformations ne sont possibles qu'à partir d'un héritage transmis par les générations précédentes - héritage sans lequel, par ailleurs, nous assisterions à une révolution radicale des mœurs tous les 30 ans. Il est donc certain que des « forces d'inertie » participent au maintien de structures sociales à travers les générations (p. 217).

La transmission intergénérationnelle est d'ailleurs un axe central lorsque l'on se penche sur les phénomènes de générations et de changements sociaux. Face à une représentation classique et commune de la transmission comme étant exclusivement descendante – des ainé·e·s aux plus jeunes – Attias-Donfut, Daveau et Baillauquès (2004) relèvent quelques nuances importantes :

« L'idée de transmission est trop souvent associée à celle de succession, de prolongement temporel, sans idée de rétorsion. Or, la transmission intergénérationnelle implique sinon un contrat synallagmatique du moins un échange. Elle suppose une attitude active de la part des récepteurs, non seulement le désir de recevoir, mais aussi l'action d'appropriation de ce qui est reçu et nécessairement redéfini. Il ne peut exister de transmission inerte ni totale. De plus, alors que dans l'ordre des valeurs, on a surtout tendance à mettre l'accent sur la transmission descendante par le truchement de l'éducation, on peut observer, en retour, que les changements éthiques, l'évolution des comportements et des conceptions du monde sont introduits dans les familles par les jeunes générations, plus réceptives aux nouveaux modèles. Alors qu'en les adoptant, ils affirment leur identité et leur autonomie, ils engagent leurs aînés à modifier le regard qu'ils portent sur le réel » (Attias-Donfut, Daveau et al., 2004, p.108-109).

L'idée de « transmission ascendante » me paraît particulièrement intéressante car elle permet, d'une part, de se questionner quant au sens des influences entre générations de manière peu commune, et, d'autre part, de s'extraire quelque peu d'une vision figée du vieillissement comme processus de « cristallisation » des modes de pensée et de déclin des capacités cognitives. En effet, les recherches effectuées sur le vieillissement démontrent que la vision occidentale courante du cours de la vie comme marquée par trois phases – ascendante (jeunesse), puis stagnante (âge adulte), et enfin descendante (la vieillesse) – est en réalité bien plus complexe que cela. En dehors de problèmes de santé sérieux, on ne peut parler de cristallisation ou de déclin mais d'évolutions continues des comportements et des modes de pensées qui permettent sans cesse de nouvelles expériences et adaptations à son environnement. Enfin, ces évolutions « sont certes en relation avec l'histoire personnelle et notamment avec les expériences de jeunesse, mais dans un jeu fluide d'influences réciproques entre les divers temps de la vie » (Attias-Donfut, 1988, p. 223).

La notion du « temps » est primordiale lorsque l'on s'intéresse aux processus de vieillissement et aux questions liées à n'importe

quelle étape de la vie. Lorsque l'on utilise le concept de génération comme facteur descriptif ou explicatif, c'est comme marqueur du temps qu'on l'emploie. Or, les effets du « temps » sont de natures complexes et abstraites. Le temps peut se décliner de manières très différentes et il s'agit donc de distinguer plusieurs de ses effets. Trois effets du temps peuvent ainsi être dégagés ; l'effet d'âge, l'effet de génération et l'effet de période. La définition de l'effet de période a suscité beaucoup de débats et s'applique exclusivement à des observations macrosociologiques et longitudinales. C'est pourquoi je vais ici volontairement omettre la description de ce dernier et y introduire un autre effet ; celui que j'appelle l' « effet d'ancienneté ». L'effet d'âge, l'effet de génération et l'effet d'ancienneté seront alors autant de facteurs qui me permettront une description plus fine de mes observations empiriques

Distinguons tout d'abord l'effet de génération de l'effet d'âge en citant un des exemples concrets énoncés par Attias-Donfut (1988) : « les modes de consommation et les pratiques de loisir portent la marque du temps où ont été acquises les habitudes qui les orientent » (p. 146). C'est-à-dire que la manière dont on consomme des biens et des loisirs est plutôt, ou d'abord, corrélée à un effet de génération avant d'être la marque d'un effet d'âge. Les taux de départ en vacances étaient en effet plus faibles chez les personnes âgées en 1988, mais Attias-Donfut (1988) écrit alors que « ce n'est pas parce qu'il décline à mesure du vieillissement ; ce déclin reflète plutôt de différentes habitudes des cohortes successives (...) » - et ce, à même niveau socio-professionnel et de revenu - (p.146). Trente ans après l'exemple donné par Attias-Donfut (1988), il est fort à parier que le taux de départ en vacances chez les personnes âgées ait encore augmenté, car une autre génération occupe la classe d'âge des 65-80 ans.

Distinguer les effets de générations de ceux liés à l'âge revient donc à distinguer ce qui relève de facteurs biomédicaux de ce qui relève de facteurs sociaux ; c'est ici une question centrale de la sociologie des vieillissements (ou plutôt, de la sociologie dans son ensemble). À ce propos, Mannheim écrit ;

« Le phénomène social de l'ensemble générationnel *se fonde* sur le rythme biologique des naissances et de la mort. Mais, "*être fondé sur*" ne signifie pas pour autant "*être déductible de*", "*être inclus dans*". Le phénomène qui est fondé sur un autre, ne pourrait certes pas exister sans lui, mais il recèle, par rapport au phénomène fondateur, un surplus indéductible et qualitativement spécifique. » (Mannheim, 1990, p. 44, en italique dans le texte)

Enfin, lorsque je parlerai d'« effet d'ancienneté », il s'agira de mettre cette fois l'accent sur un effet relatif à une durée d'intégration (de connaissances, de reconnaissances, d'expériences, de pouvoirs, etc.). C'est pourquoi ce concept s'applique plus exclusivement à l'observation d'une institution circonscrite. Prenons ici l'exemple d'une entreprise ; lorsque l'on entre en tant que nouveau·le employé·e dans une entreprise, l'on est souvent amené·e à côtoyer et à collaborer avec des personnes d'âges et de générations différentes. Or, dans de nombreuses situations, c'est le fait d'être le « nouveau » ou la « nouvelle » qui entre spécifiquement en considération. On ne connaît pas encore les caprices de la photocopieuse et comment s'en sortir pour la faire fonctionner correctement, ce qui nous rend plus dépendant·e de l'aide de nos collègues dont on ne connaît pas, par ailleurs, non plus les habitudes. On peut aussi émettre l'hypothèse que par souci d'intégration on sera plus enclin à accepter de rendre des services aux autres. Ceci ne constitue que quelques exemples parmi d'autres qui permettent d'illustrer que, peu importe notre âge ou la génération à laquelle nous appartenons, c'est ici un « effet d'ancienneté » au sein du groupe qui explique un différentiel de comportements et/ou de représentations de l'entreprise.

Une fois cette distinction conceptuelle faite, il ne s'agit cependant pas de nier l'un ou l'autre de ces effets afin d'attribuer l'ensemble de nos observations à l'un d'entre eux. Ces trois effets (tout comme celui « de période ») sont le plus souvent extrêmement entremêlés. « Vouloir isoler ces trois effets équivaut à décomposer la temporalité de l'existence en trois dimensions qui seraient susceptibles d'être isolées l'une à l'autre : différencier l'âge de la cohorte [de la génération] revient à ôter le passé au données

du présent. Faire abstraction des conditions sociales du moment, c'est abstraire le contexte dans le cadre duquel peuvent s'élaborer des visions du futur » (Attias-Donfut, 1988, p. 155). Distinguer dans un premier temps ces différents effets vise, au contraire, à mieux intégrer une démarche qui les prend tous en compte.

Jusqu'ici le concept de génération a été décliné comme concept sociologique mobilisé par les chercheurs, c'est-à-dire comme un outil permettant de procéder à une classification des individus par « classe de génération » et, en supposant un effet relatif sur la vision du monde et les comportements de celles et ceux qui la composent. Mais le concept de génération est aussi mobilisé par les individus eux-mêmes ; il apparaît comme participant à la construction identitaire des acteurs et des actrices. Dans la perspective d'une sociologie qui se veut compréhensive, ce point de vue compte autant que le premier. Alors, comment se décline et évolue notre sentiment d'appartenance à une génération ?

Ce sentiment d'appartenance se fait sur la durée, à travers les transformations de la société et surtout au contact de ce que l'on distinguera alors comme « une autre génération ». C'est par référence et par opposition aux autres générations qu'une génération donnée se définit (Attias-Donfut, 1988, p. 194). Attias-Donfut distingue deux périodes de la vie où l'identification à une génération fait particulièrement sens du point de vue des individus ; l'adolescence, et ce qu'elle nomme par analogie « la maturation » :

« Face aux adolescents, dans leur action de séparation, les adultes, à leur tour, s'éloignent de leur propre jeunesse pour amorcer une nouvelle étape qui n'est pas encore la vieillesse, et qu'on pourrait appeler, par analogie, "maturation". Les deux âges "critiques", l'adolescence d'une part, la maturation d'autre part, sont précisément ceux des protagonistes en présence dans ce temps fort de la confrontation adolescents/parents. » (Attias-Donfut, 1988, p. 196)

Le concept de maturation est ici important car il correspond, nous le verrons plus tard, à la situation vécue par la majorité de

mes interviewé·e·s. On situe la « maturescence » entre 45 et 65 ans *environ*, car encore une fois, si elle se confond avec un certain âge de la vie, elle correspond à une période de restructuration sociologique et psychologique du milieu de vie. C'est une période dont l'apparition est récente puisqu'elle a émergé au cours du XXe siècle, du fait de transformations sociales et économiques, ainsi que d'un allongement de l'espérance de vie (Attias-Donfut, 1989, p.6). Pour la première fois alors, la cohorte des 45-65 ans se situe entre deux générations de taille comparable. Historiquement, la classe d'âge des plus âgé·e·s était beaucoup moins importante numériquement et celle des plus jeunes, beaucoup plus grande. La structure des âges formait ainsi une pyramide. « Or la succession de génération de taille comparable qui prévaut à notre époque modifie complètement le rapport de relève de génération dans le travail comme dans les autres domaines de la vie sociale, famille y compris » (p.6). La maturescence correspond donc à une situation nouvelle vécue par une génération qui, au milieu de sa vie, est amenée à se-redéfinir complètement vis-à-vis des plus jeunes qui acquièrent leur autonomie *et vis-à-vis* de leurs ainé·e·s qui avancent en âge et entrent dans « la vieillesse ».

Pour conclure ici avec ce chapitre, je dirais que l'intérêt majeur du concept de génération est qu'il soulève de nombreuses questions sociologiques, à la fois du point de vue de la société toute entière mais notamment du point de vue de la construction identitaire d'un individu, en passant par toute une palette d'échelles différentes possibles (famille, entreprise, groupes concrets divers, mouvements politiques, artistiques, etc.). De plus, ces différentes échelles peuvent se croiser. Il est par exemple possible de questionner les représentations communes vis-à-vis d'une génération donnée ; donc de déconstruire une certaine construction sociale de l'ensemble d'une société vis-à-vis d'une classe d'âge qui la compose. Il est encore possible de questionner les rapports entre générations, et dans ce cas-là c'est de la relation entre différents groupes au sein d'une même société dont il est question. Mais enfin, il est aussi possible d'interroger les individus quant à leur rapport avec leur propre génération et avec les autres générations ; ainsi c'est du lien entre l'individu et des entités plus grandes dont

il est alors question. Dans leur article « Autour du mot “génération” », Attias-Donfut, Daveau et Baillauquès (2004) parlent de la mémoire collective comme d'un système de représentations communes dont chaque génération se sert pour s'approprier son passé et lui donner du sens. C'est à partir de cette réappropriation que se fonde alors une partie de l'identité passée et présente de l'individu. « La mémoire collective [écrivent les auteur·e·s] se situe donc au point de jonction de l'individuel et du collectif, du psychologique et du social » (p. 107) et c'est aussi tout à fait le cas pour le concept de génération.

## **LE VIEILLISSEMENT COMME PROCESSUS ET COMME EXPÉRIENCES**

La troisième approche visant à étudier les vieillesse que je souhaiterais développer ici consiste à se pencher sur les individus et sur leur avancée en âge. « La vieillesse » n'est alors plus étudiée comme une catégorie sociale mise en place par des dispositifs institutionnels et symboliques (partie 1) ou comme classe d'âge constituant une génération (partie 2), mais comme processus et expériences individuelles du parcours de vie.

Deux grands courants peuvent être distingués au sein de l'étude du vieillissement. D'une part, les approches d'inspiration fonctionnaliste focalisent leur attention sur des moments de transition particuliers que constituent par exemple la retraite, le départ des enfants du foyer familial ou encore l'expérience du veuvage (Caradec, 2014). Ces approches, nous le verrons plus en détail, s'attachent à étudier la manière dont est vécue la perte des rôles sociaux découlant de ces différents événements. Le processus de vieillissement apparaît alors comme une série de transitions plutôt abruptes qu'il s'agit de décrire et de comparer en fonction de différents facteurs sociaux et individuels. D'ores et déjà, le processus de vieillissement n'apparaît pas comme homogène mais reflète d'une diversité des expériences vécues.

Un deuxième courant appréhende les changements qui adviennent au cours de l'avancée en âge d'une manière plus diffuse, plus progressive. En élargissant la perspective de ce qui constitue l'identité d'un individu sociologique, les recherches d'inspiration constructiviste phénoménologique analysent toutes nouvelles difficultés comme émanant d'une part, de transformations de l'environnement social et relationnel et, d'autre part, de transformations physiologiques de l'individu (p. 278). Il n'est alors plus question de « perte de rôle » transcendant l'individu mais de modifications progressives de son rapport à soi et au monde (Caradec, 2014). Abordons plus en détail chacune de ces perspectives.

Dans les années 1950 et 1960, les premières études visant à décrire le vieillissement comme processus émergent aux Etats-Unis. D'inspiration fonctionnaliste, ces théories se penchent presque exclusivement sur les rôles sociaux des individus puisque selon ce courant, l'individu sociologique se définit par les rôles qu'il occupe au sein du collectif (Caradec, 2012, p. 97). De ce point de vue, le processus de vieillissement se caractérise par une perte progressive des rôles qu'occupe l'individu, qu'ils soient professionnels au moment de la retraite, ou familiaux lors du départ des enfants ou du décès du ou de la conjoint·e (p. 97). À partir de ces postulats, les théories de l'activité et du désengagement cherchent à décrire comment les personnes vieillissantes réagissent à ces changements. Plus que de nature purement descriptive, ces théories comportent un caractère normatif puisqu'elles prétendent mettre en exergue les caractéristiques d'un vieillissement « réussi » (Caradec, 2012, p. 97).

Selon la théorie de l'activité, énoncée pour la première fois par Havighurst et Albrecht en 1953, les individus consentent voire retirent une certaine satisfaction de la perte de leurs rôles sociaux. Cependant, le « bien vieillir » est alors fonction du niveau d'activité

●  
4 Havighurst R. and Albrecht R. (1953). *Older people*. New York : Longmans, Green and Co, cité in Caradec V. (2012). *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris : Armand Colin (3<sup>ème</sup> édition)



qu'ils et elles maintiennent. Réussir son vieillissement consiste selon les deux auteurs à maintenir un niveau élevé d'activités et d'engagements de type collectif afin de compenser la perte de rôles sociaux antérieurs (in Caradec, 2012, p. 98). C'est par exemple en s'investissant davantage dans son rôle de grands-parents qu'il est possible de mieux appréhender la perte de son rôle professionnel au sein de la société.

À l'inverse, la théorie du désengagement argue que « le vieillissement normal s'accompagne d'un éloignement ou "désengagement" réciproque de la personne qui vieillit et des autres membres du système social dont elle fait partie »<sup>5</sup>. Ce désengagement se caractérise par l'abandon progressif de ses rôles sociaux, par la baisse de ses interactions sociales et par le changement de la nature de ces interactions, plus centrées sur une solidarité affective plutôt que fonctionnelle (p. 98). Selon Cumming et Henry (1961, cité in Caradec 2012), le désengagement est à la fois réciproque, universel, fonctionnel et irréversible (p. 98). Ainsi, la théorie du désengagement conçoit qu'il n'y a « plus de problème d'adaptation puisque les intérêts de la société rencontrent ceux de l'individu » (Clément et Membrado, 2010, p. 114).

Cette théorie a suscité un grand intérêt de la part de la gérontologie parce qu'elle décrivait (et justifiait d'un point de vue normatif) des phénomènes effectivement observables chez les personnes âgées (p. 114). D'un point de vue théorique cependant, elle a suscité de nombreuses critiques. Clément et Membrado (2010) en énoncent quelques-unes en se référant à celles émises par Hochschild en 1975. Tout d'abord, la théorie du désengagement fait de « l'activité » et de « l'engagement » deux synonymes. Or, être moins actif ou active ne signifie pas substantiellement être

●  
<sup>5</sup> Cumming E. and Henry W. (1961). *Growing Old. The Process of Disengagement*. New York : Basic Books cité in Caradec (2012, p. 98)

<sup>6</sup> Hochschild A.R. (1975). « Disengagement theory : a critique and proposal » in *American Journal Review*, vol. 40, pp. 553-559 cité in Membrado M. et Clément S. (2010, p. 114)

moins engagé·e. De plus, en se centrant exclusivement sur la notion d'activité de type productive, elle exclut une multiplicité d'expériences sociales non productives (et pourtant engageantes). Enfin, elle associe par un lien de cause à effet direct, les variables « âge » et « désengagement ». Or, il « peut y avoir différentes formes de désengagement, des différences selon les genres par exemple » (Clément et Membrado, 2010, p. 114). Il s'agit donc de distinguer une variable biologique, celle de l'avancée en âge, d'une variable sociale, celle du désengagement (p.115).

Que ce soit à l'encontre de la théorie de l'activité ou de celle de l'engagement, une même critique a été énoncée quant à leur approche fonctionnaliste du vieillissement. Elles occultent « la manière dont la société produit la dévalorisation du statut des personnes âgées » et ainsi, elles encouragent les institutions à ne pas prendre leurs responsabilités vis-à-vis des difficultés rencontrées par une part de la population vieillissante (Caradec, 2012, p. 100). La théorie de l'activité sous-entend en effet que les difficultés rencontrées par les personnes âgées ne sont que des problèmes d'adaptation individuelle alors que la théorie du désengagement justifie dans une certaine mesure, l'exclusion des personnes âgées du corps social (p. 100).

Malgré ces nombreuses critiques, il faut reconnaître que ces théories ont ouvert la voie à d'autres approches visant à décrire le vieillissement comme processus. À partir des années 1980, de nouvelles théories de type constructiviste phénoménologique proposent une mise à distance avec ce que serait une « réalité objective » du vieillissement. Elles se détachent ainsi du ton normatif des approches fonctionnalistes et cherchent à mettre en avant des processus individuels et subjectifs en construction perpétuelle (Clément et Membrado, 2010, p. 114). Ainsi, il est possible de décrire différents parcours de vieillissements, différentes étapes d'un même vieillissement ou encore de mettre en exergue des phénomènes parfois contradictoires qui s'entrelacent dans un même processus (Caradec, 2012, p. 101).

La théorie la plus reconnue au sein de cette approche est sans aucun doute celle entourant le concept de « déprise ». La déprise est un processus de réajustement de sa vie en vue de l'avancée en âge. En prenant en compte ses compétences individuelles et leurs évolutions, la trajectoire de sa vie antérieure ainsi que son contexte social et relationnel présent, l'individu cherche – consciemment ou inconsciemment - à garder un équilibre en négociant ses pratiques et son identité, et ce, afin de maintenir une existence qui lui convient (Clément et Membrado, 2010, p. 118). La mise en exergue d'un processus de déprise s'attache à l'évolution perpétuelle de l'identité des individus. Contrairement à l'approche fonctionnaliste, l'identité de l'individu n'est pas réduite aux rôles qu'il occupe, « elle est en construction quotidienne, résultat d'une négociation permanente entre le sentiment de ses possibilités et le monde extérieur » (p. 119). Ainsi, la déprise ne décrit pas un processus linéaire mais se penche sur certains stades de changements en fonction du contexte et des conditions de chaque individu (p.119).

Contrairement à la théorie du désengagement - et malgré ce que le préfixe négatif « dé-prise » peut laisser à penser - ce concept ne se concentre pas uniquement sur le retrait, le détachement ou encore « l'abandon » dans sa connotation péjorative, mais admet simplement que c'est « pour mieux “tenir” d'un côté qu'on “lâche” de l'autre » (Clément et Membrado, 2010, p. 118).

Citons ici, pour illustrer ce processus, l'exemple d'une recherche exposée par Clément et Membrado (2010) ; *La déprise et la ville*. À Toulouse, les chercheurs ont cherché « à mieux comprendre comment, avec l'avancée en âge, les personnes modifient leurs pratiques spatiales (...) » (p. 110). Il en résulte que l'avancée en âge ne se traduit pas par l'abandon des espaces urbains autrefois fréquentés mais qu'il est plutôt question de sélections :

« Avec l'âge, l'espace urbain devient davantage choisi : c'est moins la ville “globale” qui est considérée que des “bouts de ville” de plus en plus précis. C'est une sélection d'espaces, de lieux, de parcours qui fait la spécificité de la vie en ville à la vieillesse. (...) Il ne s'agit pas forcément

d'un "chez-soi" privé, mais de lieux interstitiels ou intermédiaires qui correspondent mieux à leurs attentes (jardin, place de quartier, foyers ou clubs). Certains magasins du centre-ville sont fréquentés parce qu'ils se trouvent placés sur la ligne de bus qui dessert son propre quartier. La ville est dite de moins en moins pratiquée pour le plaisir qu'on en retire que pour les services qu'elle offre » (Clément et Membrado, 2010, pp. 110-111).

Ces modifications d'usage de l'espace sont accompagnées par les interviewé·e·s d'argumentations autour de la notion de "fatigue" (p. 111). Par ailleurs, la fatigue n'est pas ici strictement physique, elle est aussi exprimée comme un « manque d'envie » (p. 118). En ce sens, elle ne suggère pas uniquement une perte de capacités. Les chercheur·e·s constatent par ailleurs que ces modifications de pratiques sont très fortement liées à l'évolution de l'univers relationnel des personnes (p.111). Une série de lieux ne sont plus fréquentés à partir du moment où les personnes avec lesquelles nous avons l'habitude d'y aller disparaissent. Or, l'avancée en âge s'accompagne de la perte progressive de ces contemporains de même classe d'âge (p.112). L'intérêt particulier de cette observation tient dans le fait qu'elle permet d'illustrer comment le concept de déprise articule le sentiment et l'agir de l'acteur ou de l'actrice avec son environnement relationnel et/ou social. Le processus de déprise est lié à l'histoire des individus, eux-mêmes situés dans des situations relationnelles et sociales variées. Les formes de déprise sont donc de natures très diverses puisqu'elles sont fonction de l'ensemble de ces différents facteurs, à la fois individuels et sociaux (p.119). On considère ainsi l'individu comme acteur de ses choix, comme capable de garder une *emprise* sur sa vie, tout en prenant en considération son histoire antérieure ainsi que l'environnement dans lesquels il effectue ces changements.

L'approche prend ainsi en compte deux versants. Le premier est celui que Clément et Membrado (2010) qualifient de « positif » ; « l'emprise sur des liens et des choses importantes pour l'individu [et qui] paraît dépendre de sa volonté » (p. 121). Le deuxième versant, que les auteur·e·s ne nomment pas mais qui serait par opposition qualifié de « négatif », correspond au « sentiment

de mise à distance du monde », mise à distance qui, cette fois, « paraît venir surtout du monde lui-même » (p. 121). Cette mise à distance provient du fait que le monde social de nos contemporains devient de plus en plus intangible au sein de notre environnement élargi. On retrouve ici l'idée de « génération » que nous avons évoquée dans le chapitre précédent :

« Beaucoup de vieilles personnes présentent comme une évidence qu'elles n'appartiennent plus à la société d'aujourd'hui et à son temps (...) beaucoup des plus âgés le vivent ainsi : leur propre individualité obéit à un cycle qui va de la naissance à la mort, alors que la société se développe sans cesse que les jeunes générations remplacent les plus anciennes dans un mouvement de progression qui fait se succéder les époques qui ne se ressemblent pas. Ainsi, on se définit comme d'une époque, on est le représentant d'une période historique particulière, qui a su s'installer tel type de technique ou qui a connu tel changement dans les valeurs » (Clément et Membrado, 2010, p. 122)

Le concept de déprise a le mérite d'avoir tenté de nuancer l'image strictement négative du processus de vieillissement comme succession irréversible de désengagements en y introduisant une capacité individuelle de « prise sur le monde » à travers des choix, des sélections, des stratégies (Caradec, 2012, p. 104). Ces stratégies variées qu'il s'agit pour les chercheur·e·s de décrire, permettent alors de maintenir un équilibre identitaire face à un monde de plus en plus difficile à appréhender. Si la théorie de la déprise décrit, tout comme celle du désengagement, une tendance à la baisse d'activité, cette baisse n'est pas une réalité objective et implacable, mais reflète de choix stratégiques de la part des individus (p. 104). Malgré cette différence reflétant d'une vision plus optimiste, le concept de dé-prise reste, de par son préfixe privatif, peu claire et continue de véhiculer (malgré lui) une conception négative du vieillissement. Or, comme le souligne notamment Caradec (2012), il me paraît « nécessaire de rompre avec l'image du vieillissement comme déclin » (p. 105). Non pas parce qu'il serait

normativement bon de le faire mais parce que cette image ne reflète pas une réalité effectivement observable et universellement vécue.

Caradec (2012, 2014) propose alors l'utilisation du concept d'« épreuve » mis en place par Martuccelli (2006) dans le cadre d'une sociologie de l'individu. Si je reviendrais sur l'utilisation de ce cadre théorique plus en détail dans la troisième partie de ce travail, lorsqu'il s'agira de discuter de mes résultats empiriques, nous pouvons d'ores et déjà en appréhender quelques grandes lignes à travers l'utilisation qu'en fait Caradec.

Caradec (2012) emprunte la notion d'épreuve pour décrire le « grand âge ». Les « épreuves du grand âge » désignent alors l'ensemble des difficultés nouvelles auxquelles sont confrontées les personnes vieillissantes ; une fatigue accrue, les divers problèmes de santé et de mobilité qu'il est alors de plus en plus probable de rencontrer, une prise de conscience progressive de la mort, la disparition croissante de ses proches, des changements de plus en plus marqués dans le rapport qu'on entretient avec les plus jeunes, un monde de plus en plus difficile à appréhender et à pratiquer (p. 105). Du fait de la confrontation à ces épreuves, l'individu est amené à transformer son rapport à soi et au monde. De ces transformations, émanent différents enjeux comme celui de « maintenir des prises sur le monde », de « contenir l'étrangeté du monde » ou encore de « préserver son estime de soi » (pp. 106-107).

En fonction des ressources et des « supports » dont l'individu dispose soit pour s'en protéger soit pour les surmonter, ces épreuves se manifestent de manière différente. Caradec (2014) identifie trois types de ressources. D'une part, celles qui émanent de « caractéristiques incorporées ». Elles dépendent du milieu social. D'autre part, les « capitaux accumulés » au cours de la vie, qui dépendent cette fois de la trajectoire antérieure et spécifique à l'individu. Enfin, les ressources peuvent être des « entours sociaux de proximité » ; les commerces, les transports, l'ensemble des équipements qui permettent une meilleure mobilité à l'extérieur du do-

micile (p. 286). « De ce point de vue, les inégalités dans les parcours de vieillissement sont le produit des inégalités sociales passées » (p. 286).

Par « supports », terme qu'il emprunte à la théorie de Martuccelli (2002), Caradec (2012 ; 2014) entend l'ensemble des éléments auxquels les personnes âgées peuvent recourir dans leur contexte présent. Si un certain nombre de ces supports dépendent certes du passé, ils reflètent surtout la manière dont ces éléments s'actualisent dans le présent (2014, p. 286). Par cette distinction conceptuelle, Caradec entend souligner une caractéristique complexe du vieillissement comme étant un processus émanant à la fois du passé et du présent (Caradec, 2012, pp. 109-115)

Que ce soit le concept d'épreuve, de déprise ou même de désengagement, les approches du vieillissement comme processus permettent de remettre en question une image statique de « la vieilleuse » comme relevant d'un état objectif dans lequel on tombe lorsque l'on devient « dépendant·e ». Rappelons que l'étude de « la vieilleuse » comme construction sociale a permis de relever que cette dernière était réduite à un *état*, le plus souvent déficitaire et incapacitaire. Cette vision n'offre alors qu'une perspective dramatique de l'avancée en âge<sup>7</sup>. À une telle perspective, s'ajoute un discours normatif visant à prévenir les maux tant redoutés de « la vieilleuse ». Enfin, ce discours a notamment comme effet de responsabiliser les individus en les sommant de rester « actif·ve·s », « utiles » ou encore « autonomes ». Nous avons vu comment la théorie de l'activité a participé à l'élaboration de ce type de discours.

« Dans tous les cas de figure présentés, on peut observer une constante : cette volonté classificatrice de “cerner une population” n'est pas le fait de cette population elle-

●  
<sup>7</sup> Qu'on s'attache à définir les cadres sociaux qui structurent et définissent « la vieilleuse » ou que l'on décrive les processus de vieillissement comme autant de vieilleses possibles, il en résulte que ces deux approches participent à une déconstruction des représentations communes de l'avancée en âge. En ce sens, elles apparaissent bien plus complémentaires qu'opposées.

même, ce sont des “acteurs collectifs” ou des institutions (travailleurs sociaux, hommes politiques, experts médico-sociaux, caisse de retraite, État, etc.) qui s’efforcent de comprendre de cette manière la vieillesse en fonction de leurs positions et responsabilités respectives. Mais cet “étiquetage” implique un rapport d’extériorité » (Clément, Druhle et al., 1990, p. 37).

Envisager sociologiquement le vieillissement comme un processus ne revient pas à ignorer les particularités objectives de cette étape de la vie, mais, en se focalisant sur l’expérience des acteurs et des actrices on admet qu’ils et elles conservent une marge de main d’œuvre (p. 38). En outre, il ne s’agit alors plus d’évaluer les rapports sociaux des personnes vieillissantes en termes d’« autonomie » ou de « dépendance » scientifiquement mesurable mais de mettre en lumière un jeu complexe d’interdépendances.

Pour conclure ici avec ce chapitre, j’aimerais citer comme exemple d’une *sociologie du vieillir*, le travail de Lalive d’Epinay (1991) ; *Vieillir ou la vie à inventer*. En introduction de sa recherche – réalisée en Suisse auprès de quelque cent quarante personnes - l’auteur présente son travail comme une « collection de récits [qui] constitue en quelque sorte un *conservatoire des vies possibles* une fois la soixantaine atteinte » (p. 11). Ces récits reflètent la diversité des conditions sociales, des contextes familiaux, des parcours de vie et des personnalités de ceux et celles qui les relatent. Ils mettent en avant diverses expériences mais « ils ne se donnent pas en modèle » car là n’est pas leur prétention (p. 11). Une fois ces différents tableaux dressés, Lalive d’Epinay propose « une synthèse de l’enseignement recueilli auprès de [ces] témoins » (p. 223). L’expérience pratique et le sens donné par les acteurs et les actrices du vieillissement occupent donc la première place dans ce processus de recherche et c’est de ces témoignages que la recherche en retire un enseignement. À l’échelle de ma recherche au sein du collectif Lou Camin, c’est une approche en de nombreux points similaires que j’ai empruntée. Il s’agit maintenant de vous la présenter.



## **EXPLORATIONS EMPIRIQUES**

La présentation de mon étude de terrain est organisée en trois parties principales. Dans un premier temps, il s'agit de vous introduire à ce qu'est le collectif Lou Camin en évoquant son histoire et son fonctionnement organisationnel général. Puis, quelques paragraphes seront consacrés à ma rencontre avec le collectif, aux particularités d'une telle expérience de recherche empirique, ainsi qu'à ma méthode de récolte des données. Enfin, à travers une approche principalement descriptive, une première série de résultats sera développée.

### **PRÉSENTATION DU COLLECTIF LOU CAMIN**

Fondé en 1973 par une trentaine de jeunes venu·e·s de Suisse et d'Autriche, Lou Camin est un groupement de coopératives pratiquant principalement l'agriculture et l'artisanat. Les fondatrices et les fondateurs de Lou Camin sont issu·e·s de mouvements communistes ou socialistes. À la suite de la période marquée par les révoltes de mai '68, il s'agissait pour ces jeunes de s'essayer à une alternative complète de vie, tout en restant les plus engagé·e·s possible dans différentes luttes politiques propres aux mouvements de gauche. La nature du projet est, encore aujourd'hui, très fortement marquée par cette culture politique. Concrètement, il est possible de distinguer deux axes centraux. Le premier se traduit par le développement d'activités agricoles visant une certaine autonomie économique vis-à-vis du système dominant et par la mise en pratique des principes d'autogestion comme mode organisationnel interne. Le second vise un investissement important dans diverses actions politiques au niveau local, national et international.

Quarante-trois ans après la création de Lou Camin, il existe neuf fermes collectives réparties dans divers pays - cinq en France, une en Allemagne, une en Autriche, une en Suisse, une en Ukraine et une au Costa Rica – et la communauté compte un peu plus de 200 membres au total. Les différentes coopératives vivent de leurs activités agricoles et artisanales ainsi que de dons reçus de particulier·ère·s et versés à l'association via un bureau administratif situé à Bâle.

La coopérative où je me suis rendue est la première ferme de Lou Camin ayant été mise en place. Depuis 1973, une centaine de personnes, venues de toute l'Europe, vivent et travaillent collectivement sur un peu moins de 300 hectares de terrain. « Charmont »<sup>8</sup> constitue ainsi la plus grande des coopératives Lou Camin, avec près de la moitié du total de ses membres.

Située sur une colline de 280 hectares, la coopérative est répartie autour de trois hameaux provençaux – « Bellefeuille », « Charmont » et « Feron » - que le collectif a entièrement rénovés. Tout autour et sur un même versant de la colline, sont installés de manière parsemée, différents types d'habitats (cf. annexes 1 et 2). Quelques maisons collectives ou individuelles ont été construites au fil des années et des caravanes, roulottes, yourtes, cabanons ou encore camions, sont, selon leurs occupant·e·s, implantés de manière plus ou moins permanente. Le hameau de « Charmont » constitue le centre de l'organisation ; c'est le lieu où l'ensemble du collectif se rencontre le plus souvent. C'est en son sein que les repas sont cuisinés et partagés collectivement et c'est aussi le lieu où se déroulent les réunions.

En termes d'activités agricoles, artisanales et de petites industries, il existe une bergerie, une chèvrerie, une écurie, une porcherie, un poulailler, une soixantaine de ruches, une menuiserie et depuis quelques années, un atelier textile permettant la transformation finale de la laine en couvertures, châles et autres confections



<sup>8</sup> Afin de garantir l'anonymat du collectif, tous les noms propres (noms des hameaux compris) ont été remplacé par des noms fictifs

d'hiver. Sur les 280 hectares de terrain, environ une cinquantaine a été défrichée afin d'y cultiver céréales, fruits et légumes ou encore herbes aromatiques. Le collectif produit par ailleurs son propre pain dans un four à bois traditionnel et d'origine, remis en état par le collectif. Une grande partie de la production est consommée sur place et l'autre partie est vendue à des particuliers et sur les marchés hebdomadaires environnants. En parallèle à cela, la coopérative anime 24h/24h une station de radio régionale depuis le haut de la colline et participe à l'écriture, la traduction et la publication de trois journaux. Enfin, le collectif s'investit dans de nombreuses campagnes et actions politiques entre autres axées sur l'aide aux migrant·e·s du monde entier ou la survie du monde paysan autonome.

Si l'on peut sans aucun doute qualifier l'organisation des coopératives de Lou Camin d'« autogestionnaire », l'autogestion est un terme désignant de multiples réalités et ce, de par sa nature. Les membres du collectif « autogéré » définissent toutes ensemble les grands principes théoriques et pratiques qui les régissent. Ces principes ne cessent d'évoluer au fil du temps, de ces membres et de leurs expériences partagées. À Charmont, et probablement parce qu'il s'agit d'un collectif regroupant un nombre important de personnes, un premier niveau de gestion est organisé par « secteurs » de travail. Généralement de manière hebdomadaire, les personnes impliquées dans tel ou tel secteur se réunissent pour gérer l'activité en question. Ainsi, on trouve par exemple « l'équipe chèvre », « les bergers », « la radio », ou encore « l'équipe jardin » ou « l'équipe boulangerie ». Certaines personnes s'occupent de la comptabilité, ou encore des questions juridiques. Cette « division du travail » est relative dans la mesure où chacun et chacune est formellement libre de s'investir dans le (ou les) domaine(s) qui l'intéresse(nt) et d'en changer quand le besoin ou l'envie se font ressentir.

Tous les dimanches se déroule une réunion générale destinée à l'ensemble des membres. Elle représente l'instance principale et fédératrice, le carrefour central de communication interne. De très nombreuses informations y sont énoncées et discutées. Au cours

de la réunion, un planning hebdomadaire circule de mains en mains et les membres s'inscrivent volontairement aux tâches ménagères communes que sont principalement la cuisine, la vaisselle (midi et soir), le nettoyage du réfectoire après les repas, ou encore l'entretien des sanitaires communs. Les arrivées et les départs sont annoncés, les différents « secteurs » donnent des nouvelles de leurs activités, appellent à l'aide si besoin et communiquent la date de leur prochaine réunion afin que chacun·e ait l'opportunité de s'y rendre. Les membres évoquent et discutent des éventuels problèmes survenus lors de la semaine écoulée et de différents points qu'ils ou elles jugent important de relever. Le collectif n'utilise jamais le vote pour prendre une décision collective, dans le souci d'éviter le pouvoir d'une majorité. Les décisions sont donc prises après de longs débats, jusqu'à ce qu'un consensus soit trouvé. Parfois, aucune décision n'est formellement prise et la question reste ouverte. Lorsque de grands débats émergent, il peut aussi être décidé qu'une autre réunion, dédiée uniquement à son propos, soit fixée dans le courant des semaines à venir afin de « ne pas s'éparpiller ». Ainsi, des groupes de discussion à plus ou moins long terme se créent sur tel ou tel sujet thématique, abordant souvent des questions de fond comme celle, par exemple, de la cohésion sociale du groupe.

À Lou Camin, le salariat n'existe pas. L'ensemble du capital obtenu au moyen des différentes activités est versé dans une caisse commune. Il en va de même pour l'ensemble des dons que perçoit le collectif. Toutes les dépenses engagées à l'échelle du collectif sont donc discutées et décidées ensemble. Au niveau individuel, chaque personne reçoit par mois 60 euros « d'argent de poche ». Lorsque des dépenses individuelles dépassant ce montant sont envisagées, une demande doit être adressée à l'ensemble du collectif ; c'est le cas par exemple, lorsqu'un membre envisage de s'aménager un espace plus individuel, de partir quelque temps à l'étranger ou pour toutes autres dépenses « exceptionnelles ».

## MÉTHODES

J'ai passé cinq semaines au sein de la coopérative de « Charmont » et j'ai partagé, plus qu'une activité en particulier, l'ensemble de la vie quotidienne du collectif. Logée dans une maison destinée à accueillir les gens de passage, j'ai passé mes journées au sein de différents secteurs d'activités en fonction de l'aide que je pouvais apporter au collectif. En plein mois de mars, période d'agnelage à la bergerie, c'est principalement au sein de l'équipe de berger·ère·s que j'ai été accueillie.

Lors d'un voyage effectué il y a trois ans en Irlande, j'ai fait la connaissance d'une jeune femme qui est devenue mon amie. Olivia<sup>9</sup> est née au sein de la coopérative mais elle n'y a pas grandi car ses parents ont quitté le groupe peu de temps après sa naissance. Depuis quelques années, elle a renoué des liens avec le collectif et depuis, elle y séjourne quelques mois par années. Après l'avoir contactée pour lui parler de mon projet de mémoire, elle m'a conseillée de leur écrire une lettre. Via cette lettre, j'ai donc présenté mon projet de manière très générale, en énonçant le thème du vieillissement en communauté.

Un comité « accueil » s'occupe de la réception et de la lecture des lettres des curieux et curieuses de tous types. Il légifère sur la réponse à leur donner et organise l'accueil des personnes. Sauf dans le cas extrême de lettres complètement incongrues ou, s'il s'avère qu'il devait manquer de place pour accueillir plus de monde, les demandes sont généralement acceptées avec une réserve quant au temps du séjour *a priori* fixé. Ma lettre a quant à elle été lue à l'ensemble du collectif avant qu'une réponse me soit donnée car son caractère académique représente un cas particulier. Le collectif a en effet reçu de nombreux et nombreuses chercheur·e·s en sciences sociales et autant de journalistes. Une certaine lassitude, parfois de l'agacement et de la méfiance se sont alors installés. Selon les échos qui me sont parvenus *a posteriori*, mais aussi

●  
<sup>9</sup> Pour garantir un maximum d'anonymat, l'ensemble des prénoms ont été modifiés.

selon mes propres observations une fois sur place, ma démarche a divisé l'opinion des habitant·e·s. Cependant, comme me l'a dit Rafael, l'un des habitants, « toute initiative entreprise au sein de [Lou Camin] n'est pas obligée de faire l'unanimité ». Il a donc simplement été entendu que chacun et chacune interagissait avec moi en fonction de sa posture face à la question.

Là se trouve l'une des particularités et relatives difficultés de mon expérience de terrain. Si, après qu'Olivia m'ait confirmée la possibilité de venir sur place, j'avais le sentiment qu'une première porte m'était ouverte, la voie n'était pas pour autant balisée puisqu'il s'agissait ensuite d'entrer en relation de confiance interindividuelle. Ainsi, la particularité de mon étude empirique tient au processus d'intégration au sein de ce collectif *de vie* par lequel toute personne en visite expérimente par ailleurs. Si en fonction de son caractère il est plus ou moins facile d'appréhender sa rencontre avec le collectif, il n'en reste pas moins qu'un tel groupe de personnes constitue une unité avec une identité collective très marquée ; c'est un peu comme s'immiscer dans l'intimité d'une famille sans vraiment y avoir été invité puisque c'est de nous qu'est née la demande.

Lorsque, par exemple, un ou une sociologue intègre une équipe médicale au sein d'un hôpital, il ou elle partage un temps spécifique et délimité du quotidien du personnel hospitalier. Ainsi, il touche par ailleurs à une partie délimitée de l'identité des personnes. Or, il était question pour moi de partager la vie quotidienne d'un groupe vivant ensemble, et d'être immergée au sein de l'objet de recherche, du matin jusqu'au soir. Il m'a fallu entrer dans un espace de vie privée, réussir à m'immiscer au milieu d'un tissu social fortement ficelé, au sein, pas seulement d'une équipe de travail mais dans un réseau de liens complexes et diversifiés, et ce, sans paraître indiscrete, insistante, et trop intéressée. Ainsi, lorsqu'un·e chercheur·e s'intéresse à Lou Camin, c'est à l'identité quasi-complète des individus qu'il ou elle se frotte, c'est la quasi-entièreté des individus qu'il ou elle rencontre.

Les *trois* premières semaines, je n'ai donc réalisé aucun entretien. Je me suis « contentée » de m'intégrer au mieux au sein du collectif. Il ne s'agissait pas d'une stratégie mise en place de manière consciente mais d'un besoin personnel de trouver ma place. Après ces trois semaines d'observations flottantes quotidiennement retranscrites à l'écrit, c'est comme si, du jour au lendemain, j'avais « pied ». Petit à petit, les personnes m'ont exprimée leur confiance afin de réaliser un entretien. J'ai ainsi récolté comme données d'analyse, en plus de mes observations et nombreuses discussions informelles, huit entretiens enregistrés ainsi qu'un entretien non-enregistré. Les entretiens ont duré entre 50 minutes et 1h30. Si j'avais préparé une grille d'entretien semi-directive et que j'essayais au mieux de la suivre, mon esprit, encore une fois très enclin à l'induction, a laissé aux interviewé·e·s une marge importante de manœuvre quant aux éléments qu'ils ou elles souhaitaient approfondir.

Lou Camin est une structure collective extrêmement complexe à appréhender et à analyser – ce qui en fait par ailleurs un objet sociologique d'un grand intérêt. En vue de ce qui vient d'être énoncé à propos de la prise de contact avec les membres du collectif, il est certain qu'il aurait été préférable d'y rester plus de temps où d'y retourner après une première analyse. Cela m'aurait alors permis, à travers une approche abductive, d'appréhender de manière plus subtile le tissu social, d'obtenir plus d'informations, et de revenir sur certains points de mon interprétation, afin de l'étayer en la confrontant à nouveau avec le terrain. Dans le contexte qui m'a été donné pour ce travail, mon étude empirique constitue donc une étude exploratoire. L'analyse de mes données représente principalement des informations nouvelles sur un contexte de vieillissement jamais étudié au paravent. De plus, nous le verrons dans la dernière partie de ce travail, elle permet de mettre en avant l'utilisation des concepts d'« épreuves » (Martuccelli, 2006) et de « supports » (Martuccelli, 2002) comme constituant un cadre théorique pertinent à l'étude du processus de vieillissement.

## RÉSULTATS

L'analyse que je m'appête à vous restituer à présent est construite en trois parties correspondant à trois contextes structurels différents et desquels se dégage une série d'enjeux tantôt individuels, tantôt collectifs.

Dans un premier temps, il s'agira de se pencher plus particulièrement sur la structure que j'appelle « matérielle » du lieu, c'est à dire, sur l'espace d'habitation du collectif. Le collectif est situé sur une colline, ce qui constitue de fait un enjeu en termes de mobilité et en vue du vieillissement des personnes. Il s'agit donc de dresser un tableau descriptif précis du lieu et d'analyser plus en détail les situations pouvant être vécues comme des difficultés au fur et à mesure de l'avancée en âge. Dans la seconde partie, je me penche cette fois sur la coopérative en tant qu'espace de sociabilité. C'est alors de la structure sociale, des valeurs et pratiques du « vivre ensemble », si centrale à Lou Camin, qu'émergent une série d'enjeux individuels et collectifs. Enfin, dans la troisième et dernière partie, il sera question de mettre en avant des enjeux émergeant de structures identitaires propres au collectif ; il sera alors question d'identités individuelles et collectives en perpétuel changement et de la manière dont les individus vivent ces transitions.

## HABITER L'ESPACE

La coopérative de Lou Camin se situe sur une grande colline qui surplombe d'un côté un village de 300 habitant·e·s et de l'autre, une ville qui en compte un peu moins de 5 000. Depuis le centre-ville de cette dernière, on y accède après une dizaine de minutes en voiture, le long d'une route de campagne sinueuse et parfois très étroite. Si la coopérative possède 280 hectares de terrain, seul l'un des versants de la colline est habité et cultivé, le reste servant à faire pâturer les brebis et les chèvres.



La première chose qui m'a frappé en découvrant le lieu pour la première fois, c'est à quel point l'ensemble des différentes infrastructures (logements, espaces communs, ateliers, etc.) sont éclatées les unes par rapport aux autres (cf. annexe 1). Sans pouvoir vraiment expliquer pourquoi, je m'étais en effet fait l'idée d'habitations beaucoup plus rapprochées. En fait, il faut systématiquement marcher quelques minutes, en montée ou en descente, pour se rendre d'un point à un autre. Pour vous donner un ordre de grandeur, je dirais qu'une vingtaine de minutes de marche séparent le premier hameau rencontré en arrivant depuis la ville – « Bellefeuille » - et le dernier – « Feron ». Seules les routes rejoignant la ville et le village sont goudronnées. Pour le reste, il s'agit de routes en gravier et de petits chemins tracés au fil des passages à pied.

La colline compte trois hameaux. « Bellefeuille », « Charmont » et « Feron » sont de vieilles bâtisses provençales que les pionniers et les pionnières ont retapées au fil des années. Ce sont d'énormes corps de ferme en pierres anciennes de plusieurs étages avec des couloirs et des escaliers souvent étroits, parfois en colimaçon. Partout aux entrées, mais aussi souvent à l'intérieur, pour passer d'une pièce à une autre, il y a des petites marches en pierre à franchir. Ainsi constituées, et parce qu'il est très difficile de les modifier, ces magnifiques bâtisses constituent de réels parcours d'obstacles pour une personne ayant des difficultés à se déplacer.

Environ un tiers des personnes logent dans l'une ou l'autre de ces bâtisses. Outre les hameaux, une petite dizaine de maisons ont été construites sur les hauteurs de la colline. On ne peut s'y rendre qu'à pied, via de petits chemins parfois très pentus. Enfin, il y a les caravanes, les roulotte, les petites cabanes ou encore les yourtes, réparties sur l'ensemble de la colline (cf. annexe 2). Là encore, il est impossible de s'y rendre autrement qu'en marchant. Pratiquement aucun des logements n'est donc à ce jour adapté aux personnes à mobilité réduite. Seul un appartement situé dans l'un des hameaux est conçu pour accueillir une personne en chaise roulante. Il sert pour l'instant à accueillir des voyageurs ou de la famille en visite. Qu'il soit question de se rendre de la coopérative à la ville, de se déplacer d'un lieu à un autre de la coopérative ou à

l'intérieur même des différents logements, de réelles questions en termes de mobilité se posent au sein du collectif et en vue du vieillissement de ses membres.

À l'heure actuelle, il est vrai que l'ensemble des habitant·e·s sont en relative bonne santé. Certaines personnes parmi les plus âgées, commencent cependant à rencontrer des difficultés à se déplacer. C'est le cas par exemple de Marie. Marie approche la soixantaine et vit depuis des années dans un camion aménagé. Elle souffre d'une arthrose dégénérative. On m'explique que parfois, il lui est impossible de se lever et qu'il faut donc lui apporter à manger alors qu'elle reste alitée. Un jour, alors que je l'accompagne au bureau, c'est avec beaucoup de tendresse qu'elle me parle de son « chez elle ». Pour elle, il est difficile d'imaginer vivre ailleurs. Plus qu'un simple logement, ce camion fait partie à part entière de son identité. Lorsqu'elle me parle de ces futurs projets vis-à-vis de son logement, je comprends vite qu'elle compte bien ne pas en changer. Son idée est de construire une sorte de grotte en forme de tunnel où elle pourrait garer sa maison à quatre roues. À l'abri des intempéries, son camion serait ainsi mieux protégé et elle gagnerait en place. Installée au même niveau que le hameau de Charmont et à quelques centaines de mètres de ce dernier, c'est en prenant en compte ses douleurs et difficultés à marcher qu'elle a choisi cet emplacement. Se rendre au bureau où elle a l'habitude de travailler lui demande cependant un effort de plus en plus important. Parfois, lorsque ses douleurs sont plus vives, elle utilise l'ordinateur de la petite bibliothèque situé à Charmont. Mais cette pièce n'est pas prévue pour cela m'explique-t-elle, étant un lieu de passage, ce n'est par ailleurs pas l'idéal pour se concentrer.

Francesco, quant à lui, approche la septantaine et vit seul dans un mobile-home près du hameau de Feron. Une personne est en train de lui retaper une chambre dans l'un des hameaux. En attendant, tous les jours, il se rend en voiture à Charmont pour manger et faire sa toilette. Lors de mon entretien avec Loris, ce dernier l'évoque comme exemple afin d'illustrer son propos :

« Après, matériellement ouais, je pense que c'est assez mal équipé pour les gens plus âgés ici [...]. L'habitat est assez mal foutu. Je ne sais pas si tu l'as vue ; il y a par exemple ici un gars plutôt âgé, [...] Et bien par exemple lui, il a plus de mal à bouger quoi et donc tu vois vraiment les limites du bâtiment pour les personnes à mobilité réduite. Pour lui, rien que pour aller de la salle à manger à la cuisine, c'est un sacré effort quoi ; il faut que quelqu'un lui mette la table, etc. [...]. Lui, tu vois que rien que les petits gestes de la vie quotidienne...il arrive encore à marcher mais il a du mal à monter et descendre les escaliers. Il y arrive encore mais bon...rien que de la salle à manger pour aller à la cuisine chercher un verre ; il y va déjà doucement. Ou pour aller à la salle de bain... » Loris, 50 ans, 33 ans de collectivité

Outre les questions liées strictement à la mobilité, le manque de confort, de manière générale, m'a souvent été évoqué. Les logements nous l'avons vu, sont très hétérogènes et il est donc difficile de faire des généralités. Cependant, j'ai souvent été surprise en écoutant les « ancien·ne·s » m'expliquer les différents logements qu'ils ou elles ont occupés pendant tant d'années. En plus de changer tout le temps de lieu de vie, il est relativement nouveau pour beaucoup des maturescent·e·s de vivre entre quatre murs épais et solides. Si l'âge et l'ancienneté jouent ici certainement un certain rôle dans l'accès à un espace disons plus individuel mais surtout plus aménagé et confortable, beaucoup des plus âgé·e·s et ancien·ne·s vivent toujours en caravanes, roulottes ou mobile-home. Beaucoup se chauffent au bois et en fonction du type de logement occupé, l'humidité, le froid ainsi qu'un manque de place peuvent se faire ressentir comme une difficulté. Seules les personnes habitant dans les hameaux ont accès à une cuisine ou à des sanitaires sans avoir à sortir de chez elles. Certain·e·s comme Samuel ou Teresa, qui habitent dans des maisons, ont quelques plaques électriques ou à gaz pour se réchauffer un plat ou pour se faire du café, mais pas de réelles cuisines aménagées.

« Voilà, le manque de confort...Il y a des gens qui sont venus ici qui ont dit "mais ça fait 40 ans que vous êtes ici

et ça a toujours l'air provisoire quoi ! » [...] À la longue, pour les vieux...Moi je sais ce que ça veut dire de vivre dans une caravane. Faut avoir la foi ! Il fait froid, t'as pas de place. Moi des fois, quand je veux être tranquille je vais là-haut ; et bien j'attends une heure avant de m'endormir tellement il fait froid. Ça, tu ne le fais plus quand t'as 70 ans [...]. Pour les vieux ça ne va pas être évident quoi. On ne sait pas comment faire. Par exemple, [Alexandre] ; il vit là, il fait tout le temps son feu, il est seul, il n'a pas de sanitaires... ». Teresa, 50 ans, 33 ans de collectivité

D'un point de vue extérieur, on peut être en effet surpris·e·s qu'autant de personnes vivent encore dans un si moindre confort et que le collectif ait si peu entrepris en vue des prochaines années à venir. Face à ces constats, Samuel, comme d'autres, se demande donc si le collectif sera en mesure de répondre aux enjeux qui s'annoncent. Quant à l'idée d'avoir lui-même des difficultés à se mouvoir, il signe un refus catégorique :

« Ici, la question des infrastructures, ça va être un gros truc quoi...Parce que justement, par rapport aux problèmes de mobilité ; est-ce qu'on va pouvoir assumer ces problèmes de mobilités ? Moi c'est aussi pour ça que je me suis mis ici, un peu en haut de la colline quoi (rires). Moi je refuse-rai toute forme de perte de mobilité, c'est clair (rires). Ça, c'est exclu...La vie mérite d'être vécue dans certaines conditions, sinon vaut mieux aller voir ailleurs...En Suisse vous avez l'euthanasie...c'est une bonne chose. » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

Il y a une dizaine d'années, Samuel s'est construit une maison où il vit avec sa compagne, dans les alentours de « Fatsa » (cf. annexe 1).

« Cette maison je l'ai construite en 2005 parce que ça faisait trente ans que j'étais dans des roulottes et des habitations précaires et que j'en avais marre. Donc ouais, ça fait dix ans...J'ai mis une année, une année et demi pour la construire. C'était vraiment dans un souci de confort quoi...et puis, dans la perspective de...Ouais...de finir ma vie ici. Je veux dire...Je ne vais pas vivre à quatre-vingts

ans dans une roulotte. Même à soixante-dix ans, ça commence à être dur. » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

Malgré les nombreuses interrogations et les inquiétudes que certains·es de mes interlocuteur·ice·s m'ont exprimée en entretiens, les membres n'ont encore que peu évoqué le sujet collectivement et de manière formelle. Un groupe de travail sur la question a un temps été constitué mais il n'a intéressé que très peu de personnes et après quelques rencontres il a cessé d'exister. J'ai aussi entendu dire que le sujet du vieillissement avait été suggéré comme thème principal aux prochaines rencontres inter-coopératives. Finalement, c'est sur un autre sujet que les débats seront centrés.

Si individuellement, les membres ont conscience des enjeux que soulève la colline en vue de l'avancée en âge, il semble difficile et peu opportun pour une majorité des membres de se projeter. Le sujet, amené par certaines personnes, est systématiquement mis de côté. Lors des entretiens, lorsque j'interroge les personnes sur leur vision globale du collectif dans les dix ou vingt prochaines années, on me répond bien souvent n'y avoir jamais vraiment pensé et la quasi-totalité finissent par conclure après quelques minutes de réflexions, que le collectif règlera la question *comme il l'a toujours fait pour le reste* ; « au cas par cas », « lorsque les problèmes se poseront vraiment ». Lorsque je demande par exemple à Trystan s'il envisage une certaine structure organisationnelle vis-à-vis du vieillissement des membres du collectif, ce dernier me répond simplement et de manière très parlante ; « Bah c'est [Lou Camin] quoi...c'est organique, ça ne se planifie pas ».

Cette idée d'une structure flottante, « organique », ajustable mais surtout *s'ajustant* comme « naturellement » en fonction des périodes et des situations vécues m'a le plus souvent été exprimée pour conclure la question avec sérénité. J'aimerais à présent mettre en avant quelques éléments permettant de mieux appréhender cette posture face aux enjeux du vieillissement. Si des perspectives,

ne serait-ce qu'en termes d'aménagements de l'espace sont si difficile à envisager, il semblerait qu'interviennent ici, au-delà de considérations de faisabilité, des facteurs relationnels et sociaux.

Partons d'une situation concrète observée ; depuis une dizaine d'années, de petites maisons de type plus individuelles se sont multipliées. Habitées principalement par des maturescent·e·s, on imagine aisément qu'elles ont notamment été construites dans la même démarche que celle exprimée par Samuel plus haut ; celle de répondre à un besoin de plus de confort et d'intimité. Les maisons de ce type que j'ai pu visiter, celle de Samuel, mais aussi celle de Teresa et de Loris, ne possèdent pas de « réelle » cuisine. Pour l'instant, Samuel, Teresa, Loris se rendent donc quotidiennement à Charmont pour manger. En fonction de leur futur état de santé, de tels déplacements quotidiens pourraient s'avérer impossibles à effectuer. Les habitant·e·s de ces maisons, pourraient donc imaginer de s'aménager une cuisine individuelle afin de réduire leurs déplacements. Or, si ils et elles ne l'ont pas encore fait, c'est que les repas collectifs à Charmont sont des moments importants en termes d'intégration sociale au collectif. Participer aux repas, en plus d'être une habitude à laquelle on tient, s'avère indispensable à un sentiment d'intégration. Le fait que les habitant·e·s de Bellefeuille et de Feron possèdent leur propre cuisine et salle à manger, et que pourtant, l'ensemble d'entre elles et d'entre eux se déplacent généralement quand même à Charmont pour manger, va dans le même sens. Teresa exprime bien cette idée lorsqu'elle parle du confort relatif que lui offre sa maison :

« Ce qui est bien déjà ici, c'est qu'on peut se faire chauffer des trucs...Mais bon, des fois moi ce que je sentais aussi, c'est que je me sentais un peu à l'écart quoi. Parce que par exemple, quand ma fille elle était petite, je ne pouvais pas la laisser seule. Alors je restais ici pour manger et c'est vrai qu'on peut vite se sentir à l'écart quoi » Teresa, 50 ans, 33 ans de collectivité

Ainsi, si réduire son espace de vie en s'aménageant un chez-soi plus pratique et confortable permet de répondre à un problème de mobilité, le fait de ne plus partager ses repas avec les autres peu

mener à un sentiment d'exclusion. À travers cet exemple, on voit donc comment deux types d'enjeux – l'un purement pratique, l'autre de type social-intégration - peuvent donc entrer en contradiction.

Au-delà d'un sentiment individuel d'exclusion, la perspective que d'autres maisons de ce type soient construites dans les années futures soulève une autre problématique, cette fois, à l'échelle du collectif :

« Mais après, il y a eu d'autres maisons aussi. Et c'est vrai qu'au bout d'un moment, la réflexion collective qui s'est faite c'est que ; si tout le monde se construit sa maison ici, ça va...ça va...Je veux dire, ça n'va plus ressembler à rien. Ni le terrain, ni de groupe, ni rien. Ce qui est tout à fait exact...C'est tout à fait juste. » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

Ici, les perspectives de maisons individuelles entrent en contradiction avec l'idée générale du collectif, avec sa conception commune et si centrale du « vivre ensemble », conception qui s'est par ailleurs construite au fil des années, à travers une manière spécifique de *pratiquer* l'espace. Changer la manière d'aménager et de se partager l'espace, c'est donc aussi modifier l'identité-même du groupe.

À partir de cette réflexion, un nouveau projet de logement initié par un groupe principalement composé d'« ancien·ne·s » est né. Toujours en chantier, c'est la première maison, aussi grande, construite de fond en comble par le collectif. Une dizaine de personnes pourront y loger et tout est prévu pour répondre à des problèmes de mobilité. Cette maison répond donc à la fois à un besoin de logement adapté *et* à une certaine idée du vivre ensemble. Cependant, un tel projet ne convient de loin pas à tous et à toutes et cette fois, paradoxalement, c'est « le vivre ensemble » qui est évoqué comme une difficulté :

« Au début, il y avait toute une équipe qui se réunissait toutes les semaines, etc. Et puis, tout ce travail ça a aussi fait que les gens se sont connus plus et certains se sont

dit ; "non mais non, moi j'peux pas, c'est pas ma façon de fonctionner...J'y arriverai pas...Je pourrais pas vivre là, tous ensemble" » Carine, 53 ans, 36 ans de collectivité.

« Pour des raisons...comment dire ça...je pense que c'est un très bon projet. C'est très intelligent de regrouper l'habitat pour plusieurs raisons quoi. Mais en même temps, moi, personnellement, je ne voulais pas m'impliquer parce que c'est un peu trop grand et je ne suis pas vraiment à la recherche de...moi la vie en collectif, elle me suffit largement comme je vis maintenant. J'ai pas envie de vivre en plus dans un sous-collectif. Soit je suis dans le collectif, soit je ferme ma porte. Moi j'aspire pas à vivre comme dans un sous-collectif...parce que je pense que naturellement ça va se structurer un peu comme ça, même si ça va dépendre des gens. » Rafael, 56 ans, 37 ans de collectivité

Aux dires des membres avec qui j'ai évoqué le sujet, cette maison a été entreprise et pensée dans l'idée qu'un groupe de gens plus âgés vivent à la fois ensemble et dans une maison adaptée. Aujourd'hui, l'identité de ce projet semble être un peu moins définie. Les personnes initialement intéressées ont changé et parmi les plus jeunes, certain·e·s prévoient éventuellement de s'y installer.

À travers ce premier type d'enjeux mis en avant, celui d'habiter l'espace, je me suis penchée plus principalement sur *l'interaction du corps avec son environnement « matériel »*. En dehors du contexte particulier de Lou Camin, il s'agit là d'une question centrale dans le champ des vieillesse et l'on comprend naturellement pourquoi. Bien que l'on aimerait se garder d'entretenir une vision sombre du vieillissement en le définissant *uniquement* selon ces caractéristiques biologiques, il n'en reste pas moins que ce processus s'accompagne souvent d'une relative augmentation de problèmes liés à la santé physique et/ou psychique. Les conditions de vie matérielles à Lou Camin demandent à tout-à-chacun·e une certaine capacité d'adaptabilité car les logements et le confort, n'ont pour le moins jamais été une priorité.



Le corps, en vieillissant, pose cependant plus de limites. Au fur et à mesure de l'avancée en âge des membres de la coopérative, lorsque les problèmes de santé et les difficultés à se déplacer et à se mouvoir deviendront de plus en plus fréquents, vivre au sein de la coopérative telle qu'elle est aujourd'hui agencée pourrait constituer une difficulté majeure pour un nombre de plus en plus grand de personnes. Alors que certain·e·s membres s'en inquiètent quelque peu et se questionnent, la majorité ne semble pour l'instant pas s'en soucier. Dans une dizaine d'années cependant, et en supposant que les habitant·e·s restent les mêmes, une trentaine de personnes (sur cent) auront entre soixante et septante ans. Dans vingt ans, ce même groupe aura entre septante et quatre-vingts ans.

« Le problème ce n'est pas de prendre soin d'une personne...C'est déjà arrivé qu'on ait assisté une personne qui est morte de vieillesse...jusqu'à la fin, etc. et qu'on l'ait gardée. Le problème, c'est plus quand c'est un groupe, ce qui est radicalement différent que quand c'est juste une personne. Une personne, tu peux te relayer, etc. Un groupe qui vieillit ensemble...c'est beau, c'est bien, c'est super...ça transmet aux enfants, etc. Mais ça demande de prendre des mesures pour un futur un peu plus éloigné parce qu'au bout d'un moment ça va être plus compliqué quoi. Ils ne vont pas pouvoir rester tous totalement autonomes et indépendants comme ils l'ont fait jusqu'à présent...même s'ils sont encore très dynamiques quand même (...). Je pense que ça peut continuer comme ça sauf qu'il y a un moment où il ne va pas falloir attendre la bonne volonté des gens pour s'occuper d'un ou d'une telle mais que ça s'organise un petit peu mieux... » Lydia, 23 ans, née à Lou Camin.

Comme le résume bien cette citation de Lydia, j'ai ici essayé de décrire en quoi, le vieillissement des membres de la coopérative soulève des questions d'aménagement de l'espace et, avec les limites que posent le terrain, d'organisation générale de la vie collective. Au-delà des considérations matérielles, financières et de faisabilité – qui par ailleurs se posent - j'ai aussi essayé de mettre

en avant dans quelle mesure cette manière spécifique de pratiquer l'espace était ancrée à des identités individuelles et collectives. Dans un second temps se pose alors, toute une série de questions quant à la définition que se donne le collectif au travers de ces pratiques de l'espace. J'ai alors émis l'hypothèse que ces considérations pourraient en partie expliquer les difficultés que rencontrent à la fois les individus mais aussi le collectif dans son ensemble, à aborder la question du vieillissement. Nous reviendrons plus en détail, dans la troisième partie de cette restitution de l'analyse, sur les questions propres aux identités individuelles et collectives. À présent, abordons la relation qu'entretient l'individu avec son environnement social.

## COHABITER ET INTERAGIR AU QUOTIDIEN

Dans cette seconde partie, c'est principalement sur les espaces et les moments de sociabilité que je focalise mon analyse. La structure sociale de la coopérative, c'est-à-dire l'ensemble des relations entre les individus, est agencée de manière particulière, et si je l'ai par ailleurs déjà quelque peu évoqué lors de la présentation générale du collectif, j'y reviendrai plus en détail afin de mettre en avant quelques enjeux propres à cette structure, et qui par ailleurs, sont plus susceptibles d'apparaître avec l'avancée en âge.

D'un point de vue des interactions quotidiennes, et pour dresser une première esquisse du tableau, se re-figurer l'agencement de l'espace tel que je l'ai décrit précédemment s'avère fort utile. Comme je l'ai déjà mentionné, le hameau de Charmont constitue « le centre » de l'organisation collective du groupe. D'un point de vue interactionnel, il est le lieu où les interactions sont les plus nombreuses et les plus denses. C'est à Charmont que le plus grand nombre de personnes se côtoie et se réunit chaque jour. Quotidiennement, les repas y sont préparés pour l'ensemble des habitants de la coopérative et c'est en son sein qu'a lieu les diverses réunions, événements festifs et récréatifs. À l'échelle de l'ensemble du collectif, Charmont constitue donc le centre de sociabilité. Les autres espaces sont quant à eux collectivisés dans une moindre mesure.

Il s'agit ici de mettre en avant que la manière d'appréhender ces différents espaces est susceptible de se modifier avec l'avancée en âge.

L'une des plus grandes particularités du collectif de Charmont est son nombre d'habitants ; environ une centaine de personnes y vivent à l'année. Cette « simple » caractéristique structurelle présente des particularités en termes de relations humaines quotidiennes.

« Moi j'ai vécu dix ans dans une petite coopérative de [Lou Camin] en Ardèche, et c'est vrai que j'n'avais plus envie de vivre dans un petit groupe parce que je trouve que c'est problématique si t'es pas d'accord sur des choses... Quand t'es que vingt personnes dans un lieu et que t'as des orientations différentes, tu les as tout le temps en face quoi. Ici comme le lieu est grand, il y a une plus grande tolérance (...). Après des gens disent que les grands groupes comme ici c'est trop anonyme et que bon...chacun fait comme il veut... » Loris, 50 ans, 33 ans de collectivité

Le fait d'être une centaine de personnes exerce en effet une moindre pression sociale sur l'individu et ce dernier se sent alors moins contraint à faire face à différents conflits qui peuvent survenir avec d'autres membres du collectif. L'individu dispose en quelque sorte d'un plus grand espace de respiration vis-à-vis du groupe.

Par ailleurs, la taille du collectif m'a souvent été évoquée pour exprimer diverses situations vécues comme des difficultés. Tout d'abord, et comme l'exprime Loris dans la citation précédente, vivre au sein d'un collectif aussi grand donne un certain sentiment latent d'anonymat ; si on connaît très probablement chacun des visages et peut-être l'ensemble des prénoms des membres de la coopérative, beaucoup de relations restent très en surface puisqu'il est impossible d'entretenir des relations fortes avec chacun des individus qui nous entoure.

« [Charmont] c'est un peu grand... Avec les gens qui arrivent, tu ne suis pas toujours, voilà. Par exemple là je vais

bientôt planter les fraises, bon bas les nouveaux je les prends avec moi après je discute avec...Mais il y a des gens qui peuvent être ici depuis trois ans et je ne les connais pas quoi...Parce que le groupe est tellement grand. Si tu ne fais pas quelque chose avec, forcément...Et puis, je ne sympathise pas forcément avec tout le monde qui arrive non plus. Et je crois que ça c'était aussi un peu difficile pour les enfants ; d'avoir toujours des nouvelles personnes à qui se confronter » Teresa, 50 ans, 33 ans de collectivité

Teresa évoque les enfants pour exemplifier le fait qu'être au contact quotidiennement avec des personnes que l'on ne connaît pas ou peu soit vécu comme une « confrontation ». La question que je me pose alors est de savoir si ce même sentiment est plus susceptible d'être ressenti à nouveau lorsque l'on avance en âge ? Si je ne suis pas en mesure de répondre à cette question de manière définitive, j'aimerais ici énoncer quelques éléments qui me sont apparus lors de ces cinq semaines passées au sein du collectif et qui montrent qu'avec l'avancée en âge, la relation qu'entretien l'individu avec l'ensemble du collectif se modifie et que l'individu tend à restreindre le nombre de ses interactions quotidiennes.

« -Au tout début j'étais dans un groupe très très serré, toujours en collectif et après j'ai été plutôt en couple dans des logements individuels. Tout au début c'est beaucoup plus collectif.

- Comment ça se fait que ça change...qu'on passe du collectif à quelque chose de plus individuel ?

-Comment ça se fait ? Et bien c'est la vie... Je pense... Tout le monde évolue en permanence, on est toujours en évolution. Enfin dans mon cas et dans ce que je peux observer autour de moi. Bon, il y a des gens qui bougent pas mais bon...Mais sinon, je trouve que quand on est jeune on a des besoins et des envies qui ne sont pas les mêmes que quand on a 36 ou 40 ans quoi...ou encore quand on a 50 ou 60 ans » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

En effet, en fonction de son âge et des périodes de sa vie auxquels ces âges sont corrélés, les besoins, notamment en termes de

sociabilisation, changent. Avec l'avancée en âge, le fait que le collectif soit si grand peut alors être vécu comme une source de fatigue chez certaines personnes. La manière dont sont appréhendés les gens de passages peut être ici citée à titre d'exemple.

Les plus jeunes m'ont souvent exprimé des avis positifs à propos des curieux et curieuses de passage pour quelques semaines au sein de la coopérative. Les gens de passage ont dans la majorité des cas entre vingt et trente ans, il est donc certain qu'intervient ici un phénomène d'homophilie générationnelle. Outre ce facteur, et en plus de leur fournir une aide enthousiaste au sein des différents secteurs, Olivia m'a évoqué un sentiment de plus de « fraîcheur » au contact des gens de passage. La relation qu'il est possible de créer avec les personnes en simple visite est beaucoup moins teintée d'enjeux ; il est possible d'aborder cette relation avec plus de sérénité car peu importe la forme qu'elle prendra, elle aura beaucoup moins d'impact à long terme. Les visiteur·e·s sont quant à eux ou elles détaché·e·s de tout préjugés, conflits interindividuels, relations de force de quelconque nature entre les membres de la coopérative. Ils et elles offrent donc un moment de répit, de respiration, de « fraîcheur ».

Pour les plus âgé·e·s et les plus ancien·ne·s, la relation entretenue avec les gens de passage est différente. Encore une fois, il faut ici prendre en compte cette tendance à l'homophilie d'âge dans les relations amicales. Mais au-delà de cette considération, les plus âgé·e·s m'ont souvent avoué ressentir une lassitude voire une réelle fatigue à accueillir des inconnu·e·s chaque semaine. En effet, il est difficile d'imaginer l'énergie que cela demande sans l'avoir soi-même expérimentée. À chaque fois, il faut se réintroduire à nouveau, s'intéresser à l'autre, être particulièrement chaleureux ou chaleureuse, prévenant ou prévenante, leur fournir une série d'informations et d'explications. La relation est appréhendée avec moins d'assurance du fait qu'on se découvre ; on est plus susceptible de faire attention à l'image que l'on renvoi, à ce que l'on dit et à la manière dont on l'exprime. Ce type de relation diffère très largement de par l'habileté qu'elle demande et fait appel, en quelque sorte, à des compétences sociales différentes que celles

qui sont déployées avec nos proches. De son côté, le ou la visiteur·e découvre aussi le groupe, sa manière de fonctionner, ses pratiques quotidiennes et sa forme particulière de sociabilité. Il ou elle peut donc être amené·e à faire des « erreurs », à dire ou à faire des choses qui ne sont pas appropriées. Face aux situations d'inconfort que cela peut alors provoquer, une perte de patience peut alors être ressentie par les plus âgées.

Lors d'une réunion, cette lassitude a notamment été évoquée par certain·e·s qui demandaient alors que l'accueil de visiteur·e·s soit interrompu pendant la période estivale. Certain·e·s parmi les plus jeunes s'y sont opposé·e·s en évoquant principalement l'aide au travail indispensable que représente ces visites, principalement en été, quand l'activité agricole bat son plein. Il faut par ailleurs noter que l'ouverture du collectif quant à ces visites permet à long terme son renouvellement. Comme les « enfants de Lou Camin » quittent généralement la coopérative de Charmont une fois adulte, la moyenne d'âge des habitant.e.s est maintenu vers le bas par le fait que certains jeunes de passage, séduit par le projet, décident finalement d'y rester à plus long terme.

Le fait d'être amené à côtoyer quotidiennement, des personnes que l'on ne connaît pas ou que très peu et avec qui, aucune attache particulière ne s'est créée est quelque chose de propre au collectif de Charmont. Si vous pensez aux personnes que vous côtoyez *quotidiennement*, vous vous apercevrez probablement qu'il y a très peu, voir aucune personne que vous ne pouvez pas identifier comme étant soit de votre famille, soit comme faisant partie de vos proches et ami·e·s, soit encore comme étant vos collègues. À Charmont, il est possible de manger dans la même pièce qu'une personne pendant une année, sans que cette dernière n'entre dans l'une ou l'autre de ces catégories.

D'un point de vue spatial et temporel, c'est au hameau de Charmont et aux heures entourant les repas que ce type d'interaction se présente le plus souvent. Outre ce point, une fatigue à pratiquer ce lieu peut être ressentie de par la simple agitation ambiante que crée le nombre de personnes alors réunies ; le bruit, les cris et

pleurs des enfants, les va-et-viens incessants, ceux et celles qui parlent fort, les nombreuses sollicitations de gens qui profitent de vous voir pour vous poser des questions, vous parler de tel ou tel sujet.

« Il faut pas se leurrer ; quand on est vieux on a besoin de plus de confort et plus de temps pour soi aussi. Il y a une femme, elle a dix ans de plus que moi, elle ne voudrait pas tous les soirs manger avec tellement de gens quoi. Elle aimerait vivre dans un truc plus petit. Et ça se fait déjà en partie. Des gens qui habitent à [Feron], ils descendent pas tous les soirs » Teresa, 50 ans, 33 ans de collectivité

« [Charmont] c'est très impersonnel...Tu vois, il y a une grande salle, une grande cuisine, tout est fonctionnel en fait. C'est pas le côté familial comme tu peux le développer [à Bellefeuille] ou à [Feron]. Là-bas, c'est plus familial, c'est plus posé, il y a moins de bruits, moins de mouvements, tu peux dormir parce que y'a pas de fêtes dans la grande salle, ou des gens qui discutent dans la cour. » Lydia, 23 ans, née à Lou Camin

En dehors des repas, les réunions participent aussi, si ce n'est plus, à l'idée du « vivre ensemble ». D'un point de vue proprement organisationnel et décisionnel, elles représentent le pilier central du collectif puisque c'est à son niveau que naît proprement l'auto-gestion de l'ensemble de la coopérative. Ces réunions ont lieu tous les dimanches soirs et commencent à 21 heures. Il est impossible de déterminer à l'avance à quelle heure elles se termineront mais si à 23 heures tout le monde est sorti de la salle commune, c'est que la réunion était expéditive. Plusieurs personnes m'ont dit qu'en vue de ces horaires et de la fatigue alors ressentie, il leur était de plus en plus difficile d'y participer activement. De plus, le déroulement même des réunions s'avère souvent très éprouvant. Une très grande diversité de sujets peut y être évoquée et parfois longuement débattue ; de la construction d'un nouveau logement à l'actualité politique internationale, en passant par le règlement de conflits divers et interpersonnels. Il n'est donc pas rare que des disputes éclatent.

« Ah bas c'est sûr...Il y a des choses qui sont pénibles quoi. Les discussions collectives... C'est extrêmement pénible quelques fois. Surtout quand tu connais bien les gens, t'as pas toujours une sympathie totale avec tout le monde et...bon...il y a des choses que t'analyses toi...enfin d'une manière absolument pas objective mais que tu interprètes et qui font que quelques fois, tu peux t'agacer assez facilement des réunions générales, des gens qui prennent toujours la parole et...voilà...Mais bon, c'est des moments indispensables aussi alors forcément on est coincés. » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité.

« Moi j'imagine que le fonctionnement qu'on a, d'énormément fonctionner par discussions générales...et bien, c'est assez difficile pour des gens qui deviennent agés je pense. Au bout d'un moment, tu dois en avoir marre de devoir tout toujours discuter quoi. On passe énormément de temps à faire des réunions et à discuter. Il y a des fois un côté un peu lassant. Moi par exemple, il y a plein de réunions, je n'y vais plus quoi. » Loris, 50 ans, 33 ans de collectivité

Que ce soit lors des repas ou lors des réunions, ce qui ressort ici de cette description c'est que les espaces et les moments de sociabilité impliquant un si grand nombre de personnes requièrent énormément d'énergie. En fonction de son âge et des moments que l'on traverse dans sa vie, la manière d'appréhender cette atmosphère générale diffère. Lydia, qui est née au sein de la coopérative, évoque à ce propos et de manière parallèle, le processus de vieillissement et sa propre expérience passée d'adolescence :

« Je trouve qu'ici en tout cas, c'est trop grand et ça demande énormément d'énergie. Je pense que c'est plus sympa de vieillir dans un plus petit collectif. Juste ici, [Charmont], ça demande une force de caractère...sinon, t'es pas bien ici...Si tu n'as pas cette force, tu te caches, tu évites trop le social. Le social demande à être nourri, un truc de dingue...Et c'est génial, et j'adore ça... Mais pour des personnes un petit peu timide, un peu...un peu...triste, un peu fragile...même si c'est une pé-



riode...Moi j'en ai beaucoup souffert dans mon adolescence...D'une certaine façon, ça ne fait pas longtemps que je me sens bien ici. J'oublie pas ça...J'oublierai jamais comment j'ai pu me sentir... cette demande d'énergie que je n'avais pas. » Lydia, 23 ans, née à Lou Camin

L'enjeu s'avère alors de trouver un équilibre entre d'un côté, les espaces et moments de collectivité qui sont un *besoin* nécessaire en termes de sentiment d'intégration et, de l'autre, des moments que l'on se réserve pour soi, au sein d'un cercle de personnes plus restreint.

« Non...Moi le collectif...je veux dire, j'aime bien être dans le groupe ici et partager tout un tas de services en commun. J'ai pas du tout envie de vivre dans une petite maison tout seul avec un bout de terrain. J'me vois absolument pas là-dedans. Mais le collectif tout le temps non...J'ai besoin d'être tranquille un peu. J'ai besoin de solitude aussi. Je veux dire, tout le temps le collectif, ça non (...) *Quelques fois* je m'isole du groupe volontairement...quelques fois. Non c'est très...de toute façon, le groupe c'est quelque chose qui peut t'apporter beaucoup mais qui peut aussi te fatiguer énormément. » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

Cette recherche « d'équilibre » qui ressort ici notamment des propos de Samuel, est probablement vécue par l'ensemble des habitant·e·s du collectif indépendamment de leur âge et en fonction surtout, des moments qu'ils ou elles traversent au cours de leur vie. L'hypothèse qu'il est cependant possible d'énoncer ici, c'est que les problèmes de santé physique et cognitive, la maladie, une certaine fatigue morale et/ou une plus grande fragilité émotionnelle, qui souvent découlent de l'avancée en âge, peuvent mener les individus à s'isoler plus souvent et pour plus longtemps du groupe et à être, de fait et malgré soi, exclu d'une série d'activités collectives :

« Si on est bien dans un cercle d'amis et dans des activités avec des gens et qu'à un moment donné on sort de ça parce qu'on est malade ou autre...Pour un certain temps

ça va...Mais si ça dure trop longtemps bah...c'est vraiment à chacun de trouver le moyen de se remettre en lien avec les autres. Il y a tellement d'activité, de rapidité, de réunions...Si on a pas la force d'être présents, alors on peut être isolés hein. Moi je le vois vraiment...il y a des gens qui en souffrent, surtout des personnes âgées...Et...Ouais...Des fois, ils n'ont pas le courage d'en parler...parce qu'ils ont honte...Je pense...Ils pensent qu'ils devraient...Ouais, ils ne se sentent plus complètement en phase avec les autres. C'est pas facile ici je trouve, il faut beaucoup de force et il y a des gens âgés qui ont beaucoup de force chez nous aussi (...) Mais justement, quand on est pas capable de ça...Et moi j'ai un peu peur si chez nous il y a des problèmes comme Alzheimer ou des choses comme ça...bah, on est vite isolé hein... » Carine, 53 ans, 36 ans de collectivité

« En fait, plus t'as de liens ici avec différentes personnes, plus t'es...pas fort...mais...en tout cas, il y a quelque chose qui fait que tu peux...diviser le besoin d'aide, tu vois ? Si t'as besoin d'aide, tu peux diviser en plusieurs personnes et alors ce sera moins difficile à remplir pour chaque personne » Lydia, 23 ans, née à Lou Camin

Le « vivre ensemble » est une valeur centrale au collectif de Lou Camin. Vivre au sein du collectif requiert des capacités relationnelles importantes. Je me suis ici penchée particulièrement sur la manière dont sont agencés les espaces de sociabilisation afin de dégager en quoi, ce « vivre ensemble » peut constituer des enjeux propres aux vieillissements des membres de la coopérative. Il en ressort que l'enjeu principal consiste à trouver un équilibre entre le besoin de se retirer de l'agitation générale qu'engendre un groupe de personnes aussi grand et le fait de maintenir malgré tout, assez de liens afin de ne pas en être isolé·e.

## **IDENTITÉS INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES**

Dans la troisième et dernière partie de cette analyse, je me penche cette fois plus particulièrement sur des enjeux propres à la notion

d'identité. Comme le titre le suggère, il s'agit ici de s'intéresser aux identités à la fois dans leurs dimensions individuelles mais aussi collectives. S'il est analytiquement possible de distinguer identité individuelle et identité collective en les traitant de manière successive et séparée, ces deux entités possèdent des liens très étroits puisque « loin de s'opposer, elles se *coproduisent* » (Gaulejac, 2009, p. 63). Lorsque l'on centre son analyse sur l'une ou sur l'autre, la seconde est toujours impliquée dans la compréhension de la première. C'est donc au travers une approche dialectique entre l'individu et la structure sociale dans laquelle il est immergé que ces deux échelles seront appréhendées.

Dans l'ouvrage collectif *Identités à l'épreuve de l'incertitude*, Vincent Caradec (1994) traite de la « reconstruction identitaire au moment de la retraite » (p. 53). D'un point de vue de l'identité individuelle, ses recherches permettent de relativiser voir de déconstruire l'idée rependue sur le passage à la retraite comme étant un moment de crise, d'« effondrement de soi », et vise plutôt à mettre en avant un *processus*, plus ou moins facile de *reconstruction identitaire* (p. 63). Bien qu'aucun système de retraite n'existe à Lou Camin, il s'agit dans les quelques paragraphes qui suivent, de mettre en avant, comment se dessine un tel processus au fur et à mesure de l'avancée en âge et de relever par ailleurs quels sont les enjeux qui en découlent.

La retraite comme forme institutionnalisée n'existe pas à Lou Camin. Il est donc impossible de distinguer temporellement et de manière précise le passage statutaire d'« actif » ou d'« active » à celui de « retraité·e ». Les membres du collectif ne sont non plus pas formellement tenu·e·s de travailler  $x$  heures par jours ou par semaine. Chaque personne décide, tout au long de sa vie et en fonction de ces diverses motivations et capacités, du ou des secteurs d'activités dans lesquels elle souhaite s'investir ainsi que de la manière dont elle souhaite le faire. Ce fonctionnement offre l'avantage d'une grande marge de flexibilité à l'individu qui adapte les types d'activités et la densité de son investissement en fonction de ses envies, des périodes plus ou moins difficiles de sa vie ou

encore, avec l'avancée en âge, de ses diverses capacités physiques par exemple.

Malgré cette flexibilité objective offerte à l'individu en termes d'activité, il n'en demeure pas moins que l'identité individuelle se construit subjectivement au travers certaines tâches que l'individu investit plus spécifiquement au cours de sa vie ; « au sein de la coopérative, je suis berger » ou « au sein de la coopérative, je suis chroniqueuse radio », « je suis responsable de la comptabilité ». etc. À chaque fois que l'individu est amené à changer de secteur, il est par la même occasion amené à reconfigurer son identité. Dans ce contexte, apparaissent donc aussi avec l'avancée en âge, des enjeux en termes de « reconfiguration identitaire » ce qui explique que le passage d'une activité à une autre, notamment en fonction des raisons qui le motivent, n'est pas forcément vécu de manière aisée par tout le monde :

« Ça dépend vraiment d'où tu en es dans ta vie...Il y en a c'est le moment, parce qu'ils ont fait le tour de la question et tant mieux...comme ça ils ne sont pas obligés de réfléchir à comment gérer le truc s'ils ne sont plus capables de le faire. Et d'autres, ils sont pas à ce point là...Bon, je pense qu'on en tire quand même pas mal de satisfaction et aussi de raison d'être dans ces activités. » Rafael, 56 ans, 37 ans de collectivité

Suite à des problèmes de santé rencontrés par sa fille, Carine s'est vue diminuer son activité de jardinière dans laquelle elle s'est particulièrement investie et au sein de laquelle elle se sentait tenir une place particulière. « Moi j'ai été responsable du jardin pendant des années et des années » m'explique-t-elle. Malgré tous les soucis qu'elle rencontrait lorsque sa fille était malade et alors qu'elle développait elle aussi quelques problèmes de santé, il lui a été cependant difficile de réduire sa présence au jardin :

« J'ai continué à être dans les réunions du jardin et à mettre mon grain de sel et l'année d'après j'ai commencé avec les abeilles parce que j'allais mieux. Sauf que l'année d'après ma fille a eu encore une autre crise. Et là, j'ai dû lâcher les abeilles aussi (...) L'année d'après, il y a toute une équipe

de jeunes qui s'est intéressé aux abeilles...Moi, j'avais prévu de m'y remettre...mais je crois que finalement ça m'a soulagée (...). C'est un peu difficile parfois de laisser *sa place*...parce que *c'est un peu une identité qu'on a au sein du groupe. Moi mon identité c'était le jardin...alors toute cette identité j'ai dû la lâcher et il me faut m'en faire une nouvelle quelque part*...Et je trouve ça super passionnant mais c'est important de le faire et il n'y a pas tout le monde qui y arrive. Parce que il y en a qui... Ils se rendent compte que physiquement ils n'ont plus les capacités d'en faire autant qu'avant et ils se retrouvent un peu devant un vide. Donc c'est vraiment important que les plus anciens ils se trouvent un truc *et qui est encore un lien avec tout le reste.* » Carine, 53 ans, 36 ans de collectivité

Carine exprime ici très bien l'idée d'un « processus de reconversion identitaire » qu'évoque Caradec (1994) lorsqu'il analyse le passage à la retraite. Si la retraite comme forme institutionnelle n'existe pas à Lou Camin, la première observation mis ici en avant est que des enjeux en termes d'identité individuelle et en lien avec le travail n'en demeurent pas pour autant absents. De plus, si Carine insiste en fin de citation sur le fait qu'il est important que les personnes âgées trouvent des activités qui soient « en lien avec tout le reste », c'est que les différentes activités pratiquées au sein de la coopérative constituent un moyen central d'intégration au collectif. Encore une fois, apparaît donc ici le risque de se sentir isolé·e du groupe.

D'autres types de considérations vis-à-vis des pratiques organisationnelles du travail et en vue de l'avancée en âge peuvent par ailleurs être relevées. L'une des particularités émanant de ce système organisationnel du travail est qu'il offre une large autonomie à l'individu quant à la quantité de travail fourni. Parallèlement, puisqu'il est, du moins formellement, le seul à juger de son investissement au travail, l'individu est amené à se demander s'il « en fait assez » :

« Formellement, j'ai toutes les possibilités...Après je pense que, ce qui se passe chez moi...Ce qui peut produire un tiraillement c'est toujours un peu la question : "Est-ce que

je fais assez pour le collectif ? ” Parce que ce n’est pas défini...Nous, comme groupe, on a jamais défini le nombre d’heures que chaque personne se doit de travailler par semaine...Donc, c’est à toi de voir un peu...et ça n’a pas que des avantages...tu vois ? Ce truc un peu diffus quoi. » Rafael, 56 ans, 37 ans de collectivité

En vieillissant, et alors qu’il devient objectivement plus difficile pour les personnes de « se donner », certains individus peuvent ressentir une certaine culpabilité à ne plus pouvoir fournir les mêmes efforts qu’auparavant. Teresa, qui a des problèmes de genoux évoque ce sentiment et, à demi-mot, elle en vient à questionner sa « place dans le collectif » :

« J’aimerais faire plus de choses pour le collectif...Mais après...ça te donne aussi bonne conscience quoi. Moi ça me fais peur...si je continue comme ça, dans 5 ans je ne pourrais plus marcher. *Et ta place dans le collectif aussi...* Chacun fait à sa manière...Les gens qui font l’intendance par exemple ; c’est super important mais c’est pas assez valorisé. Bon après, à 60 ans, je pense que t’as aussi moins mauvaise conscience de faire moins de trucs aussi...c’est l’âge de la retraite quoi. » Teresa, 50 ans, 33 ans de collectivité

Comme l’exprime notamment Teresa dans cette citation, le type d’activité ainsi que l’énergie qu’on est en mesure de fournir peuvent jouer un rôle vis-à-vis de la place que l’on se sent avoir au sein du collectif. Le fait d’être plus ou moins investie dans des activités collectives détermine en partie son sentiment de légitimité face au groupe :

« C’est sûr qu’il y a un peu le truc que t’es mieux vu ou accepté à [Lou Camin] si tu fais plein de choses quoi...C’est aussi ça la limite de vouloir prétendre faire vraiment autre chose. Je pense qu’on est quand même largement traversé par des comportements...par les valeurs de cette société qu’on a intériorisées et que l’on reprend, reproduit, même si on dit qu’on les critiques quoi...Tu les reproduis en partie quoi. C’est sûr que ça peut être une espèce de jugement des gens selon leurs activités. Moi

j'me sens pas vieux alors j'ai du mal à me projeter et à parler de ça mais je peux bien m'imaginer oui, que les gens ils se sentent dévalorisés au niveau du collectif. C'est sûr que c'est plus facile de la ramener dans des discussions, si t'as l'énergie pour faire les choses. » Loris, 50 ans, 33 ans de collectivité

« Chez les anciens, je vois aussi qu'il y en a qui se laissent un peu aller, qui lâchent un peu...et si c'est comme ça, alors la parole elle est tout de suite beaucoup moins prise au sérieux. Et puis, il y a ceux qui sont là, encore plein de responsabilités...bah oui...on les écoute. » Carine, 53 ans, 36 ans de collectivité

À l'échelle de l'individu, j'ai donc ici relevé quelques éléments relatifs à l'identité et qui se présentent au fur et à mesure de l'avancée en âge comme de nouveaux enjeux auquel la personne peut être amenée à faire face. Lorsque l'individu n'est plus en mesure physique d'exercer une certaine activité, l'enjeu est de trouver une autre occupation et de reconfigurer son identité vis-à-vis de ce changement d'activité. En fonction des individus, ce processus psychosociologique est vécu avec plus ou moins de difficulté. De plus, il apparaît important que la nouvelle activité exercée reste « en lien avec tout le reste », c'est-à-dire avec le fonctionnement général du groupe et ce, afin de maintenir un sentiment d'intégration et de légitimité.

À l'heure actuelle, il est déjà possible de distinguer une structuration du travail en fonction de l'âge. Bien que certain·e·s parmi les plus ancien·ne·s y soient encore relativement investi·e·s, c'est principalement les plus jeunes qui occupent les secteurs agricoles et d'élevage. Inversement, la radio, la rédaction des périodiques, l'ensemble des tâches administratives et les activités liées aux gîtes sont majoritairement investis par des personnes ayant la cinquantaine ou plus.

À présent, il s'agit d'élargir le regard et de se pencher sur l'identité *collective* du groupe. Plus que de l'avancée en *âge* comme processus strictement individuel, lié à des facteurs biologiques et/ou

psychologiques, il est question ici d'effets de générations et d'ancienneté, notions que nous avons abordées théoriquement dans la première partie de ce travail. Plusieurs générations se côtoient au sein du collectif et elles se dévoilent ici notamment dans la manière dont les individus appréhendent l'identité de la coopérative, dans *leur vision propre du projet « Lou Camin »*. Quant au terme d'« ancienneté », il renvoie au nombre d'années passées au sein du collectif. Quand les membres utilisent le terme d'« anciens » ou d'« anciennes », ils et elles font référence aux personnes qui étaient présentes dès les toutes premières années de vie du collectif. Dans le cadre de cette analyse, ce terme renvoie par ailleurs à un relatif différentiel en termes de pouvoir décisionnel, comme l'exprime par exemple Loris dans cette citation :

« Je crois que les gens qui sont là depuis longtemps, ils ont plus de droits de faire comme ils veulent quoi. Ce qui est un problème hein...c'est un problème. Mais après moi je peux aussi le revendiquer quoi...Pourquoi, si j'ai vécu là trente ans...Je veux dire, selon le principe de base, c'est vrai qu'à partir du moment où quelqu'un vient, il est là, et il a le même poids, la même place, le même pouvoir décisionnel si tu veux...on peut l'appeler comme ça. Mais en même temps c'est pas tout à fait comme ça non plus et je trouve ça normal quoi » Loris, 50 ans, 33 ans de collectivité

Bien que la composition du groupe soit plus complexe que cela, il est possible de distinguer, à travers l'analyse des entretiens, deux groupes subjectivés de personnes, en fonction à la fois de la génération à laquelle elles appartiennent et du nombre d'années qu'elles ont vécues au sein de la coopérative (effet d'ancienneté). Le premier groupe, celui des « ancien·ne·e », est constitué de personnes ayant entre quarante-cinq et septante ans. La plus grande majorité d'entre elles et d'entre eux se sont installé·e·s au sein de la coopérative dans les dix ou quinze premières années de son existence ; ils et elles ont connus « les débuts » de l'histoire de Lou Camin et c'est pourquoi, ils et elles sont désigné·e·s comme « les ancien·ne·s ». Le second groupe est composé de personnes ayant entre vingt et quarante ans. Ils et elles ont intégré le collectif plus



tard, au cours des dix ou quinze dernières années. Ces deux groupes, du fait qu'ils n'appartiennent pas à la même génération *et* qu'ils ont partagé d'autres périodes de l'histoire de Lou Camin, donnent à la coopérative une définition quelque peu différente, se l'approprient d'une autre manière, lui concèdent un autre sens. La série de citations qui suivent, tirées de divers entretiens, offre le meilleur moyen de vous introduire à ces deux « visions de Lou Camin » :

« Les vieux ils ont construit cet endroit-là, c'était pour faire un QG de la révolution à la base. Ils étaient dans ce délire-là ; et se disant qu'ils allaient assouvir leur autonomie alimentaire pour pouvoir faire ce qu'ils veulent à côté. Et en fait, petit à petit, avec nous qui arrivons, pour nous la révolution, c'est simplement de bouffer ce qu'on produit quoi. Pour nous c'est ça l'acte libérateur. Pour moi la révolution elle n'a pas d'autre sens que de nous libérer. Et vu que les vieux ils ont construit ça comme une base arrière et que c'est en train de changer...Faut qu'on arrête de se reposer sur les vieux et qu'on s'occupe vraiment de ce qu'on appelle les "secteurs". Les tenir nous-même quoi. C'est déjà un peu ce qui est en train de se passer...Mais là, de façon officielle...qu'ils soient au courant...qu'ils arrêtent de penser que c'est eux qui tiennent le camion quoi...Alors que c'est nous ». Trystan, 25 ans, 4 ans de collectivité

« Je crois que c'est familial...j'ai un virus politique. Depuis tout petit, je me souviens dès mes treize, quatorze ans...Je lisais des conneries...des trucs trotskistes. Ça me faisait réfléchir, ça m'intéressait. J'essayais de comprendre et j'étais très seul dans ma classe à m'intéresser à ces conneries. Et bon, ce qui m'a intéressé aussi ici c'était ça...On n'était pas un groupe de "retour à la terre, baba" et...contents de faire des carottes biologiques et autres. D'ailleurs on était pas du tout biologiques à l'époque. C'était un groupe politique clairement, on s'affirmait comme ça. C'est ça qui m'a plus aussi, j'suis pas resté complètement par hasard. » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

« Ici pour moi il y a des gens, parmi les plus jeunes d'ailleurs, avec lesquels moi je ne suis pas tout à fait...qui trouvent que ce qui est important c'est d'être plus cohérent avec son discours, c'est de faire une agriculture qui soit plus viable...et moi, je serai plus dans l'optique que non, c'est un lieu d'expérimentation, de rencontres et qu'il faut aller dans d'autres lieux, dans d'autres groupes de discussion, des trucs comme ça. Et que la vie "pure" ou "vraie" elle n'existe de toute façon pas et qu'on est tous à fond dans des contradictions et qu'il ne faut pas forcément toutes les accepter mais...en tout cas il faut pouvoir en discuter et certaines il faut pouvoir les accepter... » Loris, 50 ans, 33 ans de collectivité

« Certains ils sont vraiment dans une optique d'investissement complète dans la production, dans l'autonomie alimentaire et autres, dans l'autonomie sectorielle quoi. Moi c'est ce que j'appelle un peu le "survivalisme politique collectif" quoi...Qui n'est pas le truc américain de s'enfermer dans des bunkers avec des boîtes de conserve et les armes hein...Mais de construire des alternatives ; "On arrive à se démerder comme ça entre nous, en attendant l'effondrement général quoi"...C'est un peu ça. Et pour moi, même si ce n'est pas exprimé clairement...quelques fois...c'est de plus en plus clair, et il y a plein de gens qui sont maintenant sur cette voie. C'est une voie que moi je récusé pas, que je n'attaque pas...je ne dis pas que c'est nul. Mais moi ça ne me convient pas encore complètement, ça ne me suffit pas. Encore une fois, je ne pense pas qu'on ait ni l'intérêt, ni moralement...que ce soit très reluisant de vouloir s'extraire de l'humanité, en gros. Alors moi je suis complètement d'accord qu'on essaie de développer des autonomies et qu'on essaie de tendre vers ça tout le temps un peu mieux, etc. Mais bon, pour moi il ne faut jamais qu'on s'extraie des dynamiques politiques qui nous environnent, de l'humanité...Qu'on se retire... » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

Pour résumer et schématiser l'ensemble de ce qui est exprimé dans ces différentes citations, c'est principalement autour de *ce qui est fait* au sein de la coopérative, de l'importance que relève ces

différentes activités, et *du sens* qu'on leur concède que se révèle une distinction. D'un côté, les plus jeunes accordent aux activités agricoles et à l'élevage une place centrale. Le sens qu'ils et elles concèdent à la coopérative est principalement celui de vivre d'activités paysannes afin d'atteindre un maximum d'autonomie vis-à-vis du système économique dominant. Le fait de subvenir à ses besoins alimentaires, de recréer un microsystème de production sur lequel on a une plus grande emprise, est perçu, *en soi*, comme un acte politique. De l'autre côté, les anciens ne s'perçoivent ces mêmes activités comme secondaires. Ils et elles jugent le positionnement des plus jeunes comme apolitique puisqu'il consiste schématiquement, à s'extraire de la société. Dans ce schème de pensées, l'autonomie matérielle vis-à-vis du système est secondaire dans la mesure où la priorité est de rester « activement » en opposition au système dominant en s'investissant dans des discussions et des actions militantes. Ainsi, plusieurs personnes parmi les plus jeunes m'ont souvent dit que les plus âgé·e·s leur reprochaient de ne pas être assez intéressé·e·s et engagé·e·s vis-à-vis du politique.

Ces deux schèmes de pensées impliquent notamment deux manières différentes d'appréhender l'organisation globale du collectif, par exemple, en ce qui concerne la manière de se financer. Aujourd'hui, le collectif vit encore majoritairement de dons qui lui sont principalement versés par des donateurs et donatrices suisses. À Bâle, un groupe de personnes s'occupent de récolter ces dons ; ce qui implique un travail de campagne pour trouver de nouveaux donateurs et de nouvelles donatrices. Loris me parle de l'importance que relève cette source de revenu selon lui et des difficultés qu'il perçoit pour le futur :

« Je participe aussi un peu près un mois par année aux finances...Je me sens obligé, si ça n'était pas pour le fric je n'irais pas. Parce qu'on vit de ça...Tu n'peux pas déléguer à quelques personnes. Si tu peux participer un peu c'est cool. Maintenant la tentative c'est de le faire passer aux générations suivantes, que ça continue parce que tu vois, pour le moment ça dépend surtout des gens qui ont démarré et qui sont vieillissants, qui ont la soixantaine. Ils ne vont pas continuer à faire ça longtemps. Le relai il se fait

un peu oui, mais pas vraiment sérieusement (...) Si par exemple ici, personne ne s'intéresse à l'élevage de mouton et que dans 5 ans il n'y a plus d'élevage de moutons, bon bah, [Lou Camin] n'arrête pas d'exister. On peut faire autre chose que de l'élevage de mouton. Mais si le fric qu'on trouve vient à disparaître, ça remet plus en cause l'existence de [Lou Camin]. Ou alors si cette partie-là réduit parce qu'il aura beaucoup moins de gens, bah il faudra en trouver plus dans la production. C'est un truc dont on discute assez souvent et qui est problématique. » Loris, 50 ans, 33 ans de collectivité

Pour beaucoup des plus jeunes, l'élevage de moutons, parmi d'autres activités « paysannes », est justement ce qui fait sens à leur projet de vie. La plupart ne se sentent pas en adéquation avec la manière dont est majoritairement financée la coopérative et favorise d'autres moyens de revenus :

« -On a des manières de s'organiser différentes aujourd'hui. Je prends l'exemple de copains et de copines qui ont besoin d'investir dans un camion pour pouvoir aller faire du débardage et gagner un peu de sous...sachant que le camion serait remboursé en deux séances de débardage...Pour investir huit mille balles dans le camion, ça été la fin du monde quoi. T'as l'impression de leur demander quelque chose d'inutile alors qu'en fait c'était pour notre survie...Parce que pour nous, la Suisse...ça commence à nous faire chier quoi.

-Ouais...J'ai pas mal entendu parler de ça...

-Ouais...Eux ils espèrent qu'on s'en occupera en fait. Alors que nous, tant qu'on a la terre ça nous suffit. Pas besoin d'autres choses. Et si on a besoin de sous on trouvera des sous autrement. Tu vois, la révolution c'est d'être libre...donc tu produis ta bouffe toi-même et tu vis ta vie comme tu l'entends. Tu vois...tu vas pas vendre ton corps ou ton esprit pour trois cents balles quoi. La liberté passe par là à mon avis...Pour moi, c'est suffisant » Trystan, 25 ans, 4 ans de collectivité

Lorsque j'ai évoqué l'hypothèse d'une certaine distinction de point de vue relative à deux générations avec Samuel, ce dernier m'a expliqué que cette question n'était pas nouvelle. J'aimerais donc citer ici ses propos afin de nuancer la description que je viens de vous livrer :

« Il y a toujours une tension à ce niveau-là. Quand on a construit l'alternative [Lou Camin] ici...il y a toujours eu cette tension. Même au temps de l'hyper-politisation du début. Il y avait déjà une tension avec l'un des fondateurs qui justement trouvait qu'on s'installait trop et que ça, [les activités paysannes], ça allait nous prendre trop d'énergie (...). Et ça créait des grosses discussions, et d'ailleurs c'est ça qui était intéressant au début, c'était pas mal, il y avait des grosses discussions, assez violentes quelques fois mais toujours intéressantes. Et ça a continué tout au long de [Lou Camin]. Il y a eu un moment ce qu'on appelait les "ouvriéristes sectoriels" et les "politiques". Il y a toujours eu une espèce de tension...et ici encore, c'est quelque chose qui existe. » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

Si le facteur générationnel n'apparaît donc pas ici comme *la cause unique* d'une distinction de point de vue vis-à-vis du sens donné au projet, l'hypothèse que j'aimerais ici mettre en avant est que le facteur générationnel vient renforcer un certain clivage, ou du moins, freine l'apparition de débats ouverts à ce propos - débats qui, comme l'évoque Samuel avaient lieu « au début », lorsque les personnes qui composaient le collectif étaient liées par une plus longue histoire commune. Aujourd'hui, ces divergences restent plus ou moins latentes et la cohésion sociale du groupe en est probablement quelque peu affectée :

« Il y a toute une série de gens qu'on ne voit jamais aux réunions...Bon bein ça, forcément au bout d'un moment ça ne va pas pouvoir tenir. Il y a une cohésion de groupe défectueuse...il y a un problème...puisque'ils estiment que leur présence à cette réunion n'est pas nécessaire ou n'est pas bénéfique à un titre ou un autre...Il y a quand même un problème là, qui forcément marque l'ambiance après...qu'on le veuille ou non (...). En général les gens les

plus présents en réunion c'est le groupe de gens...la plupart hein, pas tous...Mais oui, ceux qui sont là depuis 40 ans quoi...ceux qui se connaissent très bien quoi...On a un groupe de gens là, très solide...même si on ne s'entend pas tous entre nous, on est...on sait qu'on peut arriver à faire un ensemble commun » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité.

Si la situation est bien trop nuancée pour parler de réels « conflits intergénérationnels », il n'en demeure pas moins qu'au fur et à mesure que l'histoire du collectif avance, la cohésion sociale du groupe doit faire face à la complexification des membres qui le compose et qui appréhendent ce projet de vie de manière plus hétérogène qu'auparavant.

Pour les plus jeunes, l'enjeu est alors de se sentir suffisamment appartenir au lieu pour y réaliser leurs propres projets... :

« Le truc que ne comprennent pas les jeunes c'est que...déjà ils ont ce blocage avec les vieux parce qu'ils sentent que les vieux ils tiennent la baraque...Ce qui est le cas et ce qui est normal quoi, ça fait 40 ans qui sont là. Je veux dire moi, si j'habite 40 ans quelque part et que y a un petit jeunot qui débarque et qui me dit : "c'est pas comme ça qu'on fait c'est autrement" je lui dirai d'aller se faire foutre quoi...c'est normal ! Et le fait de s'investir ici...les vieux nous laissent la place quand même...ils ont du respect aussi face à l'investissement et la prise de risque quoi. Ils mettent une certaine résistance mais c'est normal (...). Certains ils sont là, ouais on va pas faire quelque chose ici parce que les vieux ils vont gueuler. Mais oui, les vieux ils vont gueuler, c'est chez eux, et alors ?! Je veux dire, tu te dis que c'est chez toi aussi, enfin que c'est chez nous...et les vieux, ils en veulent de ça ! » Trystan, 25 ans, 4 ans de collectivité

« Vivre avec des plus vieux ça te pousse aussi à être un peu plus réfléchi. Ça peut être ressenti comme un frein...t'as moins tendance à prendre des initiatives mais bon...On a souvent eu des discussions un peu officielles, on appelait ça "la transmission". Comment les plus jeunes

prennent les secteurs...C'est un défi aussi de laisser aux jeunes une marge, une chance d'apprendre (...) Moi je m'imagine qu'ils ont fait plein de conneries que nous aujourd'hui on se permet un peu moins quoi. Ça veut pas dire qu'il n'y a pas de marges pour expérimenter, pour faire des choses. Mais c'est vrai que le regard des gens va être un peu différent...J'sais pas, quand je suis arrivé ici j'avais plein d'idées un peu farfelues dans la tête et puis bon...il y en a quelques-unes que j'ai commencées, d'autres que j'ai abandonnées. Après, il y aussi des trucs qui bougent quand même. Par exemple maintenant tout le monde commence à faire du paillage permanent alors que bon, quand je suis arrivé ils étaient assez sceptiques quand même » Cédric, 29 ans, 6 ans de collectivité

« S'occuper d'eux, [des personnes âgées] ça va être beaucoup beaucoup de travail en plus. Et si on est pas organisé et qu'on a pas *une place sociale importante* avant que les vieux deviennent grabataires...[Lou Camin] disparaît...Je veux dire, c'est évident quoi. Et c'est pas possible que [Lou Camin] se plante quoi... » Trystan, 25 ans, 4 ans de collectivité

Quant aux plus âgé·e·s, certain·e·s perçoivent l'enjeu que ces questions générationnelles soulèvent en vue de leur avancée en âge et dans les perspectives futures du collectif :

« Un jeune qui est là depuis pas trop longtemps, clair qu'il va être un peu emmerdé par tous ces vieux cons entre guillemets...Parce qu'il sent très bien que s'il est pas d'accord avec ces vieux cons ça va être difficile de changer les choses quoi. C'est sûr que bon...C'est un problème... mais bon, les vieux cons ils savent aussi très bien que s'ils ne font pas de place à ceux qui arrivent...dans vingt ans, trente ans...il n'y aura plus personne quoi...Quand même, au fur et à mesure, on a quand même, les dix dernières années, pas mal de copains qui sont morts...je veux dire, on sait très bien qu'on va crever dans les vingt, trente ans quoi...Je veux dire, ça commence à faire court. On est obligé d'y penser » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

« Des fois il y a des gens qui disent ça ici ; “Faut laisser plus de place pour les jeunes, pour que...bah...pour que nous aussi on puisse vivre ici quand on sera vieux quoi...”.

-Leur laisser de la place pour que vous puissiez rester ?

-Oui...dans le sens que...Pour que quand les gens plus jeunes ils viennent ils aient envie de porter ce projet aussi. (...) Parce que si tout est décidé, les gens ils n'ont pas envie de rester. Si quelqu'un vient aujourd'hui, il a l'impression que tout est déjà cadré quoi, que tout est déjà figé, qu'on ne peut pas changer...Et puis c'est vrai, c'est pas facile ici de changer...Très souvent les gens ils réagissent en disant : “ouais...vous dites toujours ‘on a toujours fait comme ça’ ”...Ce qui est vrai. Les gens ils peuvent avoir l'impression que c'est difficile de trouver leur place » Loris, 50 ans, 33 ans de collectivité

Loin de se présenter comme un « conflit intergénérationnel », la relation entre ces deux groupes est plutôt de l'ordre de *l'interdépendance*, telle que la décrit Attias-Donfus et Daveau et Ballauquès dans leur article consacré à la notion de génération :

« ...une relation de réciprocité dans laquelle l'individu perçoit sa propre génération et ses rapports avec celles qui ont précédé (...). L'interdépendance des générations matérialise en quelque sorte le déroulement du temps. Tandis que les jeunes s'émancipent, les adultes prennent conscience de leur vieillissement. Cette situation est celle du milieu de vie que, par analogie avec l'adolescence, on peut appeler maturation. Il s'agit d'un moment fort de la confrontation intergénérationnelle. C'est le moment où les jeunes se rallient à une génération montante dont les contours sont encore flous, les modes et les signes de reconnaissance qui s'arborescent alors étant insuffisants pour lui donner un contenu. Ce n'est pas dans sa propre génération que se situe la référence, mais dans l'autre, celle des parents par rapport à laquelle elle va se construire et progressivement s'émanciper. Le défi des jeunes conduit la



génération antérieure à prendre conscience de son vieillissement et, de ce fait, à construire son identité. » (Attias-Donfus, Daveau, et al. 2004, p. 109-110)

Enfin, ce qui apparaît notamment au travers de ces quelques paragraphes, c'est l'idée de transmission intergénérationnelle. Cette transmission est bien souvent pensée uniquement dans le sens descendant ; des plus âgés aux plus jeunes. Or, l'idée de transmission peut être entendue dans les deux sens ; « alors que dans l'ordre des valeurs, on a surtout tendance à mettre l'accent sur la transmission descendante par le truchement de l'éducation, on peut observer, en retour, que les changements éthiques, l'évolution des comportements et des conceptions du monde sont introduits dans les familles par les jeunes générations, plus réceptives aux nouveaux modèles. » (Attias-Donfut, Daveau, and al., 2004, p.109). Cette transmission réciproque est clairement observable à Charmont. L'agriculture biologique, aujourd'hui pratiquée et défendue par le collectif, n'a par exemple de loin pas été une valeur centrale dans les premières années de l'histoire de [Lou Camin]. Et si certains ou certaines auront tendance à trouver les idées et pratiques des plus jeunes trop « farfelues », beaucoup les adoptent.

Face à ces différentes idées et pratiques auxquelles il « faut laisser plus de place », l'enjeu pour les plus âgés est de continuer à se sentir en adéquation avec une identité collective en perpétuel mouvement. Si certain·es ne percevrons peut-être jamais cela comme une difficulté, d'autres l'appréhendent :

« Pour moi on vit un peu dans un truc instable par rapport au vieillissement dans le sens où moi je trouve que c'est assez vivant et que ça marche assez bien actuellement mais...En même temps t'es un peu dépossédé du cadre dans lequel tu vis. Ça fait un peu peur de se dire que, bah peut-être dans dix ans ça aura beaucoup changé ici et que tu seras peut-être plus d'accord avec l'orientation que ça prend. Et ça, ça peut te faire un peu peur...Parce qu'en même temps c'est mon cadre de vie et que j'en ai pas d'autres. Et à 55 ou 60 ans, c'est pas à ce moment-là que tu commences à créer...disons que c'est pas le moment le plus facile pour te créer un nouveau cadre de vie. Tu vois,

par exemple de se barrer, de quitter le groupe, d'aller vivre ailleurs parce que tu ne serais plus d'accord avec l'orientation que ça prend quoi. Donc ça...ouais, des fois ça me traficote un peu ouais...J'en sais rien moi, peut-être tu pourrais t'imaginer que le lieu devienne un...j'en sais rien moi...un lieu baba-cool de...recherche du bien-être individuel (rires). Avec du yoga transcendantal et je ne sais trop quoi (rires). Ouais non, je prends des exemples à la con mais bon, avec lesquels moi j'aurais du mal à m'identifier...Je me dirais ; "bon et bien c'est plus mon histoire quoi". Et en même temps, de sentir peut-être, être dans l'incapacité d'influer là-dessus... Donc il y a un truc ouais, des fois un peu bizarre. Tu vis dans un truc duquel tu dépends et dans lequel tu as vécu toute ta vie mais tu ne décides que partiellement parce que il y a cent-cinquante autres personnes qui décident aussi quoi. » Loris, 50 ans, 33 ans de collectivité

Ce qu'exprime Loris dans cette citation, peut notamment être rapporté à ce qu'écrit Caradec (2014) lorsqu'il parle d'un sentiment d'« étrangeté au monde » comme épreuve propre au vieillissement. « Avec l'avancée en âge [écrit-il], l'appartenance au monde tend à devenir problématique : les personnes très âgées ont souvent le sentiment qu'elles n'ont plus vraiment leur place dans la société d'aujourd'hui, qui se transforme à grande vitesse, et elles éprouvent des difficultés croissantes à comprendre cet univers qui tend à ne plus les comprendre » (p. 281).

Ce qui me paraît important de retenir dans cette troisième et dernière partie consacrée aux questions d'identités c'est l'aspect mouvant de ces dernières. Qu'elles soient individuelles ou collectives, les identités sont amenées à se reconfigurer tout au long de notre vie. Ces reconfigurations n'apparaissent pas comme moins présentes avec l'avancée en âge. Dans le cadre précis du vieillissement à Lou Camin, ce processus de reconfiguration identitaire relève de plusieurs enjeux ; celui de « maintenir sa place » (une identité individuelle reconnue par soi et par les autres) au fur et à mesure que nos capacités à participer aux activités collectives se réduisent et celui de maintenir une co-construction de l'identité

commune à l'ensemble du groupe – une identité collective au sein de laquelle chacun et chacune sont en mesure de s'identifier.

Il est maintenant temps de conclure avec cette présentation empirique et de passer à la dernière partie de ce travail qui constituera à la fois une synthèse de l'ensemble des éléments qui ont été relevés jusqu'ici ainsi qu'une discussion des résultats empiriques à l'aune des éléments théoriques précédemment évoqués.



## SYNTHÈSE ET DISCUSSIONS

Parallèlement aux trois chapitres qui ont constitué la revue de la littérature de ce travail, cette dernière partie s'organise aussi en trois parties. Dans un premier temps, je discuterai de *la construction sociale de la vieillesse propre au collectif* et j'énoncerai quelques commentaires pouvant en découler quant à l'expérience de vieillissement individuel. Deuxièmement, je reviendrai sur les notions *d'âge, de générations, et d'ancienneté*. À l'échelle des débats socio-politiques nationaux, c'est tout à la fois et avec peu de rigueur définitionnelle que ces concepts sont mobilisés sous la bannière du terme « génération ». Nous verrons comment, il est possible de problématiser cette thématique à l'échelle du collectif Lou Camin. Enfin, la troisième et dernière partie propose une analyse *du processus de vieillissement propre à Lou Camin à travers l'utilisation du concept d'épreuve* proposé par Martuccelli (2006) dans le cadre d'une sociologie de l'individu.

### « VIEILLESSE » IMPENSÉE

Avant de se rencontrer et d'entreprendre ensemble la création de « collectifs européens de jeunes », les deux mouvements politiques à l'origine de Lou Camin militent principalement pour défendre les intérêts de leur génération. Le premier de ces mouvements, autrichien, est une section de jeunes du Parti Communiste ; il propose des alternatives dans le travail avec la jeunesse ». Parmi ses actions concrètes et directes ; une campagne contre la fermeture d'un foyer pour jeunes de Caritas ou encore l'intervention dans un festival où ils et elles viennent y dénoncer la culture de consommation. Quant au mouvement suisse, il fonctionne selon les mé-

thodes syndicales traditionnelles et s'attèle à la défense des apprenti·e·s. L'histoire de Lou Camin est donc imprégnée par la « jeunesse ». Le projet Lou Camin a été pensé par des jeunes et pour des jeunes. Le vieillissement n'a jamais été une préoccupation et, comme nous l'avons vu, il ne l'est toujours pas à l'échelle du collectif. « On n'a jamais pensé à la vieillesse tu vois...On a toujours rigolé quand les gens ils nous parlaient de retraite et de tout ça quoi... » m'explique Teresa.

Encore aujourd'hui, le discours collectif reste fortement tourné vers les « jeunes ». L'une des priorités du collectif s'avère toujours l'accueil de ces jeunes à la recherche d'une vie « sur laquelle ils pourraient avoir une emprise »<sup>10</sup>. Quant à « la vieillesse », et à l'échelle de la communauté, elle apparaît comme un impensé.

Puisque le salariat et « la retraite » sous sa forme institutionnalisée n'existent pas au sein de l'organisation collective, la manière d'appréhender l'arrêt du travail en son sein ne peut être appréhendée exactement des mêmes façons que celles dont nous avons l'habitude. Et ce, que ce soit du point de vue des acteurs/atrices ou de l'analyse. Par ailleurs, Lou Camin nous permet de discuter de ces théories à travers un regard différent.

Puisqu'aucune loi *formelle* ne régit le travail au sein du groupe, aucune division du travail n'est institutionnalisée et chacun, chacune est libre de s'investir dans le ou les domaines qui l'intéressent et d'en changer à tout moment. Si cette possibilité est offerte, une rotation d'activité à travers les différents secteurs n'est pas pratiquée par la majorité des habitant·e·s. En effet, une première division du travail peut être relevée entre d'une part, les activités médiatiques, militantes, et de gestion (comptabilité, finances, affaires juridiques et autres), et, d'autres part, les activités agricoles et artisanales. Enfin, au sein de chacun de ces deux gros secteurs, certaines activités sont particulièrement investies à long terme par les mêmes personnes ; c'est le cas entre autres, pour la bergerie, le jardin, ou encore la radio. Reste que, les membres du collectif,

●  
<sup>10</sup> Citation tirée d'un rapport annuel du collectif.

« libres » de toute structuration formelle du travail, et d'un système de retraite régi par l'État, sont épargné·e·s du risque de se voir imposer par l'économie de marché un certain taux d'activité, ainsi qu'une « retraite » ou « retraite anticipée ». L'individu se trouve donc face à une plus grande palette de possibilités. À cet égard, le processus de « déprise » - lâcher d'un côté pour mieux tenir de l'autre (Clément et Membrado, 2010, p. 118) - est rendu facilité. Un processus de réajustement de sa vie en vue de l'avancée en âge est rendu facilité par l'organisation non-structurelle du collectif. Les individus, en prenant en compte différents facteurs tels que leurs compétences individuelles et leurs évolutions, sont en plus grande mesure de négocier leurs pratiques ainsi que leur identité.

Par ailleurs, et en vue de mes rencontres, il est peu probable qu'arrivé·e·s à l'âge de 65 ans, les membres de la communauté se désengagent des activités collectives en se référant à leur âge pour justifier leur arrêt de travail. C'est plutôt une tendance inverse qui se dessine ; des personnes qui ont effectivement, dû à leur avancée en âge, de plus en plus de difficulté à réaliser leur travail mais qui ont du mal à « relever le pied ». C'est par exemple le cas de Teresa qui, lorsque l'on évoque ses problèmes de genoux, se demande ; « *Je ne sais pas comment je vais faire...Bientôt, je vais encore planter 500 fraises* ». Pourtant, aucune loi formelle ne lui impose de le faire, aucune nécessité non plus par ailleurs<sup>11</sup>. C'est – et nous l'évoquerons plus en détail plus loin - que l'activité de maraîchage constitue une grande part de son identité. Cela nous amène à porter un regard critique sur la théorie du désengagement ; À l'aune de ces données, on est en effet amené à se demander à quel point elle reflète vraiment d'un processus de vieillissement physiologique et biologique « normal », « universel », « fonctionnel » et « irréversible » (Caradec, 2012, p.98) ? Dans quelle mesure ne résulte-t-elle pas de la manière dont est structurée socialement la vieillesse ?

Enfin – et cela constitue la dernière remarque que j'énoncerai à propos de la non-institutionnalisation du travail et de la retraite



<sup>11</sup> La production de fraises n'a jamais été vendue sur le marché. Elles sont un plaisir gustatif de l'été.

- une telle (non)organisation à comme effet, nous l'avons vu, de responsabiliser l'individu. En effet, de cette liberté, il peut naître une certaine « auto-pression » que l'individu s'impose vis-à-vis du collectif. Cette pression peut notamment être expliquée par le fait que l'activité productive constitue le noyau central de la cohésion du groupe et qu'elle participe pour certain·e·s à une part importante de leur identité.

### **« INTERGÉNÉRATIONNALITÉ » : PROBLÈME OU SOLUTION ?**

Penchons-nous à présent sur la structure des âges du collectif et sur les relations intergénérationnelles qui en émanent. Si les perspectives *collectives* sont encore aujourd'hui tournées vers la jeunesse, la composition démographique du groupe a changé ; il s'agit d'un groupe intergénérationnel dont la majorité est « maturescente ». Les changements démographiques du collectif Lou Camin reflètent ceux qui concernent l'ensemble de la société ; un vieillissement de la population.

La question des relations intergénérationnelles est une question centrale à l'organisation politique et économique de nos sociétés contemporaines. Au niveau des institutions étatiques et économiques, le vieillissement de la population vient remettre en question « le contrat social » entre les générations et plus particulièrement, le système de retraite basé sur une solidarité intergénérationnelle. C'est ainsi que « le problème intergénérationnel » présente un débat actuel vif où se mêlent tout à la fois et de manière confuse, considérations politiques, économiques et sociales (Hummel et Hugentobler, 2007).

Dans la première moitié du XXe siècle, le concept de générations est appréhendé, à l'instar de Mannheim (1990), dans le cadre d'une réflexion sur les changements sociaux ; on se penche sur le concept de génération d'un point de vue longitudinale, dynamique, en questionnant la succession, la transmission et les trans-



formations sociales (Hummel et Hugentobler, 2007, p. 72). Depuis les années 1970, et jusqu'à nos jours, « il ne s'agit plus tant de réfléchir à la succession qu'à la co-existence des générations » (p. 72). Les « relations intergénérationnelles » sont alors questionnées et étudiées dans des sphères aussi diverses que la famille, les échanges de biens, le système de sécurité sociale ou encore le marché du travail (p. 73-74). De cette foison de recherches, émane un « flottement définitionnel » qui est transféré hors du champ scientifique. De plus, l'intérêt pour les relations entre générations se transforme petit à petit en inquiétude politico-sociale majeure ; celle de maintenir la cohésion sociale (p.75). La « fracture » entre classes sociales est remplacée par celle entre générations :

« L'intergénération porte les habits d'un remède social visant à résoudre un problème social – que celui-ci soit potentiel ou déjà constitué. La fonction de l'intergénération serait d'enrayer un mécanisme d'éclatement ou de délitement social, en y opposant un mécanisme d'intégration : les générations se côtoient dans les difficultés (exclusion du monde du travail aux deux âges extrêmes de la vie) et, idéalement, finissent par s'entraider dans une recherche d'insertion pour les jeunes et d'utilité sociale pour les aînés. Selon cette conception, l'intergénération désigne non plus un conflit potentiel (le conflit des générations) mais une recherche d'entente qui sublime les “effets de générations” » (Hummel et Hugentobler, 2007, p. 80).

À Lou Camin, ces problématiques ne sont pas discutées collectivement et le fait de vivre dans un collectif intergénérationnel semble aller de soi. Lorsque la question des relations intergénérationnelles et des potentiels « conflits », « tensions » ou « enjeux » en découlant sont évoqués à travers mes questions aux « anciennes », aucun commentaire ou témoignage ne viennent à l'esprit des interviewées. Je suis alors amenée à délaisser ces questions de ma grille d'entretien et de mener la discussion dans une autre direction. Ces problématiques émergent cependant entre les lignes, lorsque d'autres thématiques sont évoquées, ainsi que de manière plus directe à travers les propos des plus jeunes.

Il apparaît, premièrement, que l'avancée en âge d'une partie non négligeable du collectif fait craindre un désajustement entre, d'une part, l'âge moyen du groupe et d'autre part, les projets collectifs qu'il se donne (Hummel et Rocco, soumis). *« Il y a des jeunes qui sont un peu... qui sont peut-être un peu flippés à l'idée d'être là dans quinze ans avec une bande de vieux, comme dans une maison de retraite »,* m'explique Cédric, 29 ans. À cette question, une des solutions évoquées par Carine, 53 ans, apparaît plutôt comme radicale ; *« peut-être que ça serait bien que pas tous les vieux restent ici à [Lou Camin] avec les jeunes... Ce serait pas plus mal... Parce que ça risque d'être un peu lourd pour les jeunes... Alors il faut trouver un moyen... »*.

À l'égard de ce qui a été développé dans la première partie de ce travail, rappelons-nous ici, que la notion de « génération » nous invite à analyser des effets liés au « temps » et que ces effets sont de nature diverse et complexe. Le temps, en plus de supposer des effets de générations, suppose des effets d'âge, et d'ancienneté, qu'il est parfois utile de distinguer. Dans ce cas précis, c'est l'âge, dans son expression biologique, qui intervient comme un potentiel facteur de délitement du projet collectif et donc, de la cohésion du groupe.

Le projet collectif, je l'ai déjà évoqué, est aussi questionné d'un point de vue générationnel. Si, comme me l'explique un ancien, le débat entre investissements internes (agricole et artisan) et externes (militantisme) a toujours été présent, suscitant de vives discussions, « ces deux axes se répartissent désormais de manière générationnelle » et les débats ouverts sur la question semblent ne plus être d'actualité (Hummel et Rocco, soumis). Les plus jeunes, plus enclins à un projet d'autosubsistance, sont nombreux et nombreuses à remettre en question de manière graduelle, le fonctionnement économique du collectif. Les dons provenant de l'étranger sont évoqués avec un certain malaise et désaccord alors qu'ils constituent pour les anciens et les anciennes une source indispensable de revenus qu'il s'agit de faire perpétuer (en recherchant de

manière active de nouveaux donateurs et de nouvelles donatrices, dont les plus fidèles sont par ailleurs aussi vieillissant·e·s<sup>12</sup>).

Enfin, si le débat de fond quant à l'avenir du projet collectif semble être difficile à évoquer collectivement, il est possible d'émettre ici l'hypothèse qu'un facteur d'ancienneté intervient. En effet, il apparaît de manière plutôt évidente que la participation aux discussions collectives est fonction du temps passé au sein du collectif. Dans les deux citations suivantes, Carine et Samuel, deux ancien·ne·s évoquent timidement ce facteur. Leurs propos, quelque peu confus voir paradoxaux, suggèrent par ailleurs la difficulté d'admettre un tel rapport d'inégalité ;

« Je pense que parfois, parmi les gens qui sont là depuis moins longtemps et qui font des choses ici, il y en a qui ont l'impression qu'ils ont plus du mal à se faire entendre, que leur parole est moins prise au sérieux, etc. Je ne pense pas que c'est vraiment comme ça... Mais je pense que ça peut être perçu comme ça. Moi je ne le vis pas comme ça parce que je trouve que ça dépend aussi de comment les plus jeunes ils présentent leurs idées ; est-ce qu'ils sont vraiment convaincus de ce qu'ils disent, est-ce qu'ils savent vraiment ce qu'ils veulent ? Mais après, peut-être qu'ils ne sont pas très convaincus de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils veulent parce qu'ils voient tellement de gens très sûrs d'eux autour d'eux (...) Je pense aussi qu'ici, il y a des individus forts...dans l'ensemble, il y a beaucoup d'individus forts. Et c'est ça aussi la difficulté... Je crois que c'est plutôt ça, plutôt qu'une question d'ancienneté » Carine, 53 ans, 36 ans de collectivité

« Bah, qu'on le veuille ou non, de toute façon ça a de l'importance hein [l'ancienneté]...Je veux dire, même en dehors de tout dogme, c'est sûr que tu peux pas considérer de la même façon quelqu'un qui est là depuis 30 ou 40 ans et quelqu'un qui est là depuis 5 ans ou 3 ans. Ce qui ne

●  
<sup>12</sup> Dans les récents bulletins de communication destinés à la recherche de dons, il est mentionné la possibilité d'inscrire le collectif Lou Camin dans son testament.

veux pas dire que celui qui est là depuis 3 ans, il a moins de pouvoir ou qu'il a un statut inférieur dans des prises de décisions, dans des discussions...ou dans le respect qu'on lui doit. Ça change rien mais...en attendant, c'est sûr que...On pourra jamais mettre au même niveau tout quoi...Alors après c'est sûr que ça génère des trucs de psychologie de groupe un peu compliqué quoi. Parce qu'un jeune qui est là depuis pas trop longtemps, c'est clair qu'il va être un peu emmerdé par tous ces vieux cons entre guillemets...parce qu'il sent très bien que s'il n'est pas d'accord avec ces vieux cons ça va être difficile de changer les choses quoi. C'est sûr que bon...c'est un problème mais bon les vieux cons, ils savent aussi très bien que s'ils ne font pas de place à ceux qui arrivent...dans 20 ans, 30 ans...il n'y aura plus personne quoi... » Samuel, 53 ans, 35 ans de collectivité

Au-delà des discussions, c'est la manière dont est investi globalement le projet collectif qui diffère en fonction de l'ancienneté. Les personnes arrivées ces dernières années semblent être dans un rapport plus distancé, ou du moins plus flou, fait de plus de va-et-vient et moins certain à long terme que les pionniers et les pionnières encore présentes ; « *Ceux qui sont là, qui partent plusieurs mois et qui reviennent. On ne sait jamais ni trop comment ni trop pourquoi...Il y a quand même maintenant, de plus en plus de ces statuts plus flous... qui posent, à mon avis, ou qui va commencer à poser des problèmes de cohésion de groupe* » exprime Samuel.

Au fil du temps, différents facteurs, liés à la coexistence d'âge, de générations et d'anciennetés impactent donc la cohésion sociale du groupe. Les divergences quant au fonctionnement du projet collectif ne constituent pas un conflit ouvert pour l'instant mais posent néanmoins une série de questions ; est-on assuré que les plus jeunes vont rester au sein du collectif ? En fonction, comment sera organisée l'aide et les soins aux personnes âgées ? Dans quelle mesure le temps consacré aux activités de production sera amené à être modifié ? Dans quelle mesure, l'identité collective, les projets unificateurs, le mode de vie de la communauté vont-t-

ils se modifier ? Autant de questions dont les réponses ne me semblent pas aller de soi.

Le vieillissement restant pour l'instant un impensé collectif, le projet unificateur reste formellement le même. Le collectif étant encore principalement tourné vers « la jeunesse » à travers son discours et ses pratiques, un désajustement se fait pressentir entre le projet collectif (où la structure organisationnelle du groupe) et la structure des âges. À partir de ce constat, on est par ailleurs amené à questionner les différentes difficultés que rencontrent ou que seront amenés à rencontrer les membres vieillissants du collectif. Il convient donc de changer de perspective afin d'accorder une place plus centrale à l'expérience des individus. Pour ce faire, j'aimerais me joindre à la proposition de Caradec (2012 ; 2014) et mobiliser le concept d'épreuve de Martuccelli (2006) tant il me paraît être un outil pertinent à l'analyse du vieillissement comme processus.

## **LE VIEILLISSEMENT : ÉPREUVES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES**

Le concept d'« épreuve » énoncé par Martuccelli (2006, 2010, 2010b) est défini comme une série de « défis structurels, historiquement produits et inégalement distribués, au travers desquels s'effectue une sélection largement informelle des personnes » et face auxquels les acteurs et les actrices se trouvent différemment confronté·e·s (2010b, p.7). En ce sens, le vieillissement d'une part importante des membres du collectif représente une « épreuve » pour ce dernier. Martuccelli (2006 ; 2010b) énonce quatre caractéristiques principales quant à la notion d'épreuve et à son utilisation. Il s'agit maintenant d'énoncer chacun de ces principes et de les appliquer à mes données<sup>13</sup>.



<sup>13</sup> Je les énumère ici dans un ordre qui diffère de celui de l'auteur afin de faciliter la construction logique de mon argumentation.

Premièrement, utiliser la notion d'épreuve comme outil analytique requiert d'*accorder une place centrale aux individus* car c'est eux qui font face aux épreuves. « Le ressenti personnel doit être intégré systématiquement dans l'analyse : non seulement parce qu'il est un niveau de la réalité, mais parce qu'il donne tout simplement une autre compréhension d'un même phénomène » (Martuccelli, 2010b, p.8). C'est dans une démarche identique, que l'on peut qualifier de « pragmatique », que j'ai accordé autant de place aux citations extraites des entretiens.

Deuxièmement, la notion d'épreuve ici définie ne renvoie pas à n'importe quelle forme d'évènements énoncés et vécus comme difficiles par l'acteur·ice mais correspond à *des enjeux structurels particuliers* que le ou la sociologue met en avant à travers son analyse (Martuccelli, 2010b, p.8). L'ensemble du propos découlant de mes résultats, et plus particulièrement l'analyse globale qui va suivre dans les prochains paragraphes, constituent une analyse produite « à distance » de l'objet de recherche. Une telle distance est, dans un deuxième temps nécessaire puisque sans elle, le questionnaire sociologique sur le vieillissement à Lou Camin se calquerait aux perspectives du collectif ; à savoir, nous l'avons vu, qu'elle n'existerait pas. Martuccelli (2006) écrit :

« La notion d'épreuve procède de l'articulation entre d'une part, l'examen des façons effectives dont les individus s'en acquittent, que ce soit au travers des discours qu'ils tiennent sur leurs vies ou par l'étude extérieure de leurs parcours (niveau 1) et d'autre part, une représentation savante à distance des faits vécus, mais animée par la scrupuleuse volonté de construire des outils permettant de mettre en relation les phénomènes sociaux et les expériences individuelles (niveau 2) » (Martuccelli, 2006, p. 12).

La troisième caractéristique de la notion d'épreuve énoncée par Martuccelli (2006) est qu'elle renvoie à une *évaluation et à une sélection sociale*. Car, « comme c'est le cas lors de toute épreuve, les acteurs peuvent, en s'y mesurant, réussir ou échouer » (p. 12). Si elle existe effectivement, ma recherche empirique ne permet pas de mettre en exergue une telle sélection sociale car elle intervient trop tôt

dans ce processus ainsi que sur un laps de temps trop court. Cela ne fait que renforcer mon idée quant à l'intérêt de poursuivre cette recherche. Il s'agit d'étudier le vieillissement comme *processus* individuel et collectif; le passage de différentes épreuves successives liées à l'avancée en âge. Une telle recherche, pour faire complètement sens, ne peut être que longitudinale.

Passons à présent à la quatrième et dernière caractéristique de la notion d'épreuve. L'épreuve est *un récit* mettant en avant « une tension entre principes » (2010b, p.7-8). Il me semble que c'est ici le propos central et synthétique émanant de ma recherche ; une mise en évidence de tensions entre différents enjeux, tantôt individuels, tantôt collectifs, intervenant avec l'avancée en âge. Des différentes structures analysées (matérielle, relationnelle, identitaire) émerge une série d'enjeux qui sont parfois difficiles à résoudre tout à la fois tant les réponses apportées à l'un peuvent être amenées à renforcer l'autre. La notion d'épreuve me permet alors de dresser de manière plus synthétique, une analyse quant à différents enjeux émergeant de trois types de structures ; (1) la structure matérielle (les infrastructures liées au logement et à la mobilité), (2) la structure organisationnelle (l'organisation sociale et organisation du travail) ainsi que (3) la structure des âges (impliquant des relations inter-âge, intergénérationnels et inter-ancienneté).

(1) Commençons donc par évoquer les enjeux découlant de la structure matérielle du collectif. Comme nous l'avons précédemment vu, avec l'avancée en âge, les membres sont à la recherche d'un logement à la fois plus individuel et confortable. À la genèse du collectif, les pionniers et les pionnières partageaient de grands dortoirs. Ceci était certes le résultat d'un aménagement qu'il a fallu refaire complètement (la rénovation des hameaux et la construction de nouveaux logements) mais aussi d'une certaine conception de la vie collective. S'il n'était pas possible de s'aménager un espace personnel, il était aussi mal vu de le faire. Petit à petit, des tentes, des yourtes, des caravanes et quelques maisons en dure se sont dispersées sur la colline mais encore aujourd'hui, une grande partie des habitats sont collectifs. Comme Samuel, plusieurs matures-cent·e·s se sont construit une maison individuelle « dans un souci

de confort », « dans la perspective de finir [leur] vie ici ». Certains sont en ce moment en train de le faire. L'aménagement de cet espace personnel se fait de manière graduelle (maison, puis installation de sanitaires, puis cuisine). L'enjeu, de nature individuelle, est donc celui de s'accorder plus de confort et de tranquillité en vue de l'avancée en âge et au fur et à mesure qu'une certaine « fatigue » se fait ressentir. La fatigue est à la fois physique (monter et descendre de la colline pour aller manger, se doucher, etc.) et psychologique (être sans cesse entouré de monde, interagir du matin jusqu'au soir). De ce premier enjeu – celui de s'aménager un espace individuel plus grand – en naissent d'autres, tantôt individuels, tantôt collectifs, ce qui crée une situation de tension pour l'individu.

À l'échelle de l'individu ; il s'agit de rester connecté au collectif, de ne pas s'isoler, d'éviter, comme l'exprime Teresa, le sentiment d'être « à l'écart » du groupe au fur et à mesure que l'on passe moins de temps dans les espaces collectifs. À l'échelle du groupe, l'enjeu parallèle concerne l'identité du collectif et sa cohésion sociale. Rappelons-nous ici des propos de Samuel : « *au bout d'un moment, la réflexion collective qui s'est faite c'est que ; si tout le monde se construit sa maison ici, ça va...ça va... Je veux dire, ça ne va plus ressembler à rien. Ni le terrain, ni le groupe, ni rien* ». « À rien » ou disons du moins, plus à ce que le collectif s'est construit comme identité jusqu'à présent. Lou Camin n'a pas été pensée comme un village - un regroupement de ménages individuels qui partagent une série d'activités et de services - mais comme un collectif de vie dont la finalité est le groupe. L'enjeu collectif qui pointe alors est celui de se réinventer en tant qu'entité collective au fur et à mesure que ses structures (ses logements et l'organisation qui en découle) se déplacent.

(2) Cela m'amène à énoncer une série d'enjeux découlant plus particulièrement de la structure organisationnelle du collectif. Nous l'avons vu, le « faire ensemble » m'est apparu comme étant l'un des piliers, si ce n'est le pilier central, de la cohésion sociale. Bien sûr, il y a le « penser ensemble », le fait de partager une série de valeurs et de conceptions du monde, du politique. Mais au quotidien, c'est le « faire ensemble » qui fait office de ciment au



groupe. Travailler ensemble, mais aussi cuisiner, manger, faire la fête, se divertir, etc. Or, avec l'avancée en âge d'une part considérable des membres, l'ensemble de ce « faire ensemble » ne peut être qu'amené à se modifier. Il ne s'agit pas de dire que les personnes âgées ne vont plus rien « faire » mais qu'elles vont, sans aucun doute, faire autrement. J'aimerais à ce propos revenir sur l'importance dont relève le travail et la participation aux activités collectives. Bien qu'aucun système de retraite ne soit mis en place, l'un des enjeux individuels du vieillissement au sein de Lou Camin s'avère être le même que celui qui se pose au sein de notre société globale ; comment rester rattaché·e au groupe ? Comment continuer à lui être « utile » alors même que l'avancée en âge nous amène à être moins actif·ve ? Rappelons à ce propos la citation de Loris admettant les limites des alternatives offertes par Lou Camin (cf. citation p. 49) ou encore ceux de Carine exprimant l'importance, selon elle, de trouver des activités « qui aient encore un lien avec tout le reste » (cf. citation p. 67).

C'est de cette même idée – celle qui admet un lien entre intégration sociale, activité et utilité - qu'est née la théorie de l'activité. Comme explicité dans la première partie de ce travail, selon cette théorie, un vieillissement « réussi » est un vieillissement qui reste « actif ». L'individu se doit donc de trouver des activités servant la collectivité afin de parer à la perte de ses « rôles sociaux » antérieurs. Si on lui ôte son caractère normatif, il faut admettre qu'elle se calque sur une réalité contemporaine structurelle ; celle où le travail (qui puis est, le travail « productif », « utile ») constitue le ciment de la cohésion sociale. Le caractère normatif de cette théorie provient du fait qu'elle prescrit aux individus de se plier à cette norme structurelle sans jamais la remettre en question. Il est un fait que, avec l'avancée en âge, nous sommes contraint·e, tôt ou tard, à être moins « actif·ve », à moins « produire » (aux sens communs entendus par notre société). Dès lors, pourquoi ne pas questionner et chercher à adapter la structure aux individus plutôt que l'inverse ? Car s'il n'est pas à nier qu'une structure existe bel et bien, elle est, dans une certaine mesure, mouvante. Selon le cadre théorique proposé par Martuccelli (2002), la structure détermine autant les individus que ces derniers participent à sa construction,

à son maintien mais aussi à ses modifications. C'est parce que les individus continuent à participer au maintien de ce qu'est la structure – dans ce cas précis organisationnelle - que cette structure perdure. Cependant, il paraît en vue de l'outillage analytique employé, que cette structure va être amenée à changer à mesure que ses membres vont avancer en âge et qu'ils ne seront plus en mesure d'y participer.

L'épreuve du vieillissement découle ici d'une tension entre plusieurs enjeux, qui proviennent d'un écart grandissant entre, d'une part, les structures organisationnelles et identitaires en place et le vécu individuel des personnes vieillissantes. L'individu vieillissant est amené à réduire et/ou à modifier son engagement au sein des activités collectives. Parallèlement, comme la structure reste (encore) la même, il doit renégocier son identité vis-à-vis du groupe afin de conserver le sentiment d'y tenir « une place ». Pour certains, par ailleurs, le passage de cette épreuve ne constitue en rien une difficulté. Pour d'autres, il s'agit d'une remise en question profonde de leur identité et de leur intégration au collectif. Ceci illustre parfaitement les propos énoncés par Roberge (in Martuccelli and co, 2002) quant à la notion de « rôles », et selon le modèle développé par Martuccelli ;

« Certains individus restent fortement attachés à leur personnage alors que d'autres oublient ou le multiplient rapidement. Or, ce sont autant les uns que les autres qui se trouvent à faire l'expérience d'un décalage entre leur "interiorité" et leur position socio-objective. Ce qui n'est pas, par ailleurs, sans incidence sur toute la problématique identitaire » (Martuccelli, Rol et al., 2002, p. 235)

À l'échelle du collectif, les enjeux sont, au fur et à mesure que les individus modifient leurs pratiques quotidiennes, de maintenir une certaine cohésion sociale ainsi qu'une identité collective, acceptée et partagée par chacun et chacune. En d'autres termes ; au fur et à mesure que la structure du groupe va être amenée à changer, l'enjeu sera d'accepter cette nouvelle structure et son organisation comme faisant partie intégrante de l'histoire et de l'identité (mouvante) du collectif.

Il était question jusqu'ici de discuter des activités collectives « productives », mais il en est de même pour les autres activités collectives comme cuisiner, manger ensemble, discuter, prendre part aux réunions et aux décisions, se reposer, faire la fête, etc. L'analyse quant à la manière dont les individus modifient leurs pratiques du hameau de « Charmont » catalyse cette idée. Avec l'avancée en âge, la probabilité de sentir « une fatigue » à côtoyer « le noyau central du collectif » se fait plus élevée. On n'arrête pas, du jour au lendemain de s'y rendre mais on n'y descend plus tous les soirs (cf. citations p. 61). On participe toujours aux réunions mais on n'y intervient moins qu'auparavant car discuter et négocier demande une énergie spécifique, qu'on arrive plus ou qu'on ne veut plus fournir (cf. citation p.62). À cet égard, l'épreuve consiste à trouver un équilibre entre d'une part, continuer à s'investir « pour le collectif », à répondre aux normes de la structure en place afin de maintenir un sentiment d'appartenance au groupe, et, d'autre part, répondre aux désirs et/ou besoins individuels, d'un « temps pour soi ».

(3) La troisième et dernière série d'enjeux que je souhaite ici mettre en avant émane de la structure des âges du collectif. Certains pionniers de Lou Camin sont décédés, relativement jeunes, suite à de graves maladies. D'un point de vue structurel cependant, le collectif, qui a plus de quarante ans d'existence, n'a pas encore atteint un renouvellement générationnel complet. La perspective des vingt, trente, disons quarante prochaines années met en avant un enjeu historique pour le collectif. Trystan, exprime très bien l'enjeu en question lorsqu'il m'explique d'où provient son intérêt quant au vieillissement des « anciens » :

« Je trouve intéressant de passer de l'expérience sociale qu'ils vivent ici depuis 40 ans à une véritable structure sociale quoi. Où d'un coup, on commence à enterrer des gens qui meurent de vieillesse, pas seulement qui meurent de cancer... Simplement, on s'occupe de nos vieux jusqu'à la fin et là, d'un coup, la boucle est bouclée ; on est une société. Et comment on va gérer nos vieux, leur mort, c'est ça aussi qui va déterminer ce qu'on est quoi » Trystan, 25 ans, 4 ans de collectivité

Dès sa création, Lou Camin a inscrit comme principe central, l'accueil de personnes « nouvelles ». Depuis, la visite de curieux et de curieuses n'a cessé d'augmenter. Parmi ces gens « de passage », certains et certaines sont finalement resté·e·s pour y habiter et devenir membre à part entière du collectif. Si le principe d'accueil était au départ une « évidence » car synonyme de solidarité, d'entre-aide, de partage mais aussi du désir de ne pas se couper du monde, il revêt aujourd'hui un enjeu nouveau, lié au vieillissement des pionniers et des pionnières. « *Faut laisser plus de place pour les jeunes... pour que nous aussi on puisse vivre ici quand on sera vieux* » disent certain·e·s membres du collectif (cf. citation, p. 78).

À ce premier enjeu, d'autres, tantôt collectifs tantôt individuels viennent s'y confronter. À l'échelle des individus, l'enjeu pour les membres vieillissant·e·s face à l'arrivée des « jeunes » est de maintenir le sentiment d'être « chez soi ». Les propos de Loris (cité en p. 51) illustrent parfaitement le sentiment que peuvent ressentir certaines personnes âgées vis-à-vis de leur environnement de vie ; le sentiment d'être « dépossédées du cadre dans lequel [elles vivent] ». Il est alors question de maintenir une *prise* sur l'histoire collective du groupe pour que ce projet collectif reste aussi le sien. Enfin, l'arrivée croissante de jeunes fait augmenter les effectifs du groupe... Avec cette augmentation, encore une fois, c'est l'agitation, le bruit mais surtout la complexité des relations interindividuelles et de l'organisation quotidienne qui augmentent. Ceci explique pourquoi, bien que « le principe de la porte ouverte » continue à être appliqué, il a déjà été proposé que l'accueil soit interrompu pour une durée déterminée. C'est que « l'accueil et ensuite la formation du grand nombre de personnes qui rejoignent [la coopérative] pèsent sur la vie de tous les jours »<sup>14</sup>.

À l'échelle collective, il faut réussir à intégrer ces nouvelles personnes afin de maintenir une cohésion sociale. « Comment accueillir sans se perdre ? » ; voici une question centrale évoquée dans un dossier écrit par l'un des membres du collectif. Le texte se centre ensuite principalement sur des questions d'infrastructures

●  
<sup>14</sup> Citation tirée d'un dossier écrit par le collectif Lou Camin.

en termes de logement et de formation.<sup>15</sup> Cependant, il ne suffit pas d'accueillir les jeunes sur la colline mais de leur « faire de la place », qu'ils et elles puissent s'investir pleinement et à la mesure de leur volonté au sein des différentes activités et prises de décisions. Or, nous l'avons déjà évoqué plus haut, ceci ne va pas de soi ; se posent alors des problématiques générationnelles et d'ancienneté. Quel sens est donné au projet collectif ? Quelles pratiques en découlent ? Dans quelles mesures, les individus sont en capacité effective de participer à la co-construction du projet collectif ?

Il s'agissait ici de la quatrième et dernière caractéristique propre à la notion d'épreuve ; un récit mettant en avant « une tension entre principes » et j'ai tenté ici de relever quelques-unes de ces tensions.

L'utilisation du concept d'épreuve pour décrire le processus de vieillissement suppose que les individus passent au travers de ces épreuves de manière différentielle. Les épreuves sont les mêmes pour toutes et pour tous mais c'est la manière de les vivre qui diffère d'un individu à l'autre. C'est à travers le concept de « supports » que Martuccelli (2002) conceptualise une explication quant à de telles différences. Les supports désignent l'ensemble des « procédures par lesquelles [l'individu] parvient à se tenir face au monde » (Martuccelli, 2002, p. 77). C'est-à-dire, l'ensemble des moyens que l'individu est en mesure de mobiliser pour faire face aux épreuves qui se présentent à lui. « La notion de support vise donc à saisir cet ensemble hétérogène d'éléments, réels ou imaginaires, tissés à travers des liens avec les autres ou avec soi-même (...) grâce auxquels l'individu se tient (...) et est tenu (...) au sein de la vie sociale » (p. 78). C'est à travers l'analyse des supports d'un individu qu'on est à même d'expliquer les postures différentielles qu'adoptent les acteurs et les actrices face à une même épreuve.

●  
<sup>15</sup> Il est intéressant de relever que des questions d'aménagement de l'habitat sont posées dans le cadre de « l'accueil des jeunes » alors qu'elles restent si peu présentes en vue du vieillissement. Par ailleurs, il est à relever que ce dossier est destiné à la recherche de fonds.

Afin de répondre au regret de ne pas mobiliser en profondeur ce concept dans le cadre de mon travail, j'aimerais évoquer brièvement la manière dont Caradec (in Caradec et Martuccelli, 2004) s'est employé à le faire et tenter d'établir des parallèles avec mon propre terrain. Caradec énonce « quelques supports » ainsi que « leur évolution au cours du vieillissement » ; le corps, les supports interpersonnels, la télévision, le passé ou encore la réflexivité (p.30). J'évoquerai ici uniquement « le corps » et « les supports interpersonnels » car ils constituent les deux supports qui sont, en vue de mes données, les plus susceptibles d'être analysés.

Le corps, tout d'abord, constitue un support dans la mesure où l'évolution de son état permet d'expliquer un différentiel de vécu personnel quant à l'« épreuve du vieillissement » (p.31). Dans le cadre de Lou Camin, les enjeux liés à la mobilité seront donc vécus de manière différentielle en fonction de l'évolution de l'état de santé de chacun et chacune. Avec l'avancée en âge, le corps deviendra pour certaines personnes, un support plus ou moins « défaillant par rapport aux compétences minimales requises par l'environnement extérieur » que constituent la colline, ses sentiers pentus et caillouteux, ses vieilles bâtisses en pierres, ses escaliers, etc. (p. 31).

Par supports interpersonnels, Caradec entend l'ensemble des relations entretenues par l'individu et qui lui offre des « opportunités d'engagement » :

« Comme le souligne Danilo Martuccelli (2002) dans sa réflexion sur les supports de l'individu contemporain, l'un des supports les plus importants, dans nos sociétés, consiste en effet à être sollicité, engagé dans de multiples activités et relations, tenu par un ensemble d'occupations et par un dense réseau d'interdépendances. Pour se sentir exister, les sollicitations d'autrui, les supports interpersonnels, sont essentiels » (Caradec, in Caradec et Martuccelli, 2002, p. 32)

Il ne me semble pas ici nécessaire de rappeler tout ce qui a été évoqué vis-à-vis de l'importance qu'occupe l'engagement de l'individu au sein du collectif Lou Camin. Deux commentaires additionnels peuvent cependant être énoncés. Tout d'abord, bien qu'il soit question d'une communauté de vie où tout le monde se côtoie plus ou moins, les membres du collectif ne sont pas égaux, informellement, en termes de « capital relationnel » et d'« opportunité d'engagement ». Composé d'une centaine de personnes, le tissu social est dense et des sous-groupes coexistent. Pour Carine, entre autres, il est tout à fait possible d'imaginer que certaines personnes, au fur et à mesure des difficultés rencontrées avec l'avancée en âge, se retrouvent « isolées ». Deuxièmement, il me semble intéressant de souligner que les « anciens » et les « anciennes » ont passé les trente ou quarante dernières années au sein du collectif. Lou Camin constitue donc leur capital relationnel principal pour ne pas dire unique. S'il est source de nombreuses opportunités diverses, qu'advient-il dans le cas où l'on « ne se retrouve plus » au sein du collectif ? C'est la question très pertinente qu'évoque Loris lors de notre entretien (cf. citation p.79) lorsqu'il dit ; « (...) *c'est mon cadre de vie et j'en ai pas d'autre. Et à 55 ou 60 ans, c'est pas à ce moment-là que tu commences à créer...disons que c'est pas le moment le plus facile pour te créer un nouveau cadre de vie.* »

Ainsi, au-delà du « vieillir à Lou Camin », la (non-)potentialité de « vieillir au dehors de Lou Camin » constitue une problématique susceptible pour certains d'émerger.

Avec l'avancée en âge d'une part importante des membres du collectif, une série d'épreuves spécifiques - à la fois au vieillissement et au contexte de vie que constitue Lou Camin - s'annoncent. Ces épreuves découlent des structures (matérielle, organisationnelle et sociale) en place. Dans chacun des cas énoncés, il en ressort que l'épreuve émane d'une tension entre enjeux individuels et enjeux collectifs, d'une négociation complexe et perpétuelle entre l'individu et son environnement social. Lorsque l'individu, parce qu'il avance en âge, n'arrive plus à être en adéquation avec la structure à laquelle il a jusqu'alors participé, une tension en émane.

Chaque personne est, ou sera, amenée à vivre l'épreuve du vieillissement de manière différentielle en fonction des différents supports qu'elle sera en mesure de mobiliser.



## CONCLUSION

La recherche présentée dans ce travail répond, à l'échelle d'une collectivité comprenant une centaine de personnes, à une triple interrogation. Tout d'abord, elle interroge la manière dont est appréhendée collectivement « la vieillesse ». Elle vise par ailleurs à décrire un processus de vieillissement propre à ce contexte en se centrant sur l'expérience des individus. Enfin, elle révèle notamment certaines spécificités propres aux pionniers et aux pionnières du projet Lou Camin, notamment à travers les concepts de générations et d'ancienneté.

Le vieillissement, en tant que phénomène démographique et à l'échelle du collectif apparaît comme un impensé ; le collectif porte encore l'empreinte du groupe d'âge dont faisaient partie les pionniers et les pionnières au moment de sa fondation (18-25 ans). Ainsi, la topographie du lieu, les infrastructures, l'organisation des tâches collectives et la reconnaissance qui en résulte se présentent comme des épreuves pour les membres vieillissant·e·s du collectif. Puisque la problématique a du mal à émerger à l'échelle du collectif, cette épreuve est pour l'instant vécue de manière individuelle. Sous l'impulsion de mes questions, les interviewé·e·s admettent la nécessité de se pencher collectivement sur la question mais considèrent cette problématique comme n'étant pas encore d'actualité. À l'échelle de l'individu, l'épreuve du vieillissement apparaît comme des tentatives de résilience<sup>16</sup> face au désajustement croissant avec le projet collectif (Hummel et Rocco, soumis). Une série

●  
<sup>16</sup> À l'origine, le terme « résilience » provient de la mécanique. Le terme défini « La résistance aux chocs d'un matériau. (La résilience des métaux, qui varie avec la température, est déterminée en provoquant la rupture par choc d'une

d'enjeux émanent des structures en place et chaque membre du collectif les perçoit de manière différentielle en fonction des supports qu'ils et elles sont en mesure de mobiliser.

Jusqu'à présent, aucun des enjeux mis en avant ne constitue de difficultés majeures. Cependant, en vue des années à venir et au fur et mesure de l'avancée en âge d'une part conséquente des membres du collectif, ces enjeux nous amènent à nous poser un certain nombre de questions quant aux différentes « épreuves » pouvant alors survenir. Parmi les nombreuses questions qu'il est possible de soulever – et dont certaines ont été relevées en entretiens par les interviewé·e·s - nous pouvons évoquer les suivantes ; Comment seront aménagés les espaces extérieurs et intérieurs en vue d'une mobilité réduite ? Dans quelle mesure un individu en chaise roulante pourrait-il effectivement vivre sur la colline ? Comment des maladies dégénératives, telles qu'Alzheimer pour ne citer que la plus connue, seront-elles gérées collectivement et vécues dans un tel contexte par les personnes concernées ? De manière plus générale, comment les différentes aides aux personnes âgées seront-elles organisées ? Est-t-il possible d'imaginer que certaines personnes âgées souffriront de solitude ? Dans quelle mesure l'organisation quotidienne de la vie collective, ainsi que les différentes activités qui s'y déroulent, seront-t-elles amenées à changer ? Enfin, comment évoluera la structure des âges du collectif ? Certains « anciens » et certaines « anciennes » seront-ils et elles amené·e·s à quitter la colline ? Combien, parmi les plus jeunes resteront à long terme ? Si ces nouvelles interrogations apparaissent plus nombreuses que celles posées au début de la recherche, elles constituent justement un intérêt particulier de cette étude exploratoire. Elles nous invitent à poursuivre, si possible, une recherche longitudinale sur le processus de vieillissement de Lou Camin à la fois à l'échelle du collectif et de chacun et chacune de ses membres.



épreuve normalisée) » (Larousse [en ligne] <http://www.larousse.fr/dictionnaires/français/r%C3%A9silience/68616>) Ce terme a ensuite été repris et redéfini par la psychologie.

Avant d'énoncer ce qui m'apparaît comme d'autres intérêts propres à cette recherche, il me paraît important d'énoncer quelques points quant à ses limites. Tout d'abord, n'ayant pas une connaissance précise de l'âge des membres toujours présents au sein de la coopérative avant mon arrivée, je n'avais que supposé qu'une partie d'entre elles et d'entre eux étaient concernés par cette problématique. Or, je me suis aperçu à mon arrivée, que la majorité des habitants de la coopérative se situaient plutôt dans ce que qu'Attias-Donfut (1988) nomme une période de « maturance ». Si quelques membres ont entre 70 et 80 ans, je n'ai pas eu l'opportunité de les interroger, notamment parce que je ne les ai que peu (ou pas) croisés pendant mon séjour (en soi, cela me paraît par ailleurs comme potentiellement significatif). Il m'a fallu alors adapter mon regard et mon questionnement à mes données observables ; il en ressort une analyse plutôt centrée sur la manière dont les membres de la coopérative *appréhendent* collectivement et individuellement l'avancée en âge et moins comment le vieillissement est effectivement vécu. À cet égard, et dans un deuxième temps, il faut donc relever que d'autres enjeux propres au vieillissement – outre ceux décrits dans ce travail – sous-tendent probablement la structure du collectif. Enfin, il est certain que chacun des enjeux mis en évidence pourrait être analysé de manière plus approfondie dans quelques années, afin, notamment, de vérifier ce qui se présente pour l'instant surtout comme des enjeux hypothétiquement transformables en réel « épreuves ».

Malgré ses limites, cette étude exploratoire laisse entrevoir des éléments nouveaux sur un cadre spécifique de vieillissement jamais étudié jusqu'à présent. Elle apparaît par ailleurs et en vue de la littérature, comme une tentative de réponse à certaines difficultés rencontrées par la sociologie des vieillesse et du vieillissement. Tout d'abord, comme le souligne Mallon (2014), la littérature consacrée aux variations des vieillesse et des vieillissements est limitée à l'échelle nationale, en dépit de contextes locaux plus spécifiques, pourtant plus révélateurs du vécu des individus. Les grandes enquêtes quantitatives, européennes et internationales, dominent le champ d'études comparatives. Ceci a comme effet d'insister trop particulièrement sur la manière dont les institutions,

les politiques et les cultures propres à chaque pays construisent et structurent les vieillesse (p. 177). Or, si les vieillesse sont des construits sociaux et que les structures étatiques influencent l'expérience du vieillissement, ce dernier ne résulte pas uniquement de force supra-locale et supra-individuelle, il est aussi (et surtout) l'expérience d'individus évoluant dans des contextes environnementaux et infranationaux spécifiques. Mallon (2014) nous invite alors à multiplier les enquêtes qualitatives dans des milieux socio-géographiques spécifiques afin d'être en mesure de comparer différents contextes, produisant différentes expériences de vieillissement. Parallèlement, elle insiste sur la nécessité de mettre en avant comment « les personnes âgées transforment les contextes dans lesquelles elles vivent » (p. 184). Il s'agit donc ici d'une double exigence à laquelle il peut être difficile de répondre dans une même recherche. À cet égard, il m'apparaît que l'étude de cadres aussi spécifiques que celui de Lou Camin, analysés au travers des concepts d'épreuves et de supports empruntés à Martuccelli (2006) relève d'un intérêt tout particulier. En effet, en se penchant sur des contextes aussi restreints, à l'échelle d'une microsociologie, il nous est possible de décrire avec précision, à la fois les ressources et les contraintes qui se présentent à l'individu vieillissant, ainsi que la manière dont ce dernier répond à son environnement de vie quotidienne. Il est ici question d'une relation d'influences réciproques entre l'individu et son environnement social, relationnel. Le cadre théorique proposé par Martuccelli (2002, 2006, 2010) permet d'envisager une telle relation à travers un même système d'analyse.

La sociologie des vieillesse et des vieillissements est notamment confrontée à une variable difficile à empoigner ; celle du temps (Hummel, Mallon et al., 2014, p. 387). L'approche visant à étudier le vieillissement comme processus dans un collectif de vie à l'histoire longue tel que celui de Lou Camin, permet de se pencher sur deux échelles du temps à la fois ; le rythme collectif et celui propre à l'individu. De cette observation, il apparaît ici que l'épreuve du vieillissement tient en grande partie à un décalage de rythme entre ces deux échelles ; tandis que certain·e·s des membres commencent à s'interroger, voir à s'inquiéter de leur

avancée en âge et qu'ils et elles commencent à apercevoir les difficultés qui se présenteront, la problématique semble encore difficile à envisager collectivement

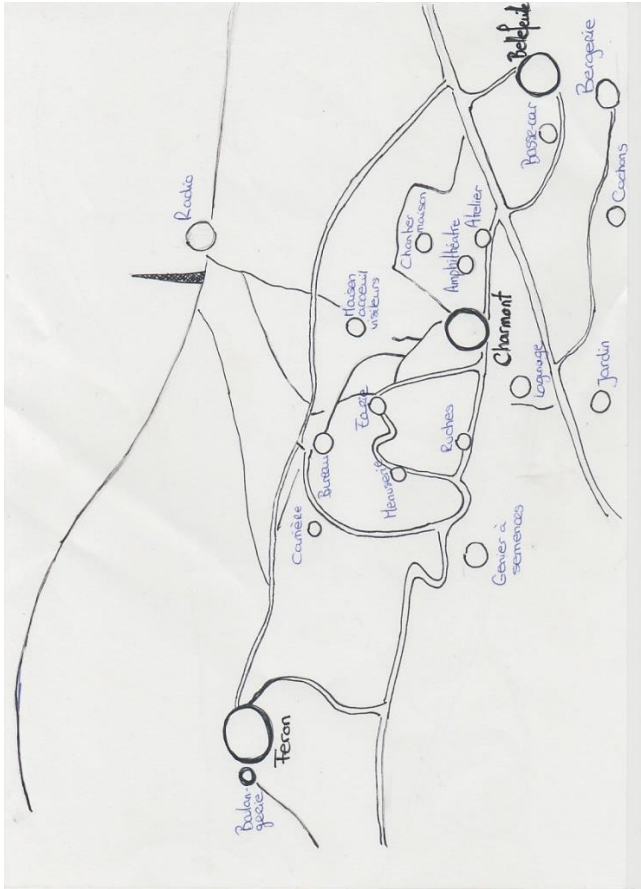
Dans un troisième temps, soulignons que l'un des objectifs de la sociologie du vieillissement est d'analyser, à travers une description fine, les pluralités du vieillir sans entrer dans une réduction simpliste d'explications à variables individuelles, fondées, par exemple, uniquement sur des facteurs biologiques (Mallon, 2014, p. 184). La notion de supports permet d'envisager, au contraire, une diversité de facteurs puisqu'elle décrit, rappelons-le, un « ensemble hétérogène d'éléments, réels ou imaginaires, tissés à travers des liens avec les autres ou avec soi-même (...) grâce auxquels l'individu se tient (...) et est tenu (...) au sein de la vie sociale » (Martuccelli, 2002, p. 78). Ainsi, autant de facteurs biologiques, psychologiques, mais aussi relationnels, sociaux, économiques, historiques ou encore géographiques peuvent être intégrés dans une même analyse. Le cadre théorique proposé par Martuccelli (2002, 2006, 2010) constitue donc un cadre qu'il est possible de rendre pluridisciplinaire. Or, la pluridisciplinarité est la voie la plus pertinente vers une meilleure compréhension de phénomènes humains, quels qu'ils soient.

Enfin, le concept d'épreuve permet de se dégager d'une vision binaire et simpliste de la vieillesse et du vieillissement comme couples d'oppositions « autonomie/dépendance », « engagement/solitude » ou encore « troisième âge/quatrième âge ». Il nous permet, écrit Caradec (2014) de ne les concevoir « ni sur le mode d'un basculement brutal du statut de "senior" vers celui de "personne âgée dépendante" (comme nous y incite la représentation bipolaire de la vieillesse, si prégnante aujourd'hui), ni dans le registre de la sénescence, de l'affaiblissement et de la dégradation organique (comme le fait la lecture bio-médicale de la vieillesse) ». Dit autrement, l'étude du vieillissement *comme processus consistant aux passages de certaines épreuves spécifiques* permet, premièrement, de sortir d'une image de la vieillesse comme étant un « état » et, secondement, d'entrevoir comment ces épreuves peuvent être différemment appréhendées, perçues par l'individu comme telle ou

non, vécues comme une difficulté ou non. Rejoignant la proposition de Caradec (2012 ; 2014), ce travail nous invite donc à approfondir l'utilisation des concepts d'épreuves et de supports dans l'analyse des vieillesse et des vieillissements. Il constitue une ébauche permettant de débattre à leur propos notamment en vue de spécifier leurs sens et leurs usages dans ce champ de recherche, comme dans d'autres.

# ANNEXES

## 1. PLAN DU VERSANT HABITÉ DE LA COLLINE



## 2. PHOTOS DE DIVERS TYPES D'HABITATIONS









## BIBLIOGRAPHIE

Attias-Donfut Claudine (1988), *Sociologie des générations. L’empreinte du temps*. Paris : P.U.F.

Attias-Donfut Claudine (1989), Rapports de générations et parcours de vie, *Enquête* [En ligne] <http://enquete.revues.org/82> ; DOI : 10.4000/enquete.82, mis en ligne le 27 juin 2013, consulté le 22 juin 2016.

Attias-Donfut Claudine, Daveau Philippe, Baillauquès Simone (2004), Autour du mot “génération”, *Recherche et Formation*, n. 45, pp.101-113.

Attias-Donfut Claudine et Loriaux Michel (2013), La cohésion sociale : au fil des générations... *Retraite et société* n.64, pp. 135-143.

Bret Eric (2007), Dépendance et insuffisance respiratoire chronique, *Sciences sociales et santé*, vol.25, pp. 49-82.

Caradec, Vincent (1994), La reconstruction identitaire au moment de la retraite in : Maison de la recherche en sciences humaines, *Identités à l’épreuve de l’incertitude*, Caen : Université de Caen.

Caradec Vincent (2012), *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris : Armand Colin (3<sup>e</sup> édition).

Caradec Vincent (2014), Transition du vieillissement et épreuve du grand âge, in : Hummel C., Mallon I. et Caradec, V, *Vieillesse et vieillissements. Regards sociologiques*, Rennes : PUR, pp. 273-288.

Caradec Vincent et Martuccelli Danilo (Eds) (2004), *Matériaux pour une sociologie de l’individu. Perspectives et débats*, Presses Universitaires du Septentrion.

Clément Serge, Drulhe Marcel, Barthe Jean-François (1990), Vieillesse ou vieillissement ? Les processus d’organisation des modes de vie chez les personnes âgées, *International Review of Community Development* 23, pp. 35-46.

Clément Serge et Membrado Monique (2010), Expériences du vieillir : généalogie de la notion de déprise in : Carbonnelle S. coord., *Penser les vieillesse*, Paris : Seli Arslan. pp.109-128.

- Elias Norbet (1991), *La société des individus*, Paris : Fayard.
- Ennuyer Bernard (2004), *Les malentendus de la dépendance. De l'incapacité au lien social*, Paris : Dunod.
- Ennuyer Bernard (2013), Enjeux de sens et enjeux politique de la notion de dépendance, *Gérontologie et société*, n.145, pp. 25-35.
- Fuchs Eric, Lalive d'Epinay Christian, Michel Jean-Pierre, Scherer Klaus R. et Stettler Martin. (1997), La notion d'autonomie : une reformulation interdisciplinaire, *Cahiers médico-sociaux*, n.41, pp. 161-180.
- De Gaulejac, Vincent (2009), *Qui est « je » ?*, Paris : Seuil.
- Hummel Cornelia (2002), Qu'en faut-il faire ? Réflexion sur la construction sociale des troisième et quatrième âges, *Carnets de bord en science humaine*, Vol. 3, pp. 68-77.
- Hummel Cornelia, Hugentobler Valérie (2007), La construction social du « problème » intergénérationnel, *Gérontologie et société*, vol.4, n.123, pp. 71-84.
- Hummel Cornelia, Mallon Isabelle et Caradec Vincent (2014), *Vieillesse et vieillissements. Regards sociologiques*. Rennes : PUR.
- Hummel Cornelia et Rocco Elena (soumis), Vieillir en communauté agricole autogérée : épreuves individuelles et enjeux collectifs, *Gérontologie et Société*
- Lalive d'Epinay Christian (1991), *Vieillir ou la vie à inventer*, Paris : L'Harmattan.
- Mallon Isabelle (2014), Pour une analyse du vieillissement dans des contextes locaux, in Hummel C., Mallon I. et Caradec, V, Vieillesse et vieillissements. *Regards sociologiques*, Rennes : PUR, pp. 273-288.
- Mannheim Karl (1990), *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990 (1re éd., 1928).
- Martuccelli Danilo (2002), *Grammaires de l'individu*, Paris : Gallimard.
- Martuccelli Danilo (2006), *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris : Armand Colin.
- Martuccelli Danilo (2010), *La société singulariste*, Paris : Armand Colin.
- Martuccelli Danilo (2010b), Grand résumé de La Société singulariste, *SociologieS* [en ligne] <http://sociologies.revues.org/3344> (consulté le 23.05.2016).
- Martuccelli Danilo, Rol Cécile, Roberge Jonathan, et Sénéchal Yan, (2002), Autour de Grammaires de l'individu de D.Martuccelli, *Sociologie et sociétés*, vol. 34, n. 2, pp.233-242.

Martuccelli Danilo et Lits Grégoire (2009), Sociologie, Individus, Epreuves. Entretien avec Danilo Martuccelli, *Emulations*, 3 (5), pp. 3-9.  
Martuccelli Danilo et Singly François (2009), *Les sociologies de l'individu*, Paris : Armand Colin.

### **Références additionnelles :**

Corcuff Philippe (2012). *Où est passée la critique sociale ?* Paris : La Découverte, Coll. « Bibliothèque de MAUSS ».

Morin Edgar (1986). *La Méthode. 3. La connaissance de la Connaissance*. Paris : Le Seuil.



*Dans la même collection*

Sociograph n°1, 2007, *Monitoring misanthropy and rightwing extremist attitudes in Switzerland, An explorative study*, Sandro Cattacin, Brigitta Gerber, Massimo Sardi et Robert Wegener.

Sociograph n°2, 2007, *Marché du sexe et violences à Genève*, Ági Földházi et Milena Chimienti.

Sociograph n°3, 2007, *Évaluation de la loi sur l'intégration des étrangers du Canton de Genève*, Sandro Cattacin, Milena Chimienti, Thomas Kessler, Minh-Son Nguyen et Isabelle Renschler.

Sociograph n°4, 2008, *La socio et après? Enquête sur les trajectoires professionnelles et de formation auprès des licencié-e-s en sociologie de l'Université de Genève entre 1995 et 2005*, Sous la direction de Stefano Losa et Mélanie Battistini. Avec Gaëlle Aeby, Miriam Odoni, Emilie Rosenstein, Sophie Touchais et Manon Wettstein.

Sociograph n°5a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 1 – Revue de la littérature*, Géraldine Bugnon et Milena Chimienti avec la collaboration de Laure Chiquet.

Sociograph n°5b, 2009, *Der Sexmarket in der Schweiz: Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 1 – Literaturübersicht*, Géraldine Bugnon et Milena Chimienti unter Mitarbeit von Laure Chiquet.

Sociograph n°6a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 2 – Cadre légal*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet.

Sociograph n°6b, 2009, *Der Sexmarket in der Schweiz: Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 2 – Rechtsrahmen*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet.

Sociograph n°7, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 3 – Mapping, contrôle et promotion de la santé dans le marché du sexe en Suisse*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet avec la collaboration de Jakob Eberhard.

Sociograph n°8, 2009, «*Nous, on soigne rien sauf des machines*». *Le pouvoir insoupçonné des aides-soignants en Anesthésie*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Aristoteles Aguilar, Mathilde Bourrier, Ekaterina Dimitrova, Solène Gouilhers, Marius Lachavanne, Mélinée Schindler et Marc Venturin.

Sociograph n°9, 2011, *The legacy of the theory of high reliability organizations: an ethnographic endeavor*. Mathilde Bourrier (Sociograph – Working Paper 6).

Sociograph n°10, 2011, *Unitarism, pluralism, radicalism ... and the rest ?* Conor Cradden (Sociograph – Working Paper 7).

Sociograph n°11, 2011, *Evaluation du projet-pilote Detention, Enjeux, instruments et impacts de l'intervention de la Croix-Rouge Suisse dans les centres de détention administrative*. Nathalie Kakpo, Laure Kaeser et Sandro Cattacin.

Sociograph n°12, 2011, *A nouveau la ville ? Un débat sur le retour de l'urbain*. Sous la direction de Sandro Cattacin et Agi Földhàzi.

Sociograph n°13, 2011, *Capital social et coparentage dans les familles recomposées et de première union*. Sous la direction de Eric Widmer et Nicolas Favez. Avec Gaëlle Aeby, Ivan De Carlo et Minh-Thuy Doan.

Sociograph n°14, 2012, *Les publics du Théâtre Forum Meyrin : Une étude à partir des données de billetterie*. Sami Coll, Luc Gauthier et André Ducret.

Sociograph n°15, 2013, *Migrations transnationales sénégalaises, intégration et développement. Le rôle des associations de la diaspora à Milan, Paris et Genève*. Jenny Maggi, Dame Sarr, Eva Green, Oriane Sarrasin et Anna Ferro.

Sociograph n°16, 2014, *Institutions, acteurs et enjeux de la protection de l'adulte dans le canton de Genève*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Alexandre Pillonel, Clara Barrelet, Eline De Gaspari, Maxime Felder, Nuné Nikoghosyan et Isabela Vieira Bertho.

Sociograph n°17, 2015, *Recensions 1983-2013*, André Ducret. Avant-propos de Jacques Coenen-Huther.

Sociograph n°18, 2015, *Un lieu pour penser l'addiction. Evaluation de l'Académie des Dépendances*, Anne Philibert et Sandro Cattacin.

Sociograph n°19, 2015, *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*. Edité par Maxime Felder, Sandro Cattacin, Loïc



Pignolo, Patricia Naegeli et Alessandro Monsutti. Avec Guillaume Chillier, Monica Devouassoud, Lilla Hadji Guer, Sinisa Hadziabdic, Félix Luginbuhl, Angela Montano, Sonia Perego, Loïc Pignolo, Loïc Riom, Florise Vaubien et Regula Zimmermann.

Sociograph n°20, 2015, *La catastrophe de Mattmark dans la presse. Analyse de la presse écrite*. Edité par Sandro Cattacin, Toni Ricciardi et Irina Radu. Avec Yasmine Ahamed, Lucie Cinardo, Caroline Deniel, Dan Orsholits, Steffanie Perez, Elena Rocco, Julien Ruey, Katleen Ryser, Cynthia Soares et Karen Viadest.

Sociograph n°21, 2015, *La catastrophe de Mattmark. Aspects sociologiques*. Edité par Sandro Cattacin, Toni Ricciardi et Irina Radu. Avec Yasmine Ahamed, Caroline Deniel, Dan Orsholits, Steffanie Perez, Elena Rocco, Julien Ruey, Katleen Ryser, Cynthia Soares et Karen Viadest.

Sociograph n°22 a, 2015, *Sind Drogen gefährlich? Gefährlichkeitsabschätzungen psychoaktiver Substanzen*. Domenig Dagmar und Sandro Cattacin.

Sociograph n°22 b, 2015, *Les drogues sont-elles dangereuses ? Estimations de la dangerosité des substances psychoactives*. Domenig Dagmar et Sandro Cattacin. Traduction de Erik Verkooyen.

Sociograph n°23, 2016, *Malleable Minds? Teasing Out the Causal Effect(s) of Union Membership on Job Attitudes and Political Outcomes*. Sinisa Hadziabdic.

Sociograph n°24, 2016, *Les familles de milieu populaire dans une commune genevoise. Intégration sociale et soutien à la parentalité*. Eric Widmer, Sabrina Roduit et Marie-Eve Zufferey.

Sociograph n°25, 2016, *Addictions et société : voyage au pays des ombres. Actes du colloque des 50 ans du GREA*. Edité par Anne Philibert, Géraldine Morel et Sandro Cattacin.

Sociograph n°26, 2017, *Complicity and Antagonism: Anthropological Views of Geneva*. Edited by Alessandro Monsutti, Françoise Grange Omokaro, Philippe Gazagne and Sandro Cattacin. With Savannah Dodd, Juliana Ghazi, Victoria Gronwald, Sarah Hayes, Aditya Kakati, Samira Marty, Linda Peterhans, Dagna Rams, Rosie Sims and drawings by Heather Suttor.

Sociograph n°27, 2016, *Begleitung von Menschen mit einer kognitiven Beeinträchtigung im Spital. Ambivalenzen und Pragmatismus von Schnittstellen.* Anna Weber.

Sociograph 28, 2016, *“We’re from Switzerland, that’s a Chocolate Island in Sweden!” Comprendre l’indie rock du point de vue de six groupes suisses.* Loïc Riom.

Sociograph 29, 2016, *Le devenir professionnel des diplômés en sciences sociales entre 2005 et 2015.* Julien Rucy, Emilie Rosenstein, Rita Gouveia et Eric Widmer.

Sociograph n°30, 2017, *Vieillesse et espaces urbains.* Edité par Cornelia Hummel, Claudine Burton-Jeangros et Loïc Riom. Avec Alizée Lenggenhager, Heber Gomez Malave, Martina von Arx, Michael Deml et Ndeye Ndao.

Sociograph n°31, 2017, *Voting for the Populist Radical Right in Switzerland: A Panel Data Analysis.* Dan Orsholits.

Sociograph n°32, 2017, *« C’est pas un boulot, c’est du business. » L’agir des dealers ouest-africains dans un quartier genevois.* Loïc Pignolo.

Sociograph n°33, 2017, *Le processus d’endettement dans le jeu excessif : d’une revue de la littérature à l’élaboration d’un modèle.* Anne Philibert, Géraldine Morel, Loïc Pignolo et Sandro Cattacin.

Sociograph n°34, 2017, *L’éthique (en) pratique : la recherche en sciences sociales.* Edité par Claudine Burton-Jeangros. Avec Claudine Burton-Jeangros, Maryvonne Charmillot, Julien Debonneville, Karine Duplan, Solène Gouilhers Hertig, Cornelia Hummel, Mauranne Laurent, Barbara Lucas, Andrea Lutz, Michaël Meyer, Lorena Parini, Loïc Riom, Sabrina Roudit, Claudine Sauvain-Dugerdil, Mélinée Schindler et Daniel Stoecklin.

Sociograph n°35, 2018, *La musique sous le regard des sciences sociales.* Edité par Loïc Riom et Marc Perrenoud. Avec Pierre Bataille, Sandro Cattacin, Nuné Nikoghosyan, Irene Pellegrini, Luca Preite, Pierre Raboud et Christian Steulet.

Sociograph n°36, 2018, *La police en quête de transversalité. Chroniques de la réforme de la police genevoise de 2016*. Edité par Mathilde Bourrier et Leah Kimber. Avec Camila Andenmatten, Laurence Dufour, Marine Fontaine, Aurélie Friedli et César Humerose.

Sociograph n°37, 2018, *Gérer les migrations face aux défis identitaires et sécuritaires*. Edité par Adèle Garnier, Loïc Pignolo et Geneviève Saint-Laurent. Avec Adèle Garnier, France Houle, Carla Mascia, Loïc Pignolo, Antoine Roblain, Geneviève Saint-Laurent, Djordje Sredanovic et Bob White.

Sociograph n°38, 2018, *Accès aux prestations socio-sanitaires des familles vulnérables à Genève. Le point de vue des acteurs de terrain*. Olga Ganjour, Myriam Girardin, Marie-Eve Zufferey, Claudine Burton-Jeangros et Eric Widmer.

Sociograph n°39, 2018, *Expériences de vieillissements en collectif agricole autogéré. Enjeux individuels et collectifs*, Elena Rocco.

Toutes les publications se trouvent en ligne sous :  
[www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph](http://www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph)

La recherche présentée dans ce numéro interroge l'expérience du vieillissement dans une communauté agricole autogérée. Fondée il y a plus de 40 ans, cette communauté a la particularité de bénéficier d'une histoire longue permettant d'étudier à la fois son évolution dans le temps et l'avancement en âge d'une partie de ses membres. L'exposé s'organise en trois parties principales. Dans un premier temps, il est question d'aborder, de manière non-exhaustive, différentes approches sociologiques des vieillesse et des vieillissements ainsi que leurs résultats. La deuxième partie présente l'étude exploratoire ; le terrain, les méthodes de récoltes des données, ainsi qu'une partie des résultats de l'analyse. Cette seconde partie se veut principalement descriptive. Enfin, dans un troisième temps, les différents points énoncés par la revue de la littérature sont discutés à l'aune des résultats, et une seconde analyse est livrée afin de dégager quelques nouvelles pistes de recherche, parmi lesquelles l'utilisation du concept d'« épreuve » énoncé par Martuccelli (2006).

Elena Rocco a réalisé sa Licence ainsi que son Master en sociologie à l'Université de Genève. Ses intérêts portent principalement sur les questions soulevées par la « néo-paysannerie » à travers une approche méthodologique immersive et anthropologique.

